OCT 31 1922

29e Année. N° 19. 1er Octobre 1922.

GENERAL LIBRARY
OCT 31 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Jules Michelet. . . .	*Lettres inédites.*	449
Roger Labonne. . .	*Les Origines du Nationalisme turc.*	477
Émile Mâle	*Les saints dans l'art du Moyen Age.*	502
Colonel Bernard. . .	*La Mise en valeur des Colonies.* — II.	543
Yvon Lapaquellerie.	*Amoret* (fin)	561
Ernest Guy.	*La Prohibition aux États-Unis.*	608
Paul Painlevé. . . .	Les Sciences : *Le Vol à voile.*	627
Henry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres*	641
Albert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	649
André Chaumeix . .	La Politique : *Les Puissances et l'Orient.*	662

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

La *Revue de Paris* commencera, le 15 Octobre, la publication de

MA VIE D'ENFANT

suite des Souvenirs autobiographiques de **Maxime GORKI** dont la première partie, parue dans la *Revue de Paris* il y a quelques années, obtint le plus légitime succès.

LIVRES NOUVEAUX

AU PAYS DU FOX-TROT,
par **Maurice Dekobra.**

Sous une forme humoristique, Maurice Dekobra nous conte son dernier voyage aux États-Unis; les vivantes pochades qu'il a rapportées ont une valeur documentaire incontestable... Au premier plan : la prohibition. On se doute que la loi Volstead est tournée de cent manières. L'auteur en fait connaître quelques-unes d'une indiscutable originalité. Il ne semble point que la moralité ait beaucoup gagné à cette mesure puritaine. — Les élections sont l'objet d'amusants chapitres : On suit dans son train de propagande le président Cox, qui parcourt les États, y semant les discours. Sur les conditions matérielles de la vie, sur les mœurs, singulièrement les new-yorkaises, divers récits nous apportent d'intéressants détails. On lira avec profit ces pages pleines de bonne humeur.

RAYONNE!
par **Mathilde Alanic.**

C'est l'histoire d'une jeune Bretonne douée des plus belles qualités d'esprit et de cœur : née et élevée dans un milieu de pauvres gens, Annie s'est instruite toute seule; elle est employée dans un bureau, et, en prenant sur ses loisirs, elle a écrit une nouvelle qui remporte un prix littéraire. Mais elle a la douleur de voir celui qu'elle considérait comme son fiancé l'envier à cause de ce succès, qu'il avait, sans l'en prévenir, ambitionné pour lui-même; peu après il en épouse une autre. Elle se trouve seule dans la vie, et tâche de se faire une place dans le monde littéraire, consacrant à ses œuvres le temps que lui laisse un emploi de secrétaire qu'elle a dû prendre, pour vivre, auprès d'un écrivain connu. Mais elle s'aperçoit bientôt qu'elle aime l'écrivain, et qu'elle en est aimée. Elle s'éloigne, pour ne point détruire la paix d'un foyer, car le Maître est marié. Puis la guerre survient, l'écrivain meurt. Et Annie se retrouve seule dans la vie, sans autre bien que le rayonnement de sa foi dans la justice de Dieu et dans la fraternité des hommes.

TIRPITZ,
par **Gaston Raphaël.**
Préface du vice-amiral Ronarc'h.

Ce livre a pour objet de présenter au public français la traduction qui vient de paraître des *Mémoires* du grand-amiral von Tirpitz. Dans une importante préface, le vice-amiral Ronarc'h retrace au point de vue technique, impartialement et largement, le développement de la flotte impériale et le rôle pendant la guerre de cette création de Tirpitz. Il énumère les chances qu'elle avait de gagner une grande bataille au début de la guerre, et discute le problème de son abstention. M. Gaston Raphaël, l'auteur remarqué d'une pénétrante biographie de Walther Rathenau, étudie les conceptions politiques de von Tirpitz, ainsi que son exposé des origines et du développement de la Grande Guerre. Avec sévérité, mais avec équité, il dégage la physionomie de cet homme représentatif de l'Allemagne ancien régime, et il confronte avec la vérité historique les éclaircissements que l'auteur des *Mémoires* nous donne sur les événements auxquels il prit une part prépondérante, ainsi que sur les dessous diplomatiques et militaires du règne de Guillaume II.

LA RELIGION ET LA FOI,
par **H. Delacroix.**

Ce livre étudie d'abord les différentes formes de croyance religieuse : non point les objets de croyance, mais les façons de croire, par exemple la foi implicite, basée sur la pression sociale, la pratique, le culte extatique ou méthodique; la foi raisonnante qui s'aide de l'intelligence; la foi confiante, d'essence surtout sentimentale. Ces formes élémentaires de la foi sont analysées sur des exemples typiques, empruntés surtout au christianisme. — Il étudie ensuite la foi dans ses états aigus, comme le mysticisme; dans son évolution, par développement progressif ou par crises, dans la conversion, la sanctification, la dissolution de la foi. — Enfin il cherche comment se comporte la foi créatrice, et quel rôle elle joue dans la formation des notions et des institutions religieuses fondamentales.

RECHERCHES ZOOLOGIQUES DANS LES PROVINCES CENTRALES DE L'INDE ET DE L'HIMALAYA,
par **Guy Babault.**

Ce récit, détaillé en éphémérides, relevé de cartes explicatives et de photographies, enrichi d'un exposé des principaux résultats scientifiques d'un voyage mouvementé, constitue un merveilleux roman d'aventures, ou s'expriment la passion du savant et la combativité de l'explorateur.

LETTRES INÉDITES DE MICHELET

Il y a fort longtemps que les lettres qu'on va lire auraient dû voir le jour; des circonstances indépendantes de la volonté de ceux qui les possèdent en ont retardé jusqu'à présent la publication.

Elles sont adressées pour la plupart à Alfred Dumesnil qui fut le gendre de l'historien.

Alfred Dumesnil, né à Rouen en 1821, était le fils unique d'un banquier de cette ville qui se retira d'assez bonne heure des affaires pour vivre dans une grande propriété du voisinage, à la Sente Bihorel. Sa mère était la fille de M. Fantelin, industriel à Elbœuf. Il vint à Paris en 1839 pour y faire son droit; mais il s'intéressait aussi à la littérature et à l'histoire de l'art. Il suivait assidûment le cours de Michelet au collège de France. Le 4 novembre 1829, Chéruel, qui avait été son professeur au collège de Rouen, le chargea de porter une lettre à Michelet, son ancien maître de l'École normale. Dumesnil fit la commission, non sans être fort ému. Michelet, qui avait remarqué son jeune auditeur, le reçut avec plaisir, l'interrogea sur ses études. Ainsi débutèrent les relations. Elles devinrent vite intimes. Madame Dumesnil faisait souvent le voyage de Rouen à Paris pour voir son fils. Elle ne tarda pas, sur les instances de Michelet, à descendre chez lui. Michelet, à cette époque, demeurait rue des Postes, dans une grande maison avec jardin; il y vivait avec son père et ses deux enfants, sa fille Adèle et son fils Charles; il venait de perdre celle qui fut sa première femme, Pauline Rousseau [1]. Madame Dumesnil mourut le 30 mai 1842 chez Michelet, à l'âge de quarante-

1. Pauline Rousseau était la fille de Jean-Joseph Rousseau, ténor célèbre de l'Opéra national de Paris au temps de la Révolution. Il avait épousé le 17 prairial an II la veuve du baron de Navailles [a]. Rousseau mourut en l'an VIII, sa femme en 1832. Le mariage de Jules Michelet et de Pauline Rousseau se fit en 1824.

a) Cette mésalliance — si c'en est une — s'explique par le double fait que la baronne de Navailles n'avait pas trouvé d'autre moyen d'échapper à la guillotine, et que le ténor Rousseau était très bel homme.

deux ans [1]. « C'était, dit Eugène Noël, une femme judicieuse et sensée, d'esprit lumineux. » Sa fin prématurée attrista profondément Michelet. Pour Alfred Dumesnil qui adorait sa mère, et qui était de santé délicate, il faillit en mourir. L'amitié d'Eugène Noël, son compatriote et condisciple du collège de Rouen, et la tendresse vaillante de mademoiselle Michelet, sa fiancée, lui rendirent la vie. Le mariage fut célébré le 3 août 1843 à Boisguillaume dans les environs de Rouen.

La correspondance d'Alfred Dumesnil et de Michelet est considérable. Si on la publiait dans son entier, et qu'on y joignît les lettres de Michelet à sa fille, et celles de madame Dumesnil à son père; les lettres de Noël à Michelet, et celles de Michelet à Noël; — car Noël, étant l'ami de Dumesnil, ne pouvait manquer d'être l'ami de Michelet — on aurait là, comme le dit Noël lui-même, « une biographie de Michelet, la plus curieuse et la plus vraie, l'homme s'y trouvant peint en quelque sorte, du dedans et du dehors; lui se racontant tel qu'il se sentait, sa famille le faisant voir tel qu'elle le voyait [2] ». Et la publication de cette correspondance serait pour nous l'équivalent du livre que Michelet se proposait d'écrire et qu'il n'a point écrit : *le Foyer*, et à la place duquel il a écrit *l'Amour* et *la Femme*, à un âge où ses plus fervents admirateurs estiment qu'il eût été mieux avisé de se taire sur l'un et l'autre de ces deux articles.

Le foyer de Michelet, c'est Eugène Noël qui nous l'a dépeint; du moins en partie. Je ne sais guère de plus beau livre et plus vivant que *Jules Michelet et ses enfants* [3].

Les lettres qui suivent ne compléteront pas ce livre sur tous les points. Nous avons dû nous borner et choisir. On ne trouvera ici que les lettres de Michelet qui se rapportent plus particulièrement à l'histoire de son œuvre. Elles sont d'ailleurs assez nombreuses et des plus intéressantes.

C'est qu'en effet, le jour où Michelet accueillit Dumesnil, ce ne fut pas seulement un nouveau fils qu'il se donna, mais un confident de sa propre pensée. « Michelet, dit Dumesnil, pensait tout haut devant nous [4]. » Et Michelet avait un tel besoin de penser devant Dumesnil, que lorsque Dumesnil n'était pas là, il lui faisait part presque chaque jour du travail de sa pensée.

Ce qui frappe le lecteur de ces lettres, c'est l'opinion que Michelet avait de son correspondant. Ce n'était pas seulement parce qu'il était sûr de sa piété qu'il se livrait à lui. En 1848 le département

1. Elle mourut d'un cancer.

2. *Jules Michelet et ses enfants*, par Eugène Noël. Paris, Dreyfous, éditeur, 1878, p. VI.

3. On doit aussi à Eugène Noël un *Molière*, un *Voltaire*, des *Souvenirs sur Béranger*, la *Vie à la campagne*, etc. Il fut longtemps rédacteur au *Journal de Rouen* et bibliothécaire de la ville de Rouen.

4. *Jules Michelet et ses enfants*, p. 325.

des Ardennes ayant demandé à l'historien de se présenter aux élections législatives, Michelet déclina la proposition, mais il offrit son gendre, « mon fils d'adoption, disait-il, mon unique collaborateur depuis huit ans, Dumesnil-Michelet, qui est un autre moi-même ».

Dumesnil dut souffrir de se voir adresser un pareil compliment, d'autant qu'il se défend même d'avoir droit au nom de disciple. « Michelet, dit-il, ne pouvait avoir de disciples. La plus intuitive imagination du siècle se rencontrant chez le même homme avec l'esprit critique le plus incisif, il en résulta une individualité tout à fait singulière, mais parfaitement inimitable. » C'est là la vérité.

Aussi bien Dumesnil avait-il, lui aussi, son individualité. *La Foi nouvelle cherchée dans l'Art*, *l'Art italien*, *Bernard Palissy*, *le Livre de consolation*, *Jean Huss*, *l'Immortalité*, *Libre*, autant d'ouvrages, — et ce sont les ouvrages de Dumesnil — qui portent la marque d'un esprit original, à la fois ouvert, hardi même, et très réfléchi et d'un cœur tendre.

Je dois ajouter que Michelet ne fut pas le seul, parmi les grands hommes de son temps, qui sut apprécier Dumesnil. Dumesnil, malgré la recommandation de son beau-père, n'avait pas été élu dans les Ardennes. Il manqua son élection d'une vingtaine de voix. Mais Quinet, qui avait été élu ailleurs, choisit Dumesnil pour le suppléer au Collège de France. Et c'est ainsi, pour le dire en passant, que le gendre et le beau-père enseignèrent pendant quelque temps à côté l'un de l'autre, jusqu'au jour où les deux cours, celui de Michelet et celui de Quinet, furent suspendus. Plus tard, en 1855, Lamartine prit Dumesnil comme secrétaire.

Quand Dumesnil parle de sa piété à l'égard de Michelet, il dit le mot juste. Il pouvait sans vanité aucune et en toute sincérité se rendre ce témoignage. Sa piété pour Michelet ne s'est jamais démentie. Elle a accompagné Michelet jusqu'à la tombe; elle lui a survécu.

C'est par un sentiment de piété que Dumesnil avait conservé et classé ces lettres; c'est par piété qu'il comptait les publier.

Il est mort avant d'avoir pu remplir ce devoir.

Il s'est endormi, voici plus d'un quart de siècle, dans sa propriété de Vascœuil, si charmante et si belle avec sa tourelle et ses murs de six cents ans, si pleine de souvenirs, si accueillante, et, par ses soins, si fleurie. Il avait eu ses heures de joie et d'allégresse; il connut les angoisses et les deuils les plus cruels. Mais il était vaillant et jusqu'à la fin il s'est dévoué.

Il s'est dévoué à Quinet. Lorsque Quinet vivait dans l'exil, c'était Dumesnil qui surveillait l'impression de ses livres et corrigeait les épreuves. J'ai dit qu'il avait été secrétaire de Lamartine. Il faut ajouter qu'à la mort du poète, il fut nommé gérant de la Société pour la publication des œuvres de Lamartine. Il accomplit là une tâche énorme. Il n'est aucun des lecteurs de Lamartine qui n'ait, sans le savoir, contracté une dette de reconnaissance envers Dumesnil.

Il s'est dévoué à ses concitoyens : il fut longtemps maire de Vascœuil.

Un mot encore.

Que reste-t-il aujourd'hui de la famille de Michelet? — Deux femmes, madame Paul Baudoüin et sa sœur, mademoiselle Dumesnil, Jeanne et Camille, les deux filles d'Alfred Dumesnil.

Avec elles s'éteindra la descendance de Michelet. Les deux arrière-petits-fils de Michelet, Jacques et Charles Baudoüin, sont morts tous les deux, l'un à dix-sept ans, en 1893, l'autre tout récemment, dans la force de l'âge, sans enfants.

Arrivées à un moment de l'existence où l'on ne vit plus guère que dans le passé, madame Paul Baudoüin et mademoiselle Dumesnil ont voulu donner aux *Lettres de Michelet* la publicité qui leur était due. Elles aussi, c'est un devoir de piété qu'elles remplissent: de piété envers leur grand-père, de piété envers leur père.

PAUL SIRVEN

P.-S. — Je dois ajouter qu'en livrant au public les Lettres de Michelet à Eugène Noël, les filles de ce dernier obéissent à un sentiment analogue à celui qui anima les filles de Dumesnil. Elles rendent hommage à leur père et aux *deux* amis de leur père.

A madame Dumesnil.

(fin avril ou commencement mai 41.)

J'ai retrouvé enfin la petite brochure, bien peu digne de vous être offerte, madame. Cela a été écrit sous l'influence des timidités académiques. C'est faible et froid, au total.

Peut-être ai-je mieux dit ailleurs sur le même sujet, sur Héloïse, sur Blanche, sur Laure, sur le duc d'Orléans et Valentine, mieux à coup sûr sur Jeanne d'Arc.

J'espère en ce volume qui va paraître avoir décidément dépouillé ma première forme, maîtrisé les petits détails, en sorte qu'ils n'apparaissent que subordonnés à une grande et générale *harmonie*.

C'est-à-dire que je crois avoir trouvé, par concentration et réverbération, une flamme assez intense pour fondre toute es diversités apparentes, pour leur rendre dans l'histoire l'unité qu'elles ont eue dans la vie.

Ainsi *les nations*, sans perdre leurs singularités de costume et d'attitudes, seraient pourtant exprimées par ce qu'elles ont eu de plus vital, par la pensée et le cœur; c'est justement là qu'elles se rapprochent; car c'est un même homme.

Et les pensées de cet homme, quel qu'en soit l'objet (*religion, art, droit, poésie,* etc.) sont aussi une même vie, une même activité. Tellement qu'en mon dernier travail, je n'ai pu interpréter le moindre fait social, sans tout appeler à mon aide, et m'apercevant de plus en plus que nos classifications sont généralement peu sérieuses.

Les prétendues diversités périssent pour moi, du moins elles viennent graviter dans l'unité vivante. — Ce n'est pas un simple changement de procédé et de méthode, c'est une *vita nuova,* une vie où j'essaie d'organiser le monde, et qui n'en est pas moins ma vie.

La tentative serait audacieuse et ridicule si elle eût été volontaire; mais peu à peu j'y suis venu... Au reste, quand même je réussirais, j'aurai été assez puni. Se charger d'accorder tant d'éléments étrangers, c'est prendre en soi un grand trouble. Reproduire tant de passions, ce n'est pas calmer les siennes. Une lampe assez ardente pour que les peuples y fondent, c'est aussi pour brûler vite le foyer même où elle brûle.

Pourquoi vous parlé-je de tout cela, Madame? C'est que vous m'avez engagé à la confiance, c'est que vous m'en inspirez plus que personne. C'est que seule peut-être vous avez reçu les confidences que je fais volontiers dans mon enseignement public, et que le public ne sent guère. C'est qu'enfin, j'en suis sûr, vous sourirez de ces trop jeunes pensées, mais n'en rirez point.

Je voudrais en retour avoir quelque bon conseil à vous donner sur le grand et cher intérêt de votre vie. Je tremble que, si près de vous et à une chaleur trop puissante, l'esprit et le cœur de votre aimable enfant ne se développe trop vite, qu'il ne s'inquiète trop, ne *veuille* trop... Je crains aussi, sous ce rapport, de lui avoir nui. Au nom du ciel, ralentissez-le.

J. M.

A M. A. Dumesnil.

15 mai 41.

Voici, mon bien cher ami, une toute petite feuille, que je vous ai, je crois, promise, et dans laquelle vous retrouverez

quelques mots de nos conversations. Ce sont de ces choses qui se sont faites, si je puis dire, *en commun* au Collège de France entre celui qui cherchait sa pensée, et ceux qui le soutenaient de leur attention sympathique. Telle phrase, incertaine et flottante, s'est achevée ainsi sous l'influence du regard bienveillant de mes auditeurs.

Il n'y a là qu'un mot encore sur la moralité flamande, sur le *travail* et *la famille*. Quant au grand mouvement de la Renaissance vous le trouverez plus loin. Vous y verrez tout ce mouvement infiniment complexe, procéder d'un principe simple. Je n'avais jamais encore soulevé une si grande masse, accordé dans une vivante unité tant d'éléments discordants en apparence. Tous ces éléments étaient en moi, depuis longtemps, mais seulement comme *connaissance*; ils sont devenus aujourd'hui *mes* sentiments, *mes* propres pensées; si toute cette histoire extérieure est maintenant très simple parce que l'ayant retrouvée en moi, elle est devenue *moi-même*. J'étais resté plusieurs mois immobile en face de mes matériaux dispersés; l'unité et la vie ont commencé tout à coup à animer ce chaos de choses mortes. Les dernières pages de ce volume seront, je pense, la chose la plus hardie et la plus *puissante* que j'aie faite encore.

Malgré cette préoccupation et divers chagrins d'intérieur *je ne suis point malade*. Je n'éprouve autre chose qu'une extrême irritabilité nerveuse, avec une activité fébrile qui n'est point un signe de force...

Je vais cet été, comme je vous l'ai dit, étudier l'histoire *militaire* de l'Empereur; c'est un des motifs qui me conduiront en Italie et sur le Rhin. J'aurais été bien heureux de causer avec M. Dumesnil de ces grandes choses qu'il a vues et auxquelles il a pris part. — Adieu, cher ami, écrivez-moi peu, mais *souvent*. Tout à vous de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, Rouen.

Mercredi, 2 nov 1843.

... Je suis en plein tourbillon, obligé chaque jour de fournir l'imprimerie. Je me hâte d'autant plus que mon cours va me saisir.

Je voudrais dans le cours insister sur une question qui les comprend toutes, la vanité des classifications; montrer que l'histoire du *Droit* est impossible sans celle des *Religions*, qui non seulement s'y enlace et s'y mêle comme cause, mais encore s'y engendre elle-même à son tour. Je suivrais pour l'histoire *politique*, celle de *l'art*, etc., dans leurs rapports mutuels et leur infiltration réciproque.

Quant à mon livre, j'en suis au grand ami de Louis XI, le *feseur* de rois, ce grand comédien des guerres civiles, un Shakespeare avant Shakespeare. J'y indique le génie *mimique* des Anglais dans le droit, dans les affaires, d'autant plus mimique et dramatique qu'il est sérieux.

Adieu, mon ami, tout à vous de cœur.

J. M.

A M. Jules Noël, au Tôt.

Juillet 1845.

Vous avez vu, mon cher monsieur Noël, mes embarras de l'autre semaine et pourquoi je ne vous ai pas encore répondu. Nous avions cependant lu, relu, avec un singulier plaisir, les détails nouveaux que vous nous avez donnés sur la famille Pelletier.

Il y a, dans tout cela un parfum de vertu, de résignation, que je ne me lasse pas d'aspirer. Ce qui m'importe extrêmement pour ceux-ci, et pour les familles analogues que vous pourriez connaître (par vous ou par monsieur votre père), c'est d'avoir, en remontant à l'aïeul, au bisaïeul, ou plus haut, l'histoire des transformations de fortune, des changements de position, etc... Nous autres, roturiers, nous ne conservons point l'histoire de nos pères, comme les nobles. Cette histoire des vertus obscures serait souvent d'un haut intérêt, c'est là qu'on pourrait entrevoir le véritable mouvement intérieur de la société, dont l'histoire ordinaire ne donne que la surface.

Si vous avez quelque nouvelle lumière par la visite à Saint-Vandrille ou par l'ami de J. Pelletier, j'espère que vous m'en ferez part. Quelque scrupule que j'aie à abuser ainsi

de votre extrême obligeance, il faut que je recoure à vous; Ici je suis enterré dans les livres, et loin de la vie réelle.

Adieu, croyez à ma reconnaissance, à mon amitié dévouée.

Signé : J. MICHELET

A M. E. Noël, au Tôt (Seine-Inférieure).

Paris, mardi 13 octobre 1846.

Je me suis trouvé, ces deux mois, dans une grande lutte, tout frémissant de ce livre qui est en moi, et que je ne pouvais faire encore. Cela tenait à un reste de faiblesse que cet été m'a laissé, mais surtout à l'insuffisance de mes études sur le XVIIIe siècle. Ce qui rend fort sur la Révolution, c'est le sentiment profond de sa *légitimité*. Et ce sentiment, il ne suffit pas de l'avoir à l'état de sentiment; il faut l'amener pour soi et les autres à l'état de science démontrable et d'invincible démonstration.

J'ai donc repris en sous-œuvre. Et j'ai été effrayé de voir, au détail, combien mon cœur avait raison.

Celui qui n'aurait pas la faculté d'oublier un peu chaque jour, qui aurait le tout présent à la fois, en mourrait certainement. Il est impossible d'apprécier la douceur et la patience de ce peuple pendant deux siècles, son obstination à espérer et à aimer.

En 1709, l'armée de Villars ne mangeait que de deux jours l'un, etc.

Deux siècles entiers ce misérable peuple est resté, comme Job, entouré de ses faux amis, la royauté, le clergé. — La royauté l'a bercé d'une protection contre les forts et ne la lui a pas donnée. — Le clergé, pour me servir d'une expression meilleure que celle qui m'était venue, a été le mauvais riche qui, pendant deux siècles, laisse mourir Lazare à sa porte. — A la fin, Lazare est entré.

Je voudrais vous avoir ici, ou que du moins vous pussiez venir quelques jours cet hiver. Vous savez combien nous en serions tous heureux, moi surtout pour qui votre sens si net, si ferme, si français est un soutien. A vous de cœur.

J. MICHELET

M. Dumesnil
chez M. de Broutelet, médecin, sur la Plage à Dieppe.

11 sept. 47.

Cette diablerie à quatre personnages, comme le moyen âge disait, avance rapidement. Je crois avoir 350 pages, et je n'ai pas encore la mort de Mirabeau ni Varennes. — Je suis heureux surtout d'avoir trouvé mes Cordeliers (à Dieppe) pour pousser mes Jacobins, forcer les Lameth de tuer Mirabeau et Robespierre de tuer les Lameth-Dupont-Barnave.

Donnez-moi nouvelles de votre santé. Êtes-vous bien remis? Je vous embrasse tous.

J. M.

A M. Eugène Noël.

17 septembre 1847.

Vous m'avez dicté, à votre insu, cher Noël, une des plus violentes choses que j'aie écrites. Si j'en suis puni de Dieu, ou du procureur du roi, je me rejetterai sur vous. Vous rappelez-vous ce que vous me dîtes à Vascœuil sur les ouvriers français tyrannisés par les ouvriers anglais aux chemins de fer? J'ai écrit là-dessus deux ou trois foudroyantes pages, dont vous resterez coupable [1].

J'ai presque imprimé 400 pages. Il m'en (reste) encore une centaine pour conter la mort de Mirabeau, la fuite de Varennes, le massacre au Champ de Mars, au 17 juillet 91. Si j'allais au 10 août 92, mon volume aurait 1000 pages.

Je serais bien heureux si Alfred pouvait vous amener ici en novembre.

Ils sont avec vous en ce moment. Je leur envie cette réunion. Tous les soirs, entre mon oncle et M. Dumesnil, je parle de votre tranquille petite vie du Tôt, de Vascœuil, et souvent aussi des horreurs que je dois raconter le lendemain.

Béranger a rapporté Carlu, mais dans mon absence j'irai le voir, et savoir ce qu'il en pense.

Je vous embrasse de tout cœur et présente mes hommages affectueux à madame et à monsieur Noël.

Signé : J. MICHELET

1. V. *Histoire de la Révolution*, t. II, p. 275 et suivantes de la 1re édition.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 10 octobre 1848.

J'arrive fort péniblement au terme, cher ami. Je paraîtrai lundi, je crois. Je me suis trouvé à la fin submergé d'épreuves et d'embarras de toute sorte. Il m'était impossible dans cette bagarre de vous demander vos critiques qui pourtant me manquent fort.

Vous avez vu que l'assemblée vient de restaurer la royauté sous la forme d'une *présidence de quatre ans* (au profit du protégé de la Russie). Paris est comme un grand sépulcre qui pourtant attend une étincelle et pourrait revivre.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

J'ai été vous voir, chers amis, et j'ai regretté vivement de ne pas vous trouver.

Ce n'est pas Barthélemy Saint-Hilaire qui commence cette campagne contre moi. *C'est le Collège de France,* Biot, Portets, etc. Ils ont employé ce *sot.*

Si Quinet n'est point réélu, si vous ne professez pas, je récriminerai (*Histoire du Collège de France,* jusqu'en 1849, un petit volume). Faut-il l'annoncer d'avance?

Sans parler encore de ce livre à M. Dumesnil, veuillez lui dire qu'il m'obligerait sensiblement s'il pouvait directement s'informer avec exactitude du nombre approximatif des auditeurs, de chaque professeur. Tel d'entre eux qui m'accuse de faire rarement mon cours n'a peut-être *jamais* fait le sien en réalité depuis trente ans. Je pense surtout à Portets.

Binet a-t-il un auditeur? Je ne le crois pas. Et qu'on ne dise pas que les sciences mathématiques s'adressent à peu de personnes : quand Lagrange et Laplace ont professé, ils ont été écoutés d'un grand peuple.

Dimanche, j'irai causer de tout ceci avec vous. J'attendrai, pour lancer ce livre, que je sache si vous continuez de professer. Dans ce dernier cas, je leur tiendrai l'épée, *bien visible,* sur la tête, et ne la laisserai pas tomber.

Je vous embrasse de cœur.

J. MICHELET

Je salue M. Étienne.

A madame A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 21 septembre 1849.

J'ai souffert beaucoup dans les derniers temps de la variété infinie de ma préparation pour le nouveau volume et de ma perplexité pour choisir, ordonner, fondre ensemble tant d'éléments. Mais notre situation de famille ne m'en a pas moins préoccupé : avec une foi simple et forte dans toutes les grandes choses du cœur et de la pensée, je n'en suis pas moins troublé parfois de tel ou tel aspect de nos destinées individuelles.

Un des points qui m'inquiètent, c'est de voir Alfred tiraillé entre l'étude et les affaires. Je crains qu'il ne se fatigue extrêmement dans cette lutte. Ce temps unique du repos se passe très mal pour lui.

Alfred, je puis te le dire, puisque vous êtes la même personne, est un intérêt *suprême* pour moi. Il s'agit moins encore de ma tendre affection que de l'espérance immense que j'ai placée sur lui, immense dès le premier jour, et de jour en jour il a été encore au-dessus.

Mon opinion, qui ne diffère en rien de celle de Quinet, de Béranger, et de nos amis les plus avancés, c'est que, dans cette diminution universelle de cœur que montre la jeunesse du temps, il est non pas le premier seulement, mais *le seul*, ou à peu près; pour moi, il commence un monde; lui de moins, c'est un monde qui naîtra de moins, ou naîtra tardivement. Cette puissante richesse du cœur est un caractère si rare, qu'elle a manqué même à beaucoup des premiers entre les premiers. En voici un qui les contient, et nous contient tous. *Il faut qu'il vive.* Tu y peux beaucoup, et tout ce que tu peux, j'en suis sûr, tu le feras.

Je t'embrasse de cœur.

J. M.

A M. Eugène Noël, au Tôt.

1er janvier. Aux Thermes, rue Villiers.

J'espérais, cher ami, vous voir cet hiver; vous me manquez fort. Tous les ans, à cette époque, nous vous voyons arriver. Pourquoi nous disgraciez-vous? Jamais nous n'eûmes tant besoin de nous serrer. Il y a autour de nous un décourage-

ment infini, dont nous devons (nous) garder les uns les autres.

Pour moi, j'ai résisté vigoureusement, rendez-moi cette justice. Dans cette année où ma situation de famille changeait tellement, j'ai fait environ *deux volumes* de la Révolution. En réalité, ils m'ont coûté quinze mois. Le tome IV sera fini ces jours-ci. Ajoutez deux semestres au Collège de France, et le troisième commence. Celui-ci, c'est l'éducation des femmes, avant nous et après nous. Mon cours a commencé le 27, et jusqu'à la veille, je suis resté absorbé dans cette terrible Convention, abîme inconnu, où je vais la lampe à la main, seul et à tâtons; à chaque instant, des percées immenses m'apparaissent dans ces régions de terreur.

Alfred a votre *Rabelais*, du moins le commencement. Je vous lirai avidement, *dès* que vous nous aurez complété. En attendant je lis les feuilles d'Alfred, admirables de tendresse et de profondeur; j'y voudrais parfois un peu plus de clarté...

Vous ne sauriez croire combien la perfection de mon intérieur, la pureté et la sagesse de ma jeune femme éclairent pour moi ce grand et délicat sujet que je traite dans mon cours. Nul sujet plus important. Les femmes sont en ce moment l'obstacle le plus grave à notre unité sociale, à l'affermissement de la République.

Venez donc encore un coup, je vous en prie, en mon nom, au nom de ma femme, qui vous aime fort et voudrait bien vous revoir.

Je vous embrasse de cœur, cher ami, et vous prie de présenter mes hommages à monsieur et madame Noël.

Signé : J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, 26 septembre 1850.

L'orage vient. Je profiterai du dernier moment qui reste. Cet automne, dès que vous reviendrez et que vous pourrez m'y aider, je vendrai la propriété, au moins, de *la Révolution française*.

A chaque volume, je suis obligé d'ajouter quelque argent pour payer les frais. Cette situation ne peut durer.

Je sais bien que dans l'avenir, quand le mouvement sera fait et que la première exagération du mouvement sera tombée, mon livre, alors complet, prendra de la valeur; on reviendra à un ouvrage solide et consciencieux. Mais cette époque que je vois dans l'avenir est éloignée encore. En attendant mon livre me dévore, loin de me rapporter.

Je l'offrirai à Chamerot; puis, à son défaut, à Hachette. Mais alors peut-être, je traiterai pour les six volumes du moyen âge.

En tout cas, je me réserverai la faculté de donner un abrégé ou de l'*Histoire de France* ou de *la Révolution*. Je ne traiterai que pour ce qui est fait.

Je vous embrasse tous de cœur.

J. M.

A M. Dumesnil à Paris.

avril 1851.

... Je suis plongé dans la Russie; rien de plus instructif. La commune russe est justement l'idéal du communisme. De là, tout progrès impossible.

Je vous serre la main de tout cœur.

A M. Dumesnil.

1er novembre 51.

Chers amis,

Je suis plongé dans la nouvelle légende, infiniment vaste et variée : *le Danube*. J'ai mieux aimé tout réunir, pour en faire une œuvre de conciliation entre les trois peuples qui tireraient de leur union fédérative la plus sûre garantie de la liberté.

L'on tire le *Kosciusko* non illustré, en petit format. Et on prépare l'illustration. Elle est confiée au très habile Célestin Nanteuil.

La première gravure, c'est *la France jurant sur le corps de la Pologne qu'elle n'est pas morte*. En face, les trois coquins, le grand escogriffe (en squelette grinçant des dents), avec ses acolytes, le petit caporal prussien et le Falstaff autrichien.

Cela mordra, je crois, et se donnera pour rien.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. Dumesnil, à Paris.

Hôtel de Nantes, 17 juin 1852.

Nous quittons l'hôtel mardi prochain, cher Alfred, et nous transportons nos pénates errants dans la banlieue de Nantes, à Barbin, maison de la haute forêt, près Saint-Félix.

C'est à une demi-heure de Nantes, dans une position élevée qui domine l'Erdre. L'infatigable obligeance du beau-frère de Souvestre nous a découvert là une maison charmante qui n'était pas même à louer. C'est une construction du temps de Louis XV, soignée comme on soignait alors, dix pièces environ, un rez-de-chaussée exhaussé de dix marches, ou plutôt un premier, car le fermier loge au-dessous. Tout autour un verger immense qui doit avoir plusieurs arpents. Dans cet enclos, nous avons un enclos, qui embrasse plusieurs jardins combles de fruits et de légumes, vastes pelouses, grands arbres, etc.

L'histoire de la maison est curieuse. Tout ce qu'on sait de la construction primitive, c'est qu'on ne peut l'élever à plusieurs étages, *pour ne pas ôter le vent* à un moulin, sans doute seigneurial, qui ne devait rien voir au-dessus de lui.

Elle appartint à la fin de la Révolution à un accapareur, qui venait de faire fortune en achetant au prix du *maximum* des denrées qu'il cachait pour les revendre plus tard à haut prix. Bonaparte le fit receveur. Il fit des affaires avec l'argent de l'État, dépensa, dit-on, 100 000 francs dans ce joli désert, aux portes de Nantes, bâtit, sur la maisonnette, qui ne craignait plus le moulin, un belvédère à deux étages (nous l'avons dans nos dépendances). Enfin, de folie en folie, il se cassa le cou, et fut condamné pour faux.

Le propriétaire actuel qui nous racontait cette histoire avec l'accent d'un honnête homme, est un épicier droguiste qui ne faisait aucun usage de la maison, sauf une chambre où il conservait une charretée de sable gris, insipide et inodore, qu'il met, dit-il, dans son poivre.

La maison va servir à un autre usage; on va y écrire l'histoire de 93, avec de riches matériaux tirés en partie des archives de Nantes. J'ai reçu ici un fort bon accueil, et je me hâte d'en profiter, de crainte que le vent ne change. Vous

ne sauriez croire combien les grandes familles du pays craignent que la vérité ne se fasse jour.

J'oubliais de vous dire que la maison ne nous coûte que 600 francs et le jardinier du propriétaire cultive pour nous. Elle nous nourrira (en grande partie), pour les fruits, légumes, œufs, volailles, etc.

Dites-moi où en sont vos travaux, vos pensées. Comment allez-vous tous?

Je vous embrasse de cœur, et Adèle, et vos enfants, et mon oncle. Je salue affectueusement M. Dumesnil.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Nantes à Barbin, près Saint-Félix, 24 juin.

J'étais inquiet de vous, cher Alfred. Je me doutais que vous étiez malade. Faut-il l'attribuer à la température humide et froide que nous avons jusqu'ici? Quoique le Tôt ne vaille guère mieux sous ce rapport, partez le plus tôt possible. Le changement, la conversation vous feront du bien.

Vous ne me dites rien de votre grand projet qui m'intéresse si vivement. J'y pensais fortement dimanche, en voyant la triste procession de Nantes, riche d'ornements, de costumes, *pauvre de religion*, de sentiments, de recueillements. Pas une âme ne songeait à Dieu.

Nulle entente de leur culte même. J'admirais comment, ayant dans les mains cette machine puissante qui a soulevé le monde, ils n'en tiraient aucun parti!

Force gendarmes, force sergents de ville, beaucoup de troupes de ligne! C'était là leur triomphe. Les gardes nationaux, pères des enfants qui suivent la procession, ne plaisent pas au clergé. Il lui faut des soldats, dont la présence dit qu'au premier signe de désapprobation, on pourrait fusiller le peuple.

Cette procession crottée, avec des chanteurs criards (des petits garçons dont la voix mue) me parut barbare et baroque. La musique militaire, jouant des fanfares de razzia d'Afrique par devant la Vierge Marie, me semblait une voix de Moloch, qui beuglait devant Dieu.

Rendez-nous des prières, cher Saint-Jean, comme a dit Alexandre, l'un de ceux qui savent ce qu'il y a en vous. Rendez-nous des prières, et nous, *nous referons des fêtes.* Rendez-nous la grande et universelle liturgie du genre humain, misérablement dispersée, méconnue, calomniée. — Rétablissez dans son unité cette touchante voix du cœur de l'homme, dont chaque peuple n'a dit qu'une note, et qui retrouvera son accord en vous. Grand inventeur! et sans inventer rien! sans créer nul élément spécial... Mais à tous, vous leur rendrez l'*âme.*

Vous seul, à ma connaissance, pouvez cela par la pureté et la force du cœur, la sympathie haute et universelle.

Vivez, vivez. Ne vous laissez pas aller à la faiblesse physique de votre nature, avant d'avoir payé au monde ce que vous lui devez, d'après vos dons, et ce que nul autre ne lui donnerait.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. E. Noël, au Tôt.

Nantes, près Saint-Félix, 2 juillet 1852.

Croyez-vous que je vous oublie, cher, très cher? Vous auriez bien tort. Vous n'attribuez mon silence, n'est-il pas vrai? qu'au bouleversement de ma vie, à mes trois déménagements, en deux mois, aux embarras de mon établissement à Nantes? Je ne quittais pas Paris, seulement je quittais les archives, j'ai passé vingt-deux ans, je terminais mille choses, enfin je ramassais à la hâte un viatique de documents révolutionnaires pour la solitude où je vais écrire *Quatre-vingt-treize.*

Ce terrible chiffre tranche étonnamment avec le lieu paisible, la saison ravissante, le profond silence où j'écris. Tout y est mêlé. Il y a là le cri des enfers et les voix héroïques; n'importe, le tumulte est terrible. Il faudrait pour le reproduire une voix de fer et d'airain, le plus perçant timbre d'acier. ... J'ignore absolument les instruments nouveaux qu'il

me faut inventer pour faire entendre quelque chose de cette symphonie diabolique et divine.

J'ai commencé déjà par changer le rythme de mon histoire. Ce ne sont plus de grands chapitres, ce sont de petites sections, pressées, dardées l'une sur l'autre.

L'accélération prodigieuse du pouls est le phénomène dominant de la Terreur.

Je vous écris ceci, tout seul (ma femme est au marché) dans un délicieux cabinet entre le beau jour d'un verger ensoleillé et de vertes pelouses et le vert sombre des grandes charmilles qui par l'autre fenêtre viennent presque à moi. Nul bruit que quelques cris d'insectes et quelques voix d'oiseaux.

Ce qui me plait dans cette solitude, c'est que ce n'est pas un château, un lieu d'oisiveté stérile, c'est un désert très plantureux d'arbres à fruits et de légumes. Je me sens pendu, en nourrisson, aux mamelles de la nature. Quoique nous soyons dans l'enceinte de Nantes, la vie est à très bon marché. Nous dépensons ici le quart à peine de ce que nous dépensions aux Thernes, et quand ma femme aura ses poules, oies et lapins, nous vivrons encore à meilleur compte. Je m'attriste souvent du contraste : comment meurt-on de faim en France, quand la nature fait tant pour nous? Si nous vivons ainsi, dans une grande ville où l'octroi est énorme, que serait-ce dans les villages du Midi, hors des routes? Mais ici même, je vois perdre une infinité de places cultivables, beaucoup de bonnes choses qui ont très peu de prix.

Priez Alfred de me tenir bien au courant de sa santé, il ne m'explique pas ce qu'est ce procès perdu, je lui écrirai ces jours-ci.

Je vous embrasse tous deux. Hommages affectueux à madame Noël.

J. M.

Rappelez-moi au souvenir de madame de Gérando. Je lui envie bien d'être avec vous. Ma femme vous salue.

Elle a été héroïque de résignation, de travail, d'organisation.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Nantes, près Saint-Félix, 16 septembre 1852.

Avez-vous lu Victor Hugo? Je le lis, j'en suis saisi jusqu'aux entrailles. Je lui en garde une reconnaissance éternelle. Je lui écrivais, il y a dix ans, en recevant de lui *les Feuilles d'automne*, par un sentiment prophétique : vous êtes la grande voix de l'époque. Cela s'est vérifié.

Dieu veuille que Quinet, qui a le bonheur d'être sur une terre libre, en profite pour sa gloire.

Pour moi, mes pieds tiennent mal ici. *Die Flügel! die Flügel!* comme dit Rückert.

J'enfonce péniblement mon sillon dans le sol d'airain de 93. Je crois avoir écrit le tiers du volume et fait la moitié. Je ne sais trop pourtant si cela sert. Cela est-il *publiable*? Chose curieuse, dans ma pauvreté actuelle je m'acharne à cette besogne qui ne peut absolument rien me rapporter qu'un procès, avec la perte préalable de frais considérables d'impression.

Je vous embrasse de cœur, et Adèle, et tous. Je suis bien heureux d'apprendre que vous avez mené à terme *l'Art italien*. Tirez surtout, je vous prie, vos exemples du Musée du Louvre, le seul qu'on connaisse bien.

J. M.

Nous remercions vivement mon oncle de sa bonne lettre. Salut affectueux à M. Dumesnil. Je vois avec peine qu'Étienne est souffrant. Cela m'afflige. Il est de race docile; là est l'espérance.

A M. A. Dumesnil.

Nantes, près Saint-Félix.

Oui, cher ami, je persévère et persévérerai encore sur les ruines du monde. Ni ma santé vacillante, ni les ombres de l'hiver qui nous enveloppent déjà ici de brumes, ni le sentiment que j'ai de la difficulté de publier ce que j'écris, — rien ne m'arrêtera.

J'ai été récompensé de mon travail obstiné, j'ai retrouvé dans ces catacombes bien plus que Cuvier n'avait trouvé en

fossiles, — j'ai trouvé des âmes. Je rendrai des âmes d'or qui avaient péri, qui n'existaient plus sans moi. Je vous rendrai des âmes prodigieusement torturées, mais d'autant plus instructives.

Il m'est arrivé, comme à Geoffroy-Saint-Hilaire, de trouver que rien n'était plus propre à montrer les voies de Dieu que ce qu'on appelait les monstres.

Vous prenez le meilleur parti, et le seul possible. Car enfin, en réalité, l'empire peut durer deux ans.

L'Indépendance a été payée par l'Élysée pour dire que je refusais.

Je suis heureux de vous voir cette liberté souveraine, qui est celle de l'*intérieur*. Rien ne m'a plus frappé dans ma vie que le titre d'un livre de sainte Thérèse, *les sept enceintes du château de l'âme*.

Nous progressons ici, ma femme et moi, en deux sens qui sont également les œuvres de la démocratie : l'obstination du travail, la sobriété et le ménage. Qui sait être pauvre, sait tout.

Je vous embrasse tous de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Nantes, lundi 18 octobre 1852.

Je suis inquiet de n'avoir plus de vos nouvelles, ni de votre mal de gorge, ni de l'état d'Adèle, ni de l'enfant brûlé, ni de mon oncle, ni de M. Dumesnil, d'Étienne, de vous tous.

Êtes-vous malade? Je le comprendrais. A cette préoccupation infinie d'affaires, vous mêlez un livre, c'est beaucoup.

Le climat des Vosges et du Rhin, où est Thann, est sain mais froid. Il faut de grandes précautions. Il faudrait peut-être pour ce séjour ajourner quelque peu vos travaux d'art, qui ne pourront guère se publier immédiatement, mais profiter de la *langue allemande* où vous êtes, de *l'industrialisme* où vous êtes. C'est ce qu'il y a de très antique, et de très moderne en Europe. Le Rhin est la porte du monde, plus que Paris et Rouen qui sont des villes très excentriques.

Les Anglais disent que l'alliance russe est certaine, et *la*

plus intime, au point que la France travaille pour la Russie en Orient. Si cela est, personne ne cherchera plus asile sur le Continent. Un temps commence, difficile à passer.

Ma vie ici est simple. J'écris *à mort* jusqu'à midi; je vais à Nantes pour les archives ou les affaires de ménage. De 3 à 6 je lis les journaux de la Révolution pour écrire le lendemain. Nous dormons souvent dès 9 heures, le plus souvent à 10. Je me hâte, le temps peut me manquer. Il brûle, je le sens, et la terre fuit sous moi, la vie, la terre de la patrie. Je me sens de plus en plus oiseau sur une branche. J'ai retenu au reste de mon maître Voltaire qu'il ne fut lui qu'à soixante ans, lorsqu'il n'eut plus d'asile possible en ce monde.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Gênes, 14 novembre 1853.

Je voulais vous écrire tous les jours, cher Alfred, mais j'ai cru devoir attendre que vous m'eussiez répondu et que je susse moi-même où je me fixerais définitivement.

Nous avons fait un voyage excessivement long, fatigant et dangereux même de Marseille à Nice et de Nice à Gênes, à travers des campagnes inondées, des torrents grossis. Et, au terme de ce voyage, nous n'avons pas trouvé Gênes aussi chaude qu'on le disait; le climat est excellent, même pour les Siciliens, mais sujet à des changements vifs et brusques. Il nous faut donc sacrifier ce beau et commode séjour et chercher un abri plus sûr, sur une plage mieux garantie du Nord, à Nervi. Nous allons nous y établir.

Nous voilà donc à deux lieues de la ville, enterrés dans la plus profonde solitude. J'y ai quelque regret, à cause de l'accueil excessivement amical qu'on nous faisait à Gênes. Ma femme, qui, moins préoccupée par le travail, voit de plus s'accroître ses embarras de ménage par cet arrangement, y perd plus encore que moi et n'en fait pas moins ce sacrifice de bon cœur.

Le lieu, du reste, et la maison sont infiniment agréables. Devant, la mer infinie jusqu'à l'Afrique, et, pour jardin, un

bois d'orangers; derrière, un cercle de très hautes montagnes, qui enserrent le village maternellement, le couvrent du Nord, et n'y laissent absolument venir que le vent du Midi. C'est Nice, moins la vulgarité, l'insignifiance d'une ville d'auberges, les Anglais, les malades à la mode, etc.

J'oubliais un agrément de la villa, une chapelle dans une armoire, où nous pouvons chaque matin nous faire dire la messe par un capucin.

A Nervi, point d'hôtel ni de traiteur. Seulement une noble *posada*, à l'espagnole, où l'on mange ce que l'on apporte. Heureusement un habitant, ami de nos amis de Gênes, nous aidera à nous orienter pour ne pas mourir de faim.

Je vous embrasse tous de cœur et vous remercie mille fois.

J. M.

J'écrirai certainement le XVIe siècle, et immédiatement après le volume de 1795, qui est pour moi un devoir sacré. Je veux d'ailleurs que votre histoire des *précurseurs* ait paru. C'est d'elle que je partirai.

A M. Lévy, à Paris.

Nervi, 28 janvier 1854.

J'ai été frappé au cœur, cher ami, de la maladie et du danger de Lamennais. Béranger est, dit-on, indisposé, H. Martin est auprès de Lamennais, mais *il n'y est pas toujours*. Qui surveille? M. Lamennais, quand je l'ai vu, la dernière fois, écrivait un dernier livre sur (c'est-à-dire contre) les religions. Il est bien essentiel que cela soit sauvé, ainsi que l'introduction du Dante. Les vautours planent déjà sur ce pauvre homme encore vivant. J'en suis effrayé, navré. Y pouvez-vous quelque chose par vous ou par des amis sûrs.

Si M. Lamennais vit et comprend encore, dites-lui que je compte pour un malheur dans ma vie d'être si loin de lui dans ce moment. Dites-lui que nous sommes et serons toujours ses enfants. Ce pauvre grand homme, si malheureux, est lui-même le douloureux et cruel enfantement qui fait passer le monde du dernier limbe du moyen âge à la lumière moderne. Il me reste de lui des choses poignantes. Il disait, il y a dix ans : « Je n'ai plus de livres; quand j'en veux,

j'emprunte un Virgile. » Cet été, je n'ai plus vu qu'un livre chez lui, Voltaire.

JULES MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Nervi, 12 mars 1854.

Je ne vais pas plus mal, cher Alfred, mais je vis tout juste, ne faisant que l'indispensable, écrivant surtout peu. Voilà pourquoi je n'ai pas encore répondu à Étienne. Dites-le lui, et embrassez-le pour moi.

Cette vie de silence, d'inaction, de méditation n'a pas été sans étendre mon horizon; mille idées me sont venues, dont nous causerons. Ce misérable petit bord aride de l'Apennin où je traîne, en société de mes petits amis les lézards, qui ne fuient même plus devant moi, m'a dit plusieurs choses que je ne savais pas, sur la destinée humaine. Tout ici est pauvre, a soif ou a faim (sauf deux douzaines de jardins murés et privilégiés) et tout révèle d'autant plus la pensée du temps. Le rêve de l'universel banquet. Ah! les idées de Chaumette et de la Commune sur la nécessaire et la suffisante vie, ne semblent point ici, basses, ni matérialistes.

Les plantes même en parlent et disent l'identité trop réelle des besoins de l'âme et du corps. Quelque distinctes que soient ces deux substances, la première subit presque fatalement les servitudes de l'autre.

Lévy m'avait parlé de Blaise, mais non pas de lui. Je l'aime et l'estime de plus en plus. Je remercierai aussi Henri Martin et Pelletier pour leurs articles.

Je vous embrasse de cœur, mon oncle, Adèle, Étienne et Jeanne. Salut amical à M. Dumesnil.

J. MICHELET

A M. E. Noël, au Tôt.

Fontainebleau, 5 juin 1857.

Votre pensée me suit ici. Malades un peu tous les deux nous voudrions savoir aussi où en est le malade du Tôt. Le temps assez triste encore, dimanche dernier, s'est transfiguré

tout à coup et nous arrosons à force le soir. Cette chaleur doit vous aller, ce semble. Donnez-moi, je vous prie, des détails et sur votre état et sur le régime, votre vie, vos pensées, sur tout.

Avez-vous reçu *Richelieu?*... œuvre d'anatomie terrible où j'ai presque épointé le scapel historique, j'ai disséqué tous ces gens-là de bien près, et les parties intérieures se voient maintenant pour la première fois, proprement fixées sur épingle, comme mes coléoptères de Fontainebleau.

Je suis moins bien depuis deux mois que je ne l'ai été au commencement de l'année, mais je vais pourtant, je travaille. Je désirerais aussi, cher ami, que quelque travail nouveau vous sourît et vous lançât dans l'alibi que nous donne toute chose commencée, dans ce renouvellement moral, qui aide puissamment au physique.

Causons, je vous prie; là-dessus, des esprits si fraternels peuvent, en se communiquant, s'éveiller mutuellement en tels points, d'où jaillira quelque nouvelle étincelle, où s'ouvriront des voies.

Ce qui m'a le mieux réussi, dans ces situations, ce qui a été aussi le plus favorable à ma femme, si délicate et si maladive, c'est de commencer quelque étude nouvelle, une science ou même une langue. Chaque langue est le monument capital et l'âme d'un peuple, parfois d'un système de peuples. L'essentiel est d'entreprendre une chose à laquelle on soit neuf et qui change entièrement la circulation.

Je vous embrasse de cœur, cher et très cher ami, ma femme vous salue affectueusement et se joint vivement à mes vœux pour vous.

J. MICHELET

Hommages d'amitié à madame Noël.

A M. E. Noël, au Tôt.

Hyères (Var), 28 février 1858.

Le ciel de Provence semble une dérision, cher ami; je vous écris dans une pluie plus que normande et plus qu'anglaise. Le temps est tantôt aigre, tantôt tempétueux. Ma femme ne

se trouve pas bien de ces alternatives. Elle a de grandes variations. Au total plus de mal que de bien.

Vous savez, je pense, qu'Alfred a repris le sommeil et qu'il s'est remis un peu à la lecture, mais la fièvre ne l'a pas quitté entièrement.

Je suis submergé dans *la Fronde*, qui devait paraître au 1er mars, et qui ne viendra que vers le 15 au plus tôt. Je participe un peu aux tristes influences du temps qui suit la Fronde, d'un temps où tout se rétrécit; même les *Provinciales* sont un rétrécissement de la question religieuse. Pourquoi s'adresser aux jésuites seuls? Quant à *Tartufe* vous savez que Molière dit lui-même qu'il (trouve) le sien bien insuffisant en comparaison de celui que Ninon lui raconta un soir. Il y manque en effet, l'origine, le progrès, la méthode successive de *Tartufe*, etc...

Parlez-moi de votre livre, quand vous nous écrirez, j'en suis bien curieux. Je suis sûr que vous avez fait une œuvre piquante et profonde.

Je vous embrasse de cœur. Nous saluons affectueusement Madame.

J. MICHELET

Cette sécheresse ne peut durer longtemps.

A M. A. Dumesnil, à Paris.

Hyères, 22 février 1858.

J'apprends avec plaisir, cher ami, que vos journées sont bonnes. Le temps avance et sera bientôt meilleur. La saison qui approche améliorera vos nuits qui, dit-on, sont mauvaises encore.

Je touche au dernier terme de cet accouchement. *La Fronde* devait paraître au 1er mars; ce sera pour le 10, le 15?

Dans ce dernier moment où il faut faire les notes, les innombrables documents de ce siècle bavard, nul sur les choses essentielles, prolixe sur l'anecdote légère et l'inutile, m'environnent et m'étouffent. Tous ont de l'esprit, tous parlent bien. Cela donne la haine de l'esprit, une implacable antipathie pour les *sots spirituels*, qui sont l'immense majorité

de la grande nation. Mais je les trouve *sots* dans ce moment si grave de notre avant-dernière révolution, la Fronde, à proportion qu'ils sont plus spirituels de forme, étant si nuls de fond.

Enfin, bonne ou mauvaise, cette œuvre nouvelle arrivera pour distraire un moment votre convalescence.

Ma femme vous remercie des aimables paroles que Morin nous a transmises; moi je vous embrasse de cœur, et tous.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Pornic, 19 septembre 1858.

Demain, enfin, je vous enverrai l'introduction et les premières feuilles. C'est un livre sur l'amour et le mariage. Les statistiques récentes, le progrès épouvantable de la polygamie occidentale m'avaient effrayé, et j'ai fait ce livre.

Je suis très las, nous faisons beaucoup de projets. Et je ne désespère pas de trouver des combinaisons pour nous réunir, au moins par moments. Cela entre tout à fait dans les idées de ma femme. Au total, nous ne sommes que trois, je pense, qui nous entendions tout à fait sur cette terre. Nous louerions un bien de campagne près de la mer, un peu au midi, pour y passer sept ou huit mois par an, où elle reprendrait la vie de fermière qui lui a réussi à Nantes. Vous viendriez l'aider de vos conseils et nous reprendrions nos communications trop interrompues.

Je la trouve au total mieux. Pornic lui a fait plus de bien que Granville. Paris m'effraie. Nous y reviendrons au 1er octobre et le quitterons en mars, s'il est possible.

Elle vous écrira elle-même et vous demandera vos directions; mais cela se fera encore mieux de vive voix quand nous pourrons nous réunir. Vous avez tous deux les mêmes goûts, les mêmes tendances, en ce qui touche les choses de la nature.

Je vous embrasse de cœur, ainsi que mon oncle et les enfants. Je salue affectueusement M. Dumesnil.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Paris, le 1er février 1859.

J'ai plus d'une bonne nouvelle.

D'une part je sais que vous vous portez bien et que vous devenez paysan, je veux dire robuste avec une grande barbe blonde qui vous descend à la ceinture.

D'autre part, *l'Amour* marche ou vole malgré la guerre, d'un vol prodigieux : 30 000 en deux mois et tout à l'heure 40 000. Rien n'arrête, ni la bourse, ni la politique. Un monde immense de lettres me témoignent de l'effet moral.

Louis XIV marche, malgré un infini de lettres et de tiraillements. Je ne suis pas loin dans l'impression, mais j'amasse les matériaux qui pleuvent. La Révocation de l'Édit de Nantes m'apporte nombre de manuscrits. Du reste, sauf *l'Amour*, tout est un peu lent en ce temps, je n'ai pas hâte.

Où en sont les additions de *la Foi nouvelle ?* Travaillez-vous un peu de la plume parmi vos travaux agricoles.

Je vous embrasse et tous de cœur.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Étretat, le 29 août 1860.

Nous partons cher ami, et nous serons à Paris jeudi à 5 heures. Le temps est toujours pluvieux, humide. Nous n'allons guère mieux.

Nous venons de recevoir votre tout aimable lettre, ma femme en est bien fâchée.

Voici les pensées qui me viennent sur notre grande affaire [1]. Le défaut du troisième volume, c'est de n'avoir pas rendu justice aux légistes, instrument et âme de la Révolution. Le défaut du quatrième volume c'est de n'expliquer pas le vertige de Charles VI et du XIVe siècle, voyant faillir l'infaillible et tout s'abimer (j'ai pourtant dit un mot à propos d'Occam). Le défaut du cinquième volume est d'avoir laissé Jeanne d'Arc un peu obscure et trop peu indépendante. Ma

1. La revision de six premiers volumes de l'*Histoire de France au Moyen âge.*

petite *Jeanne d'Arc*, publiée à part, est mieux (vous l'ai-je donnée?); il faudra alors éplucher de près la *Jeanne d'Arc* de Wallon.

Tout ce qui vous viendra dans ce sens pour les tomes III, IV et V sera bien utile, surtout pour le tome III.

(V. L'introduction à la *Révolution française.*)

Je vous embrasse de cœur et tous.

J. MICHELET

A M. A. Dumesnil, à Rouen.

Paris, 5 mars 1861.

Je ne connais rien de bon sur la Franc-Maçonnerie. Ils veulent remonter aux Templiers, aux architectes du moyen âge, à certaines sectes de mystiques. Il y a du vrai dans tout cela, mais le plus sûr c'est qu'au siècle dernier, c'était l'initiation de la *tolérance et de l'humanité*, comme on disait. Cela a eu alors une grande action. Nulle aujourd'hui. Tous nos officiers de police sont francs-maçons.

Je crois la foi aux esprits, à la permanence des âmes, *universelle*, et bien plus encore que celle de l'existence de Dieu. Nulle part elle n'a été plus forte que chez les sauvages de l'Amérique du Nord. Les textes surabondent (V. surtout Lahontan, Canada). Les seules tribus où la chose soit douteuse sont celles où la famine habituelle éteint toute autre idée.

Je vous embrasse de cœur.

J. M.

A M. A. Dumesnil, à Vascœuil.

Montauban, dimanche 12 juillet 1863.

La Régence paraîtra au plus tard le 1er août. Vous ne pouvez vous figurer les difficultés où j'ai passé.

J'ai lu Renan. *Mais, et mais...* Il a supprimé la mère de Jésus! *tous les précédents*, pour faire un coup de théâtre, c'est-à-dire refaire encore le miracle, dont au fond il se soucie peu.

Supprimer *la Perse et l'Égypte*, en cette affaire, c'est énorme, c'est décapiter le genre humain et faire un effet sans cause.

Cela n'empêche pas le livre d'être agréable, habile, ingénieux, dans la graduation des sermons de Jésus en trois époques.

J'ai repris tout cet Orient. Je lis en ce moment le livre, où il y a eu certainement *la plus grande bonté de la terre*, le divin Ramayana. Vous ne pouvez vous figurer cette immensité de tendresse. Il y a loin de là aux 2 000 démons mis dans les 2 000 pourceaux.

La chaleur est terrible ici. Ma belle-mère va baissant. Sa fille de plus en plus se prend malheureusement à cette personne jadis si austère, si dure pour elle.

Me voici dans un nouveau tourbillon *d'Orient*, etc.

Je vous embrasse de cœur, et nos enfants et tous.

J. MICHELET

A M. E. Noël, à Rouen.

Paris, 16 juin 1864.

Je vais consciencieusement donner vos exemplaires [1] en bonne main, à votre gloire, à celle de la génération spontanée qui est la gloire de la nature. Non, elle n'a pas vieilli. Et c'est une impiété de dire qu'elle ne puisse plus faire seulement un pauvre infusoire.

Mon infusoire grossit. Je cours à ce moment lui chercher la pâtée dans les bibliothèques.

Je serais bien heureux si vous veniez à Dieppe, mais nous nous verrons au moins à Rouen.

Embrassez pour moi vos beaux enfants, et saluez vos dames. Je vous embrasse de cœur.

J. MICHELET

1. *Les Générations spontanées*, par E. Noël.

LES ORIGINES

DU

MOUVEMENT NATIONALISTE TURC

Quand l'amiral Calthorpe, grâce aux circonstances et aux procédés que l'on sait, eut signé à Moudros l'armistice qui devait mettre fin, croyait-on, à la guerre en Orient, le gouvernement britannique pouvait non sans raison apparaître aux peuples de l'Asie comme le véritable maître de l'heure.

Majestueux, ses superdreadnoughts, orgueil de la Home Fleet, venaient s'aligner dans le Bosphore, de la Tour de Léandre à Thérapia. Ses cruisers rapides sillonnaient le Pont-Euxin tandis que cinq cent mille Gourkhas, Sikhs, Écossais, Australiens, Anglais échelonnés du nord des Indes à Bagdad et de Port-Saïd au Caucase villégiaturaient dans le Liban, en Irak, en Palestine et veillaient avec un soin jaloux sur les immenses nappes de pétrole de Bakou, de Perse, de Kasrichine et de Mossoul. A la France était réservé, avec l'Europe, le soin de débrouiller l'écheveau des questions hongroise, bulgare, tchéco-slovaque et yougo-slave; à l'Angleterre le monopole de tout le pays au delà du Bosphore avec les détroits et Constantinople. Face à Stamboul, sur les plages attrayantes de Moda et d'Erenkeui, puis tout le long de la côte jusqu'à Ismidt où, dans la rade, somnole le *Gœben* désarmé, les Tommies se reposent au bon soleil de la Propontide. D'autres occupent les villes de l'Anatolie occidentale, achèvent la mise en état du tunnel du Taurus, surveillent le Bagdad-Bahn

devenu propriété britannique. Quiconque veut prendre le chemin de fer d'Anatolie doit solliciter le visa anglais à la gare d'Haïdar Pacha.

Le *Political Service* a fait appel à tous ses agents. Les commerçants anglais établis en Orient avant la guerre sont promus officiers de l'*Intelligence*. On les charge de dresser un inventaire complet des ressources agricoles, minières et industrielles du *Near East*. Ces militaires improvisés s'acquittent avec conscience d'une tâche dont doit profiter l'Empire, mais, négociants pratiques, ils ne négligent pas de profiter de leur situation officielle pour accaparer laine, céréales, tiftick, opium, tabac et en faire profiter leurs propres maisons. Ils écoulent en même temps dans un pays qui a besoin de tout les stocks invendus et les laissés pour compte de la guerre à des conditions amplement rémunératrices.

Le commerce suit le drapeau! Fidèle à son vieil aphorisme, le gouvernement britannique, alors dans tout l'enivrement de son triomphe, plaçait ses nationaux partout, soucieux de prendre les meilleures places, d'accaparer le plus possible en vue des années prospères qui, selon toute prévision, allaient suivre la victoire.

La montée vertigineuse de la livre encourage tous les espoirs, ouvre tous les débouchés, apporte tous les concours. A Stamboul, en Anatolie, journaux et orateurs sont d'accord pour préconiser la mandat anglais sur la Turquie, seul moyen, semble-t-il, de tirer le pays de l'ornière où la guerre l'a enlisé.

Devant un tel étalage de puissance, les autres nations de l'Entente ne jouent à première vue qu'un rôle effacé. Toutes n'apparaissent qu'à l'état de satellites plus ou moins brillants dans l'orbite de l'astre anglais. Le dollar lui-même, dont la plus-value fascine les changeurs de Galata, reste dans l'ombre politique et l'Amérique se contente d'inonder l'Asie Mineure de missions d'Y. M. C. A. si complètement outillées qu'on croirait voir s'organiser le trust de la charité.

Dans le domaine politique l'hégémonie britannique est entière. Un seul chef ordonne et tout le monde obéit. Mais là s'arrête l'influence anglaise.

La culture française, en dépit de quatre ans de guerre et de propagande allemande, demeure intacte de Stamboul aux

rives de l'Euphrate et des bords de la mer Morte aux falaises du Pont-Euxin. Tout ce qui a trait au télégraphe, aux chemins de fer, aux routes, aux sociétés des phares, des quais, de la régie, à toutes les grandes entreprises, est rédigé dans notre langue. Règlements, affiches, instructions sont en français. Durant la guerre, il fallut sur le Bagdad Bahn lui-même se servir de notre idiome, car le personnel n'en comprenait point d'autre; et les officiers anglais surpris durent, comme les allemands, apprendre le français pour donner leurs ordres aux cheminots d'Anatolie. Leur déconvenue s'exprima d'une façon naïve par l'apposition de pancartes nouvelles en langue anglaise au lieu et place des affiches rédigées jusque-là en turc et en français.

Cette diffusion de notre parler national est l'œuvre de tous ces bons Français qui vivent en Orient, missionnaires catholiques, instituteurs laïques et professeurs du Lycée de Galata Seraï. Dès l'armistice on vit réapparaître en Anatolie les vaillants pionniers, les rangs éclaircis au cours des années sanglantes, anxieux de reprendre leur besogne interrompue. Leurs moyens précaires, leurs maigres subventions, leur touchante pauvreté contrastaient avec les ressources de toutes espèces des œuvres américaines de l'Y. M. C. A. et de la *Bible Society*. A côté de ces vaisseaux de haut bord, les humbles desservants de l'Idée française paraissaient piloter de modestes barques. Mais leur prestige est tel que Grecs, Arméniens, Israélites et même Turcs se pressent dans les écoles réoccupées de Brousse, Eski-Chehir, Angora, Konia, Sivas, Kharpout et Ourfa.

En les parcourant on pouvait juger du prestige français dans ces régions. A l'armistice tous les regards se tournaient vers notre pays; mais les préoccupations rhénanes faisaient comme aujourd'hui passer au second plan les questions asiatiques. Malgré tout, notre silence même était interprété à notre avantage et la plupart pensaient qu'il cachait tout un monde de profondes pensées et de machiavéliques combinaisons. Aussi, à défaut de déclarations venues de Paris, nos journaux constituaient des bréviaires dans lesquel chacun cherchait à percer les mystères des desseins officiels. Les moindres articles traitant de l'Orient étaient lus avec avidité, commentés avec passion et, dans les opinions librement

exprimées des auteurs, on voulait voir une irradiation des arcanes de notre diplomatie.

***

Quatre années de guerre n'ont pas apporté grand changement dans les villes d'Anatolie. Chacune garde l'aspect triste d'une petite cité de province qui s'éteint. Il y a seulement un peu plus de ruines qu'autrefois à Erzéroum, détruite par la conquête russe, à Sivas et à Angora, où les quartiers arméniens ne sont plus qu'un amas de décombres calcinés. Ailleurs on retrouve les habituelles masures en torchis, aux toits couverts de tuiles d'un rouge si terne qu'on les dirait mal teintes, alignées tant bien que mal au long d'avenues plantées d'arbustes poussiéreux et rabougris.

Ça et là, un effort a été tenté. Les prisonniers russes, anglais, français ont construit quelques routes, édifié quelques bâtiments modernes, caracols, lycées, konaks, écoles d'arts et métiers, dont le style présente un curieux mélange d'architecture orientale et tudesque avec des colonnades trapues aux chapiteaux bizarres et des fenêtres en ogive rehaussées de nervures et d'entrelacs.

Si neufs au dehors, la plupart de ces bâtiments sont malheureusement déjà délabrés à l'intérieur. Planchers disjoints, tapis poussiéreux, murs déplâtrés, vitres fêlées, tel est le décor que complètent trop de chaises défoncées, de fauteuils à trois pieds et de tables branlantes. Dans ce cadre vétuste, le téléphone tout neuf, portant sur un socle un aigle germanique, rutilant de dorures fait l'effet d'un anachronisme.

Quant au personnel, ses vêtements fripés, ses souliers sans lacets, son linge défraîchi n'ont que trop tendance à s'harmoniser avec le décor; et c'est une vraie satisfaction de découvrir parfois au fond de quelque lointaine préfecture un *vali* élégant, parfait dandy, causeur disert et poète à ses heures.

Jadis, le *Daroga* mongol installé dans un *Ya Men* était un intendant redoutable dont la minutie inflexible faisait trembler les habitants. Rien n'échappait à cet administrateur modèle, à la fois notaire expérimenté, gouvernant exact et comptable tatillon. Son successeur ottoman ne pos-

sède plus au même degré ces qualités; c'est néanmoins un fonctionnaire consciencieux qui règle de son mieux les affaires du *vilayet* et du *sandjak* en dépit du flot montant des circulaires diffuses et des directives amphigouriques.

Le formalisme, les lenteurs, la routine, les chinoiseries et le centralisme de la légendaire administration ottomane neutralisent les efforts des *valis* et *moutasserifs* et l'on ne peut faire grief à ces agents souvent zélés de l'état d'un pays qui apparaît lamentable dès que l'on quitte les abords de la capitale et la riante ceinture côtière.

Sur le plateau d'Anatolie, on ne rencontre ni les vignobles, ni les vergers des bords de l'Égée et du Pont-Euxin; à perte de vue c'est la grisaille sans fin des collines qui alterne avec les terres pauvres des vallées pour former une symphonie morose qu'aucun arbuste, aucune plante verte ne vient interrompre de sa note gaie. Que l'on roule dans les wagons du Bagdad Bahn disloqués par un long service de guerre, ou que l'on se hasarde en automobile sur les routes défoncées, ce spectacle ne varie pas. A peine, aperçoit-on de loin en loin des hameaux misérables dont beaucoup gagneraient à égaler en coquetterie nos villages ouolofs, bambaras ou toucouleurs. L'excellente population qui les habitent est presque aussi primitive que celle de l'Afrique du Nord, avec ses charrues archaïques, ses chariots à bœufs, héritages des Perses de Darius, ses procédés rudimentaires de moisson et de dépiquage.

Ce n'était pas au sein de la ville de Constantinople, sous la menace des superdreadnoughts alliés, qu'il était loisible d'observer le véritable esprit de l'Ottoman à cette époque curieuse. Dans les centres, volontiers fanatiques et étroits d'idées que sont les villes d'Asie Mineure, loin des bataillons serrés des Puissances et de la censure de la Presse, on discernait au contraire sans peine les vrais sentiments qui animaient l'Osmanli et l'on pouvait suivre avec aisance l'évolution graduelle de ses idées.

Résigné et fataliste, tel il apparaît dans les mois qui suivent l'armistice. Il assiste indifférent au départ pour Malte des unionistes et rejette sur eux les maux qui accablent sa patrie. Il n'a pas de termes assez vifs pour flétrir l'échec des triumvirs Enver, Talaat, et Djemal, et il attend que la

Conférence de la Paix lui signifie un verdict dont la gravité ne paraît pas faire de doute à sa logique d'Oriental.

La démobilisation turque se poursuit normalement et le paysan anatolien voit sans déplaisir les soldats du Giaour, Gourkhas, Sikhs ou Sénégalais, qui au moins lui procurent un calme dont il est sevré depuis la Constitution de 1908 et la proclamation de la liberté.

Dans les villes, on discute parfois sur les futures clauses du traité de Paix et l'on semble attacher beaucoup plus d'importance aux stipulations économiques qu'au statut territorial. On souhaite seulement le maintien du Khalifat à Constantinople et l'on s'accommode volontiers de l'internationalisation des détroits.

Les officiers alliés sont accueillis partout avec cette obséquieuse déférence que l'Oriental accorde à tout vainqueur; leurs moindres désirs sont des ordres et leurs injonctions des nécessités. Si des touristes de marque se hasardent à Brousse ou à Smyrne, les municipalités se prodiguent et les germanophiles les plus militants durant la guerre, musulmans ou chrétiens, se font remarquer par la ferveur de leurs protestations et le lyrisme de leurs flagorneries.

Tout est calme, l'activité économique reprend peu à peu, les exploitations minières se réinstallent, les prospecteurs accourent à la recherche du chrome, du cuivre et du plomb argentifère, les « soyeux » de Lyon à leurs manufactures de Brousse, les courtiers à leur clientèle, tandis que dans les gares, où passent de longs convois d'Arméniens rapatriés, s'empilent les sacs de blé, d'orge, de tiftik et de tabac amenés par les villageois dans leurs chariots à buffles. Dans les cafés, officiers désœuvrés et bourgeois placides devisent sans un geste devant de minuscules tasses à café ou somnolent doucement dans la fumée des chibouks, au glouglou des narguilés.

Brusquement, tout le pays frémit, des côtes de l'Egée au Caucase et du Pont-Euxin au Taurus, quand, le 16 mai au matin, le télégraphe apporta la nouvelle du débarquement grec à Smyrne. Il sembla que la Turquie se réveillait tout à coup d'un long engourdissement et, debout dans un sursaut, voulût faire face à l'agresseur. Des meetings de protestations s'organisent aussitôt à Stamboul et en Asie Mineure, la

population tout entière, obéissant au mot d'ordre de ses leaders, exprime alors le même desideratum : « Tout plutôt que les Grecs ».

En laissant opérer ce débarquement fatal, cause de tant de ruines et de souffrances, on semble avoir péché autant par méconnaissance de la psychologie orientale que par oubli d'un antagonisme millénaire. On a ignoré que l'amour-propre de l'Osmanli, resté très vif en dépit d'infortunes séculaires, ne pourrait s'accommoder de la domination de ses anciens *raïas* du *vilayet* d'Athènes. On a négligé les données de l'Histoire et sans remonter au siège de Byzance ou à Navarin, on ne s'est plus souvenu de la campagne de Thessalie en 1897, et de la longue suite des rivalités turco-helléniques à propos de la Crète, de la Macédoine et des îles de l'Égée; on n'a pas davantage tenu compte des préparatifs de guerre de la Grèce et de la Turquie en 1914, ni de l'incident du dreadnought *Rio de Janeiro*, dont la réquisition par l'Angleterre fut un des prétextes de guerre de l'empire Ottoman. Seule, l'Italie protesta; mais ce *veto*, motivé par sa déception d'être frustrée des promesses de Saint-Jean-de-Maurienne, s'inspirait médiocrement de ces considérations d'ordre général et psychologique.

Si encore, la décision attribuant Smyrne à la Grèce avait été annoncée publiquement au moment de l'armistice et présentée comme le verdict inexorable des vainqueurs, l'empire Ottoman, alors résigné à tout, eût sans doute momentanément accepté le sacrifice douloureux. Mais les troupes helléniques débarquèrent à l'improviste, presque en cachette, causant un émoi général et provoquant dès leur arrivée des désordres sanglants que l'imagination asiatique se plut encore à dramatiser.

Alors, à cet Orient aussi fataliste devant les arrêts de la destinée qu'ergoteur et processif devant la porte ouverte du marchandage, le *Foreign Office*, inquiet des suites de l'aventure, chercha à présenter l'occupation de Smyrne comme une mesure provisoire, analogue à celle de Constantinople par les troupes alliées. On prit note des doléances de la population turque, on blâma publiquement les excès grecs, et on envoya une mission officielle enquêter sur les événements et contrôler les déclarations du commandement hellénique.

C'était plus qu'il n'en fallait pour encourager tous les espoirs des Osmanlis et provoquer, chez les patriotes sincères, les officiers désœuvrés et les unionistes impénitents, ce sursaut d'énergie que fut le mouvement nationaliste turc.

On était persuadé à Athènes que les troupes grecques n'éprouveraient pas plus de difficultés à débarquer à Smyrne que les soldats alliés à circuler en Asie Mineure. Aussi, fût-ce avec confiance qu'au matin du 15 mai 1919 les compagnies de débarquement du *Lemnos* et de l'*Averoff* abordèrent les quais de la ville sous les yeux de la population étonnée.

Le premier régiment d'evzones touche terre à son tour et se forme en colonne de route le long du golfe, armes déchargées et faisceaux formés; la quiétude paraît si grande que le commandant de la division, le colonel Zafiriou, juge inutile de faire garder les issues de la ville et donne l'ordre aux troupes de se préparer à une entrée solennelle dans la cité chère au cœur de tout Hellène.

Le métropolite apparaît en somptueux apparat, revêtu des insignes des anciens évêques de Byzance, et, suivi d'une foule compacte de fidèles, qui grossit de minute en minute à l'annonce de la miraculeuse nouvelle, il se dirige vers le Konak pour y bénir les troupes en grande pompe.

Tout est calme, rien ne permet de prévoir une opposition chez les musulmans qui contemplent, hébétés, ce spectacle. Pourtant, la veille, les prisons de la ville ont été ouvertes, les détenus libérés et armés. Mais le commandement hellénique est dans l'ignorance de ce grave incident que des milliers de Grecs indigènes auraient pu lui apprendre. A l'imprudence de l'entrée solennelle dans une ville peu sûre venait s'ajouter la faute politique d'un système de renseignements mal organisé.

A 10 heures, au moment où les evzones formés en carré sur la place du Gouvernement s'apprêtent à recevoir la bénédiction du métropolite, un coup de feu est tiré sur eux (l'enquête faite plus tard ne permit de découvrir ni l'auteur de cet attentat, ni sa nationalité).

Au bruit de la détonation, une panique indescriptible s'empare des spectateurs, la foule des Hellènes reflue sur les quais, d'où une vingtaine de femmes et d'enfants sont précipités à la mer et se noient.

Cependant les evzones prennent la formation de combat et dirigent le tir de leurs mitrailleuses sur les fenêtres des casernes turques d'où l'on suppose que le premier coup de feu est parti. Les soldats ottomans ripostent faiblement et au bout d'un quart d'heure arborent le drapeau blanc. Ils sont aussitôt faits prisonniers et conduits sous bonne escorte à bord des croiseurs grecs qui sont en rade.

A cette vue, la populace apeurée, reprend confiance et, de toutes parts, les Grecs surexcités accourent dans le quartier musulman, résolus à faire bonne et prompte justice. De nombreux Turcs, voire des chrétiens, qui ont eu la malencontreuse idée de garder le fez ottoman, sont abattus. En proie à une frénésie de meurtres et de pillage, les Anthartes et Palikares, à l'exemple des bandes de Spartacus, paraissent vouloir assouvir en un jour tous les instincts de vengeance lentement amassés durant des siècles de servitude.

Le commandement grec, débordé par ces désordres inattendus, ne sait comment s'y prendre par les faire cesser; seule l'intervention des représentants alliés et de patrouilles de marins débarqués des navires en rade réussit à y mettre fin six heures plus tard, après la mort de quatre cents Turcs et d'une soixantaine d'Hellènes.

La nouvelle de cette tragédie, dont on colporte partout de terrifiants épisodes, provoque une émotion intense. Les colonies européennes adressent de vives réclamations à leurs gouvernements et réclament le retrait des Hellènes. Le commandement italien manifeste son indignation bruyante et, sans perdre de temps, envoie des détachements occuper Scala Nova pour empêcher les Hellènes de pénétrer dans la zone économique de la Péninsule. Les *bersaglieri*, au contraire des troupes grecques, sont accueillies avec enthousiasme par la population musulmane et c'est dans des rues pavoisées et jonchées de fleurs qu'ils font leur entrée à Sokia.

Le Gouvernement de Stamboul ne se contente pas de manifestations platoniques. Il envoie par chiffré à ses valis et *moutasserifs* des instructions pour organiser discrètement la résistance. Des comités de défense nationale se constituent aussitôt et s'emploient à former des corps de volontaires, des bandes d'Eibeks et de Circassiens.

Dès le 19 mai, on signale en province des détachements d'irréguliers en partance par Aïdin, et le 20, Reouf bey, l'ex-ministre qui durant la guerre s'est spécialisé dans l'organisation des soulèvements patriotiques en Perse, en Afghanistan et en Mésopotamie, est dépêché par la Porte dans le *vilayet* de Smyrne en vue d'y remplir une mission conforme à ses aptitudes. Cependant de nouveaux renforts grecs débarquent, et l'armée poursuit son avance. Le 21, Menemen et Torbali sont occupés en même temps que paraît à Athènes un décret royal nommant M. Sterghiadès haut-commissaire hellénique dans la nouvelle province d'Asie Mineure.

Dans l'*Hinterland* de Smyrne comme dans la ville, l'enthousiasme des Grecs indigènes est à son comble. Des photographes circulent dans le port avec des panneaux représentant Sainte Sophie surmontée d'une gigantesque croix byzantine, et ce décor symbolique attire devant l'objectif des industrieux mercantis une foule de clients parmi les débardeurs et les ouvriers des quais. Partout, on exhibe le drapeau bleu et blanc, on troque son fez, insigne musulman, contre un chapeau, emblème des chrétiens. On pavoise les trains. On organise des processions de jeunes filles vêtues aux couleurs nationales et parées de fleurs à l'exemple des Canéphores antiques. Le presbytère du métropolite concurrence le konak du Caïmacan; la foule des musulmans s'y presse, anxieuse des conséquences de l'arrivée prochaine des Hellènes. Elle réclame la protection et les bons offices de l'épiscopat. Conscient de sa nouvelle dignité, l'évêque daigne faire entendre quelques paroles de réconfort, parfois aussi il se laisse aller à de discrètes menaces. Surtout il veille à la remise à neuf du quartier chrétien et à la confection par ses ouailles de gigantesques banderoles et oriflammes destinées à saluer l'arrivée des vainqueurs. Complaisant, il décrit avec minutie l'immense *Hinterland* que, d'après des renseignements, la Grèce doit recevoir au delà de Smyrne et cette nouvelle rapidement colportée achève de jeter le désarroi parmi l'élément turc de la zone menacée.

L'effervescence augmente, les gendarmes quittent les *karakols*, les détenus leurs prisons, et ils s'en vont de concert battre l'estrade sous prétexte de lutter contre l'envahisseur. S'il se trouve dans la région un officier allié, on se rend chez lui

et l'on sollicite la protection de la nation française, anglaise, italienne. Peu importe, pourvu que l'on puisse se réclamer d'une grande puissance le jour où les Grecs arriveront. A Alachehir, l'ancienne Philadelphie, l'officier français chargé du contrôle de la gare reçoit en quelques jours plusieurs milliers de demandes individuelles de musulmans qui sollicitent le protectorat de notre pays. Mais ces protestations n'empêchent pas l'armée hellénique de continuer sa marche. Le 25 mai, elle est à Magnésie et le 27 à Aïdin, tandis que ses grand'gardes s'établissent à Nazilli et Endemieh.

Cette fois, la progression rencontre quelque résistance. Des bandes de Circassiens bien armés tentent d'arrêter les colonnes. On doit faire agir les mitrailleuses et les canons, tandis que sur la côte l'artillerie des torpilleurs *Lion*, *Daphnis* et *Aetos* entre en action contre des groupes de partisans au nord de Smyrne.

Il a fallu aux Osmanlis une quinzaine de jours pour recruter et organiser les bandes. La lutte désormais engagée entre la Grèce et la Turquie va se poursuivre dans cette riche province de l'Ionie où l'histoire et la légende se mêlent aux bords du Méandre et du Pactole, autour des ruines de Sardes, d'Éphèse et de Pergame. Ces lieux évocateurs des plus délicats joyaux de la mythologie antique vont désormais ranimer d'autres souvenirs, ceux de la Macédoine au temps d'Abd-ul-Hamid.

Assassinats, viols, pillages, incendies, cruautés sans nom, représailles atroces, toute la gamme des horreurs de Drama et du Vardar va se transposer autour de Smyrne. D'un côté, les bandes grecques, anciens agitateurs venus de Thessalie et d'Épire, spécialistes de guérillas, Anthartes et Palikares, de l'autre les Circassiens, Eibecks et Bachibouzouks rivalisent de férocité et chaque jour accomplissent les plus sinistres exploits.

La guerre n'affecte pas la forme d'une lutte régulière. C'est une série d'escarmouches, de coups de mains et d'embuscades. Le 15 juin, le 8e régiment hellénique, attaqué à l'improviste à Pergame, se replie en désordre sur Menemen où les soldats se vengent de leur échec en massacrant une quarantaine de musulmans. Le 29, Chefket bey et le brigand Yuruk Ali s'emparent par surprise d'Aïdin, mettent à sac le quartier

grec et égorgent les habitants qui ne peuvent trouver asile chez les sœurs françaises. Le 4 juillet, la ville est reprise par l'armée hellénique et tous les musulmans s'enfuient par peur des représailles. On se bat à Tchiflik le 6 juillet, puis le 18 à Aïdin, où un bataillon d'Hellènes perd ses quatre commandants de compagnie. On s'assassine à Papazli le 24, puis le 28 à Endemieh.

En deçà comme au delà du front gréco-turc, c'est le vrai désert. Chacun a fui, musulmans vers l'intérieur, chrétiens vers la côte , abandonnant des centaines de hameaux prospères, les forêts de hautes vignes et d'arbres fruitiers, les champs de blé et d'orge, les plantations d'opium et de tabac. Des milliers de Grecs chassés d'Aïdin, d'Ak-Hissar et d'Endemieh viennent chercher asile dans la banlieue de Smyrne, tandis que, de l'autre côté, d'innombrables fugitifs turcs errent le long des routes vers Kutahia, Ouchak et Afioum.

Aucun des deux adversaires ne dispose des effectifs suffisants pour constituer un front régulier et continu. Peu de tranchées, encore moins de fil de fer; un système de grand'-gardes et petits postes très espacés permettant de part et d'autre des incursions faciles, des coups de main hardis, des embuscades fructueuses. Bien mieux, les chemins de fer de Smyrne, qui appartiennent à une compagnie française, continuent à fonctionner. De Magnésie à Afioum Karahissar la ligne coupe le Pactole aux abords de Sardes et le voyageur quitte une station où fourmillent les uniformes hellènes pour trouver la gare suivante encombrée de bachibouzouks à l'air féroce, en tenue de brigands d'opéra, tout bardés de cuir et de cartouchières avec d'énormes ceintures où étincellent des crosses de pistolet lamées d'argent et des poignards damasquinés.

Si depuis dix ans le pays turc n'avait pas perdu les quatre cinquièmes de sa population mâle au cours des guerres soutenues sur tout l'immense front qui va des monts Rhodope au golfe Persique, il est à présumer que dès ce moment le nombre des volontaires, joint à leurs vertus guerrières, eût amené de suite le résultat de 1922 : Smyrne eût été repris, et toutes les chancelleries d'Europe, le *Foreign* Office en tête, se seraient félicitées du règlement radical de la plus épineuse des questions.

Mais entre Grecs et Turcs la partie qui se joue n'est pas égale. D'un côté les troupes helléniques, dressées et équipées à l'européenne, disposent d'une artillerie puissante et d'un matériel de guerre ultra-moderne; de l'autre les volontaires, coupés de l'extérieur et de leur capitale, n'ont ni avions, ni camions de ravitaillement, ni services de l'arrière, ni approvisionnements; les canons sont rares et les munitions insuffisantes. Depuis sa défaite de Thessalie, la Grèce a doublé son territoire et sa population. Elle a peu souffert au cours du dernier conflit; son moral est alors intact et elle est forte en présence d'un adversaire exsangue et à demi découragé. Les paysans anatoliotes échappés aux tueries successives ne se résignent pas à se laisser enrégimenter à nouveau. Ils désertent en masse et continuent à grossir le troupeau d'errants qui tiennent la montagne ou battent l'estrade dans la campagne anatolienne.

Mais en dépit des difficultés et des défaillances du début, les chefs nationalistes rachètent par leur énergie et leur foi patriotique l'inégalité de la lutte; les Hodjas dans les mosquées font appel à la solidarité musulmane, montrant le dénuement des réfugiés; les femmes donnent l'exemple, prennent la parole dans les meetings et s'enrôlent, tandis que la presse de province s'enhardit peu à peu à prêcher ouvertement la guerre.

***

Telle était la situation au mois de juin 1919. Le plantureux rucher smyrniote sur lequel Athènes avait imprudemment mis la main s'était changé en guêpier aussi bien pour la Grèce elle-même que pour la diplomatie européenne. C'était une complication nouvelle et inopportune à ajouter au lourd fardeau des difficultés d'après-guerre.

A ce moment Moustapha Kemal entre en scène. D'origine salonicienne, le jeune général avait dû, dit-on, à son amitié personnelle pour Talaat, la faveur d'un avancement rapide. Il se distingue durant la guerre aux Dardanelles, puis il est envoyé sur le front de Palestine où il est moins heureux. En 1918, il commande la VIIe armée ottomane à Alep. Pendant ce séjour il a des démêlés graves avec Falkenhayn, puis avec le ministre de la Guerre, Enver Pacha. De cette dernière que-

relle est né l'antagonisme violent qui sépare aujourd'hui les deux leaders.

Envoyé à Erzeroum pour y inspecter les troupes et surtout surveiller les agissements arméniens, Moustapha Kemal ne tarda pas à y être rejoint par Reouf bey aussitôt que ce dernier eut achevé de préparer la résistance aux Grecs dans le vilayet de Smyrne. Tous les deux, également actifs et éloquents, vont désormais, à défaut du gouvernement légal, assumer la défense du pays et imprimer au soulèvement patriotique une énergie sans cesse croissante.

Ce mouvement qui est en grande partie leur œuvre procède des mêmes causes que la révolution de 1908. Celle-ci, déterminée par un sentiment de réaction contre les empiétements de l'Europe plutôt que contre le despotisme hamidien, celle-là par une explosion soudaine de patriotisme exaspéré. Dans les deux cas l'affaire tourne au *pronunciamento*; dénouement fatal dans un pays où la classe dirigeante est exclusivement militaire, où le corps des officiers a remplacé celui des Janissaires dans le contrôle politique de la nation.

Dès que la rébellion s'affirme, les incertitudes du commandement se manifestent. Dès le début on le voit recourir simultanément à la force et à la conciliation. Il accueille les doléances des Turcs, fait replier la ligne d'avant-postes des Hellènes, ménage un armistice entre les partis, puis brusquement donne l'ordre à l'armée grecque de pousser de l'avant.

Jusqu'à la fin, la même incohérence préside aux instructions envoyées aux Hellènes. Toute l'année 1919, leur ligne de combat est soumise à un flux et reflux, fidèle baromètre des hésitations du commandement. L'armée hellène occupe le 1er juin Nazilli et Ak Hissar, le 10 elle évacue par ordre ces deux localités, le 15 elle se reporte en avant, s'installe à nouveau à Nazilli et s'en retire le 25, pendant que d'autres détachements reviennent à Ahmedli. Enfin, le 20 novembre, comme conclusion inattendue de la commission d'enquête sur les événements de Smyrne, les Hellènes sont autorisés à occuper de nouvelles positions à plusieurs kilomètres en avant de leurs lignes.

Dans ces tergiversations, le *Foreign Office* paraît partagé entre le désir de céder aux suggestions de M. Venizelos et

la volonté d'en finir avec une situation qui devient partout inquiétante, en Égypte, en Mésopotamie, aux Indes et en Perse. Ces troubles, dans lesquels s'affirme la solidarité des agitateurs musulmans et leur collusion avec Moscou, contraste avec les désaccords qui s'accusent au camp des Alliés.

L'histoire se renouvelle. Les compétitions européennes sont à nouveau la plus sûre sauvegarde de l'empire Ottoman en danger; et les diplomates turcs, rompus à cette escrime, savent comme par le passé profiter des moindres fissures de la diplomatie occidentale pour y faire passer leur propre politique.

L'Italie leur apporte son concours. Ses soldats fraternisent avec les volontaires, à Baladjik, à Mourali, à Tekké; ils continuent à bourdonner aux abords de la ligne Scala-Nova, Aïdin en compagnie des Bachibouzouks, qui peuvent à leur aise préparer leurs coups de main dans une zone où la Grèce ne peut pénétrer. Quand les Bersaglieri et les Evzones sont en contact, des tranchées se creusent; on échange des menaces, sinon des coups de feu.

En même temps l'Islam s'agite, le communisme prend de l'ampleur; Denikine et Koltchak sont battus; l'Allemagne rancunière discute son verdict et, pour achever d'embrouiller la question dans un Orient qui ne connaît que la force, les armées alliées démobilisent rapidement.

***

Quand le grand vizir Damad Ferid revint en juillet à Constantinople, après avoir plaidé sans succès la cause turque devant l'aéropage des Alliés, un vif sentiment de lassitude se manifesta dans tout l'empire Ottoman. La conclusion de l'accord Tittoni-Venizelos ruinait l'espoir des patriotes dans une intervention active de l'Italie en leur faveur; l'armée hellène résistait avec succès aux efforts des partisans et tout le pays épuisé hésitait à se lancer dans une guerre qui apparaissait longue et coûteuse. A Constantinople, l'Entente libérale et la Porte semblaient disposées à un compromis.

Mais Moustapha Kemal et son parti refusent de céder à ces suggestions. Ils décident de poursuivre la lutte à outrance

par leurs propres moyens. Une correspondance acerbe s'échange entre eux et le gouvernement de Stamboul, et bien vite le conflit prend une tournure aiguë.

En vain Damad Ferid lance contre le chef du mouvement un mandat d'arrêt et ordonne la dissolution de toutes les bandes dites de la défense nationale. Moustapha Kemal donne avec éclat sa démission de général et poursuit son œuvre. Quant aux valis et moutasserifs chargés de faire appliquer le décret concernant les bachibouzouks, ils se contentent pour la plupart d'en accuser réception et de ne pas l'exécuter. Ce sont les opportunistes. D'autres, guidés par leur prudence et leur instinct, abandonnent le vaisseau anatolien que guette la tempête et vont chercher un refuge à Stamboul. Bien peu osent affronter la colère des nationalistes et obéir à la Porte.

L'autorité de Moustapha Kemal s'étend ainsi peu à peu sur tout le pays et les diverses sociétés patriotiques qui se sont constituées, « la défense des droits de la nation, » « la défense de la Patrie », viennent prendre désormais leur mot d'ordre à Sivas, ainsi que tous les chefs militaires, Djemal Pacha, Salaheddine, Ali Fouad, etc.

Mais les hommes manquent, et l'argent fait défaut. Alors on se décide aux mesures extrêmes. Les prisons s'ouvrent et on enrôle les détenus. Les geôles d'Alachehir, d'Ouchak, d'Afioum, de Kutahia, etc., fournissent ainsi un lot important de gaillards moustachus, auxquels on remet fusils et cartouches avec mission de s'en servir contre les Hellènes. Ravis de l'aubaine, ces brigands devenus « moudjahids », combattants pour la cause sainte, ne manquent pas de vivre largement aux dépens des paisibles villageois turcs et de se faire remettre les moutons les plus gras, les fruits les plus savoureux, les filles les plus accortes. Résignés, les Anatoliotes supportent cette dîme. Parfois cependant les bandes exagèrent. Alors le village s'insurge, on sort les armes et, entre paysans et tchétés, des combats s'engagent, qui, à Sahlili, dégénèrent en bataille rangée.

A ces bandes dont l'action est peu efficace, les nationalistes s'efforcent de substituer peu à peu les troupes régulières. En dépit de l'*Intelligence Service*, de mystérieux dépôts permettent de pourvoir aux besoins les plus urgents du front.

Des culasses de canons de 105 millimètres retrouvées à propos permettent d'armer les pièces qui bombardent les positions hellènes. Enfin, par un jeu de passe-passe d'une élégante simplicité, les quelques régiments stationnés dans la zone de contrôle servent à l'instruction d'un grand nombre de recrues sans que leur effectif réglementaire soit jamais dépassé. On se contente d'établir un roulement de jeunes soldats et, dès qu'une fournée sait à peu près se servir de ses armes, on l'expédie au front en changeant les talpaks contre des mouchoirs de couleur pour donner aux hommes l'apparence de volontaires.

Un autre expédient permet de trouver des ressources. Chacun des commerçants aisés est contraint de verser une partie de son capital aux trésoriers nationalistes. Cette mesure ne va pas sans soulever de véhémentes protestations de la part des patients. Les incidents se multiplient, démontrant aux kemalistes la nécessité de faire sanctionner par le pays lui-même l'irrégularité de leurs procédés.

Dans ce but, des congrès se réunissent, au cours desquels des orateurs prolixes et passionnés font assaut de tirades sonores et nébuleuses, d'aphorismes surannés et de paraphrases grandiloquentes. Après l'assemblée d'Erzeroum, qui marque le début du mouvement, d'autres réunions ont lieu à Denizli, Balikesser, Alachehir. Enfin le 4 septembre à Sivas, où réside Moustapha Kemal, s'ouvre un congrès général au cours duquel les chefs du nouveau parti élaborent un programme définitif. Ils s'engagent à poursuivre la lutte jusqu'à l'élection d'une assemblée, le renvoi du ministère Damad Ferid et la libération du territoire ottoman.

La nouvelle de ces décisions incite la Porte et Londres à agir. Une offensive générale est déclanchée contre les nationalistes par toute une armée de journaux, le *Peyam*, l'*Alemdar*, le *Turkje Stamboul*, de chefs de bande circassiens, de pasteurs anglicans, d'anciens ministres, de hauts fonctionnaires, appuyés de toute la presse grecque et arménienne de Péra.

Feuilles turques et chrétiennes dépeignent l'Anatolie sous les couleurs les plus noires. Partout des pillages, des viols, des assassinats, des déportations. Dûment stylées par leurs métropolites ou leurs éphories, les minorités musulmanes

clament leur détresse, simulent des paniques, entament des exodes, lancent de pathétiques appels au monde civilisé. A Constantinople, la ligue militaire *Nichaban* prend à partie les clubs nationalistes. Le *Jinn*, organe kurde, entame une campagne en faveur de l'indépendance de ses compatriotes et, pour corser une situation qui ne paraît pas assez dramatique, brusquement de vrais troubles éclatent, œuvres d'agents provocateurs, à Adabazar, Karadjabé, Balikesser et Bosghir.

Des bandes de Pomaks ou de Circassiens, grassement rétribuées, sont lancées contre les nationalistes. A Balikesser, le tcherkess Ahmed Anzavour défraye la presse de Stamboul du récit de ses exploits pittoresques, et à Bosghir les paysans du caza armés par le vali Djemal bey expulsent les Kémalistes.

En même temps, le commandement anglais entreprend de couper en deux l'insurrection en renforçant la surveillance le long du Bagdad Bahn. Il fait relever les garnisons italiennes, suspectes de favoriser la contrebande entre Sivas et le front de Smyrne, et rechercher activement les dépôts d'armes mystérieux où viennent s'approvisionner les insurgés.

Le gouverneur anglais d'Alep inonde le Kurdistan de tracts invitant la nation à proclamer son indépendance. Une famille féodale de vieille roche, celle des Bédir-Khani, seconde l'action britannique et parcourt les tribus en compagnie d'un officier de l'*Intelligence* qui racole des partisans, distribue des armes et des subsides.

Enfin, une ultime manœuvre est tentée par Damad Ferid. Il donne l'ordre par chiffré au vali de Kharpout de marcher sur Sivas, de dissoudre le congrès et de s'emparer de la personne de Moustapha Kemal.

Le télégramme de la Porte est intercepté par les insurgés, et les militaires de Sivas restent fidèles au nationalisme comme leurs aînés de Salonique à la Constitution : le 15e régiment d'infanterie se porte au-devant de Ghalib bey et l'atteint à Malatia.

L'infortuné vali, abandonné de tous ses partisans, est réduit à prendre à toutes brides la direction d'Alep en compagnie de ceux qui l'accompagnent dans son équipée, les Bédir Khan, le major Nowill et le gouverneur de Malatia.

De ce côté, la cause nationaliste était gagnée. Moustapha

Kemal, en réponse à sa tentative d'enlèvement, lance alors un ultimatum au souverain pour l'inviter à se séparer dans les quarante-huit heures de son ministère. Les délais de réponse expirés, il ordonne de cesser toutes les relations entre l'Anatolie et la capitale.

Contre les rébellions intérieures fomentées par l'*Union Libérale*, on envoie des « moudjahids » renommés pour leurs procédés expéditifs. Le Circassien Eidhem bey a raison sans peine de son compatriote Anzavour. Mais à Bezghir l'affaire est plus sérieuse. Les partisans du vali de Konia sont en nombre et résistent énergiquement. Pour en venir à bout, il faut des canons et un assaut en règle avec sa suite naturelle d'incendies, de massacres et de pillages.

Ces répressions énergiques dictent aux fonctionnaires leur attitude. La plupart adhèrent au mouvement, les plus compromis imitent Djemal bey et prennent le train pour Stamboul. Ceux auxquels le sens de l'opportunité fait défaut sont saisis dans leur konak et expédiés on ne sait où. Si la garnison[1] empêche d'utiliser ce procédé, des bravi se chargent de la besogne et assassinent au coin d'une rue le moutasserif d'Eski Chehir.

Quant au plan de coercition anglais, il ne réussit pas mieux que celui du grand vizir; le long du Bagdad, les effectifs sont insuffisants pour couper les communications entre Smyrne et Sivas et en imposer aux nationalistes. Les incidents se multiplient; et, le 11 septembre, pour paralyser toute action militaire vers l'est, les bachihouzouks font sauter le pont de Sarikeuï sur la ligne d'Angora. Enfin, au mois d'octobre, les élections qui se poursuivent depuis deux mois donnent une majorité écrasante aux nationalistes. Dans les lointains konaks d'Asie Mineure, les urnes sont sous la garde de solides « moudjahids » armés jusqu'aux dents, dont la seule présence indique d'une manière péremptoire le sens dans lequel doit s'exercer le vote : Moustapha Kemal devient ainsi en droit le vrai dictateur du pays et transporte son quartier général de Sivas à Angora. Désormais, du plus humble detferdar au premier des valis, du zaptié au miraleï, les fonctionnaires civils et militaires de l'Anatolie relèvent de lui seul.

1. Anglaise.

Devant cette situation intenable, Damad Ferid cesse la lutte et démissionne. Ahmed Riza lui succède et remet le portefeuille de la Guerre à Djemal pacha Kutchuk, l'instigateur du mouvement dans la région de Konia.

Cependant, loin de Stamboul, l'évolution des esprits s'accentue au fur et à mesure que le pays prend conscience de sa force et que la situation de la Turquie se raffermit. Dressé sur sa couche de moribond, l'Homme malade, en même temps que ses forces lui reviennent, reprend aussi peu à peu appétit. Non seulement il ne consent plus à être dépouillé, mais encore il exige de nouveaux territoires au Caucase avec la fin des capitulations humiliantes, et l'abrogation du Conseil judiciaire imposé par l'Europe à son pupille ottoman.

Après les événements du 15 mai, le mot d'ordre était : « Tout sauf les Grecs ». Quand on crut ceux-ci hors de cause, on pensa à l'Arménie et une vive campagne se dessina contre l'attribution à la République d'Erivan de la moindre parcelle des vilayets orientaux. Après le procès des raïas, on s'enhardit à faire celui des nations européennes.

Les rigueurs de la censure interalliée ont ôté tout intérêt aux journaux de Stamboul que l'on délaisse pour les venimeuses petites gazettes locales de Konia, Afioum, Eski-Chehir et Angora. Dans des articles d'une rare violence s'étalent tous les sentiments tumultueux de l'âme orientale : patriotisme vibrant, orgueil irréfléchi, mégalomanie candide, xénophobie agressive.

Aux espoirs grandioses se mêle la versatilité coutumière. D'un jour à l'autre le même rédacteur passe de la crainte à l'espoir, brûle ce qu'il adorait, s'insurge contre l'idée qu'il défendait la veille. Le moindre fait ramène l'optimisme. L'incident le plus menu appelle l'invective. Qu'une nouvelle fantastique parvienne de Cilicie annonçant de terrifiants massacres de musulmans, et sans contrôle la tempête se déchaîne. Que le lendemain une commission interalliée débarque à Smyrne, et aussitôt, comme petite pluie abat grand vent, l'orage s'apaise. Le départ des Grecs est commenté comme un fait accompli et l'on disserte gravement les modalités du troc des chrétiens de Smyrne contre les musulmans de Macédoine.

Cependant, sous l'influence de ces excitations, les esprits s'échauffent. Des troubles éclatent dans les pays occupés par les Alliés. Les officiers français qui surveillent la voie du Bagdad Bahn sont expulsés des gares de Caraman, Eregli et Ouloukichla; l'agitation commence en Cilicie et au Kurdistan. La révolte de l'Anatolie s'affirme.

Né du gâchis même où était plongé le pays, le nationalisme turc a pris d'abord modèle sur les divers mouvements patriotiques qu'on voit se développer en Europe après l'armistice; mais, à leur inverse, ce n'est pas seulement un organisme nouveau créé d'instinct par un peuple en vue de préserver son indépendance et d'échapper aux sanctions légales des traités; son but nettement offensif vise à la levée des lourdes hypothèques d'avant-guerre, à la rectification des frontières et à l'assurance d'un régime meilleur.

***

Le voyageur qui se hasardait en Anatolie après l'armistice avait l'impresion de pénétrer sur un terrain de chasse étroitement surveillé par le *Political Service*. Les agents britanniques, gardes vigilants attentifs au braconnage, s'enquéraient avec soin des motifs d'excursion de l'étranger et leurs soupçons n'étaient pas toujours apaisés quand celui-ci était un officier allié.

C'était le bon temps; l'Orient apparaissait alors comme une proie riche et tentante qu'il faisait bon réserver pour soi. La fièvre du naphte sévissait, ardente comme jadis, en Alaska, celle de l'or chez les mineurs de Klondyke. Et, pour accaparer l'immense zone pétrolifère de la Perse à Bakou, il était indispensable de protéger ses avancées d'Anatolie, ses voies d'accès du Bagdad, ses approches en mer Noire et au Levant.

Dès l'armistice les dispositions sont prises dans ce but. Le général français, commandant en chef des armées alliées, qui venait d'assurer la victoire en Orient, voit sa zone d'action limitée à l'Europe centrale, tandis que le *Near East* tout entier relève du contrôle exclusif britannique. Les deux zones de surveillance ne se ressemblaient guère.

En Asie, c'était la paix romaine. Impressionné par l'écla-

tante victoire des Alliés et leur formidable appareil militaire, l'Orient se taisait dans l'attente des sanctions implacables ou des récompenses magnifiques.

En Europe centrale, c'étaient les remous et les tourbillons après l'immense ouragan; l'écheveau confus des questions hongroise, bulgare, youglo-slave, roumaine, albanaise, thrace à démêler au milieu des haines et des passions déchaînées; le travail fastidieux de la remise en ordre, la besogne terre à terre des Commissions de contrôle. Ici, risques sérieux et profits médiocres; là, les plus rayonnantes perspectives qui s'ouvrent devant la devise fameuse : « L'empire, c'est le commerce! »

Dix-huit mois après, tout était changé. En Asie les bénéfices escomptés s'évanouissaient dans la fumée des combats de Smyrne, d'Afghanistan, de Perse, de Mésopotamie. En Europe centrale, au contraire, en dépit de l'énigme russe et des soubresauts germaniques, le calme régnait et la situation s'était stabilisée.

Certes, dans les deux cas, le revirement produit n'est pas la seule conséquence de l'action politique suivie; on ne saurait déduire des résultats obtenus le défaut d'un système ou l'excellence d'une méthode. Depuis la guerre, le destin prend plaisir à se jouer des pronostics des sages. Les événements se déroulent à sa fantaisie, comme un film prodigieux dont il règle la figuration et machine l'intrigue, en présence des chancelleries surprises et des hommes d'État déconcertés.

Si limitée pourtant que soit l'action humaine dans cette tragédie grandiose, elle peut servir à pallier l'inclémence des coups du sort et à enrayer l'ampleur des désastres. Du Danube au Bosphore, durant les dix-huit mois qui suivent l'armistice, le contrôle politique et militaire français eut à s'exercer. On n'en saurait contester l'action bienfaisante. En bien des endroits, la présence de nos soldats arrête les vengeances et les représailles, dissipe les malentendus, édulcore l'amertume des sanctions. Bela Kun est chassé de Hongrie, l'épineuse question du Banat se règle entre Roumains et Yougo-Slaves. Seule peut-être des nations vaincues, la Bulgarie exécute à la lettre le traité imposé; l'Albanie accueille nos conseillers et la Thrace reçoit une mission qui l'administre

à la satisfaction des Turcs, des Grecs et des Bulgares. Les commissions fonctionnent avec tact et sans bruit, assurant sur les voies ferrées la reprise du trafic, surveillant l'exécution de l'armistice, facilitant la reprise de la vie économique. Par là les représentants français servent avec efficacité le retour à la paix et au régime normal dans le cadre qui leur est tracé et dans une zone qu'ils n'ont pas choisie.

Par delà le Bosphore, on ne peut nier par contre qu'un peu de clairvoyance et de souplesse eussent pu épargner bien des heurts et conjurer bien des menaces. Mais les fausses manœuvres se succèdent, aggravant la crise et précipitant les désastres.

Hésitations, incertitude, manque de fermeté et de décision, ce sont là des erreurs que l'on paie cher en Orient, surtout en terre d'Islam; aux yeux du Croyant, l'autorité qui ordonne et qui tergiverse ne possède plus les trois attributs essentiels du pouvoir : la justice, la sagesse, la force. Son prestige s'évanouit dès que l'on discute ses arrêts.

Aussi, rien de plus malencontreux que le système du *Wait and See* qui prévalut après Moudros; rien de plus funeste que les remises successives d'une Conférence à l'autre des décisions à prendre et des sanctions à imposer; rien de plus aventuré qu'une politique de force, sans qu'on disposât de moyens sûrs pour la faire triompher.

Jusqu'ici les Puissances colonisatrices commençaient par imposer leur volonté et leur domination aux indigènes avant d'en venir aux concessions et à la politique d'apprivoisement.

Au rebours de cette méthode, on voit Londres essayer la douceur et la conciliation après l'échec de la manière forte et de la conquête brutale en Afghanistan, en Perse, en Irak, au Kurdistan, et, au lieu de bataillons serrés, envoyer des médiateurs en renom, Lord Milner en Égypte, sir Percy Cox en Mésopotamie.

Dans la conduite des affaires d'Asie, on ne sent plus cette volonté agissante, cette pensée forte, cette impulsion créatrice qui fit les grands Dominions. La diplomatie elle-même n'a plus cette allure calme et majestueuse du grand fleuve auquel on l'a souvent comparée. Si formidables ont été les obstacles, si nombreux les écueils, si brusques les sautes de vent que le cours d'eau tranquille s'est changé en torrent saccadé, capricieux, incertain de sa course et de sa direction.

Surprise par les problèmes complexes qui se posent dans le vieux monde, l'Angleterre cherche en tâtonnant à les résoudre à l'aide des formules périmées d'avant-guerre. Question des détroits, route des Indes, péril slave sont les bases intangibles d'une politique qui continue à s'inspirer des données anciennes sans tenir compte des réalités de l'heure présente.

Au nombre de ces axiomes, la reconstitution fatale dans un avenir plus ou moins proche de la Puissance russe dans ses limites d'autrefois continue à peser sur les décisions de Londres et à servir de base à ses rapports avec Moscou. Or, cette idée complaisamment répandue dans les Chancelleries européennes par les émigrés, ministres et hommes d'État tsaristes, n'a de plus en plus que la valeur d'une hypothèse. Avec les progrès de l'esprit d'indépendance chez tous les peuples, la résurrection, même sous une forme fédérative, de cette mosaïque de nations hétérogènes que fut l'ancienne Russie, devient chaque jour plus incertaine. Sur les ruines de l'empire tsariste, un grand État oriental peut surgir, héritier de son hégémonie en Asie Centrale, de ses domaines de Crimée et de la Mer Noire et de ses revendications sur les détroits devenus la clef d'une nouvelle maison.

Sous le clapotis de surface de l'immense marée humaine asiatique, la diplomatie insulaire, gênée par la brume de ses formules désuètes, de ses traditions pieuses, et de ses aphorismes historiques, n'arrive pas à distinguer la grande vague de fond du nationalisme.

C'est elle pourtant qui déferle en Asie Mineure et en Asie Centrale après avoir fait craquer les digues politiques de la vieille Europe, submergé l'Empire austro-hongrois et consommé l'éboulement de l'édifice russe.

Durant la guerre les proclamations répétées des Alliés au sujet du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes furent écoutées avec une attention passionnée par toute l'Asie. Aussi fut-ce avec surprise qu'au lendemain de l'armistice, les nations orientales virent les accrocs se multiplier au programme plein de promesses, et Londres refuser aux aspirations turques, persanes, égyptiennes et afghanes les libéralités qu'il dispensait généreusement dans les programmes panarabistes, pankurdes, panhellènes et sionistes.

Aussi, partout le patriotisme prit une forme agressive et l'effervescence s'accrut, quand on vit le pays afghan, la Turquie, l'Égypte, la Perse elle-même, acquérir par les armes et la rébellion ce que leurs tentatives pacifiques n'avaient pu réaliser. Par surcroît l'Islam se mit à s'agiter et les succès militaires remportés par la Turquie sont venus emplir d'un immense orgueil les âmes solidaires des sectateurs du Prophète.

Certains, rassurés par l'optimisme de commande des Orientaux eux-mêmes, jugeront sans portée pour l'Europe ce qui vient de s'accomplir en Asie Mineure et la rentrée victorieuse des fils d'Osman dans leurs provinces reconquises. D'autres, inquiets du progrès constant des réactions sociales en Asie, attribueront au désastre hellénique un caractère dangereux et y verront le prélude de bouleversements plus complets.

Devant l'ampleur de la crise, la complexité des problèmes, l'influence toujours plus sensible des impondérables et des facteurs moraux, il serait vain, semble-t-il, d'essayer de vaticiner. L'observateur doit se borner à des constatations de faits et à des déductions prudentes à partir des données les plus certaines.

Dans l'étude de la genèse et du développement du mouvement anatolien on a pu saisir sur le vif les erreurs principales de la politique du splendide isolement poursuivie jusqu'à ce jour en Asie.

Alors qu'il eût été aisé d'utiliser le renouveau de patriotisme des peuples orientaux, si pleins de forces vitales, pour enrayer la poussée des doctrines communistes et xénophobes, on a préféré la poursuite d'un programme étriqué et laissé germer, au sein du continent asiatique, les ferments du fanatisme et des idées libertaires qui ont convulsé son intérieur et rongé son armature.

La résultante a été l'invraisemblable collusion du nationalisme et du bolchevisme, le changement en alliance d'un antagonisme millénaire, un malaise qui pèse sur tout le vieux monde dont le retour à l'harmonie nécessite un effort commun, un plan aux vues larges basées sur les intérêts de tous et non sur les visées personnelles d'un seul.

ROGER LABONNE

LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DES SAINTS DANS L'ART DU MOYEN AGE

En France, les images des saints commencent à apparaître dans l'art monumental du XIIe siècle. Elles sont rares encore et ce n'est qu'avec une certaine réserve qu'elles s'introduisent dans l'église; elles n'en sont que plus curieuses, et il y a un vif intérêt à surprendre à ses origines cette glorification des saints par l'art.

Au XIIe siècle, les saints se montrent rarement dans les portails qui sont laissés au Christ et aux apôtres; mais ils sont souvent célébrés ailleurs. On les voit représentés aux chapiteaux de l'église et du cloître; on les voit peints aux murs du sanctuaire. Les orfèvres, les émailleurs racontaient leur histoire sur des châsses ou ciselaient leurs bustes pour les autels. Quelques verrières déjà leur étaient consacrées. Mais de tant d'œuvres il ne reste aujourd'hui que des débris : les cloîtres et leurs chapiteaux historiés ont été détruits, les fresques effacées, les vitraux brisés, les châsses fondues. Nos pertes ont été immenses, car l'art du XIIe siècle a été beaucoup plus éprouvé par le temps et les révolutions que l'art du XIIIe, et c'est au milieu de ces ruines qu'il faut aller chercher quelques souvenirs du passé.

Pourtant quand on parcourt la France, en interrogeant les pierres, on retrouve encore çà et là, avec un singulier plaisir,

quelques-uns des chapitres de notre vieille histoire religieuse. Dans plusieurs de nos provinces, l'art a conservé le souvenir des saints qui les illustrèrent : premiers apôtres de la foi, martyrs, évêques, solitaires de la montagne ou de la forêt. Car ce ne sont pas les saints connus de la chrétienté tout entière que représentent le plus volontiers nos artistes du XIIe siècle, mais les saints provinciaux, les saints locaux : de là l'intérêt de ces images qui ont pour nous le charme d'une flore indigène.

Cette histoire, d'ailleurs, n'est bien souvent qu'une légende. Il y eut à diverses époques, mais surtout au XIe siècle, un grand travail de création poétique, qui donna à la vie de plusieurs de nos saints l'intérêt d'un roman. On fit aborder en France plusieurs personnages illustres de l'Évangile auxquels on prêta des aventures nouvelles. On multiplia les miracles. Il se créa une sorte d'épopée chrétienne comparable aux *Chansons de gestes* qui naissaient alors. Le génie de cet âge héroïque et avide de merveilles s'exprima à la fois par la légende latine et par le poème français. Le saint et le héros, ces deux exemplaires supérieurs de l'humanité, furent célébrés avec la même ferveur. Si donc ces récits ne nous apprennent rien sur les saints qu'ils veulent glorifier, ils nous apprennent beaucoup sur le moyen âge lui-même. Il nous apparaît là avec son profond idéalisme, son ascétisme, son dédain du réel, son inébranlable conviction que la foi est la plus grande force de ce monde. Ces légendes, aussi poétiques parfois que les inventions de l'épopée, eurent de bien autres conséquences : elles créèrent des pèlerinages, elles firent surgir des églises, elles les peuplèrent d'œuvres d'art, elles mirent en mouvement des millions d'hommes. Elles furent pour une foule d'âmes une consolation et une espérance; elles leur laissèrent entrevoir dès ce monde le règne de Dieu.

I

Commençons par le Midi languedocien, le pays de nos plus anciens sculpteurs, ce voyage en France à la recherche des saints.

Toulouse avait conservé un profond souvenir de son pre-

mier apôtre, de ce Saturninus qui avait refusé l'encens aux dieux de Rome : un taureau furieux l'avait traîné ensanglanté sur les marches du Capitole. Enseveli hors des murs, saint Saturnin, ou, comme disait le peuple, saint Sernin, avait fait naître une ville nouvelle autour de son tombeau. La colossale église Saint-Sernin, la plus grande des églises romanes, est le monument du héros. Mais on est surpris aujourd'hui, quand on visite l'église, de n'y rencontrer aucune œuvre d'art ancienne qui rappelle son souvenir. Il n'en était pas ainsi autrefois : le pèlerin qui arrivait devant le portail occidental était accueilli par un bas-relief du XIIe siècle, représentant le martyr debout avec le taureau sous ses pieds. Mais déjà la légende avait déformé l'histoire. Aux *Actes* de saint Sernin, si sobres et d'un caractère si antique, des épisodes nouveaux étaient venus s'ajouter. On racontait qu'il avait baptisé Austris, la fille d'Antoninus, gouverneur de Toulouse, qui, dans la légende nouvelle, est devenu un roi. Austris était lépreuse : saint Sernin la guérit en la plongeant dans la piscine baptismale. On voyait donc, au portail de l'église, un groupe représentant la jeune princesse baptisée par saint Sernin. Un autre bas-relief montrait le persécuteur de l'apôtre, le roi Antoninus assis sur son trône. Ces œuvres, qu'on peut imaginer fines et nerveuses, comme toute la sculpture toulousaine du XIIe siècle, ont disparu sans laisser de trace et ne nous sont connues que par une ancienne description.

A l'autre bout de la ville, la cathédrale Saint-Étienne perpétuait de son côté le souvenir du premier évêque de Toulouse. Dans le cloître des chanoines, un des plus anciens sanctuaires de l'art français, misérablement détruit en 1813, des statues du XIIe siècle s'adossaient aux piliers : c'étaient celles de saint Pierre, de saint Sernin, de saint Exupère et d'un diacre. Saint Sernin était placé près de saint Pierre, parce que suivant la tradition qui avait prévalu alors, l'apôtre de Toulouse avait reçu sa mission du premier des papes : *Ecce Saturninus quem miserat ordo latinus*, disait l'inscription : « Voici saint Sernin envoyé par l'église latine. » Toulouse se donnait donc comme la fille spirituelle de Rome.

Saint Sernin était le héros de la foi, saint Exupère, un de

ses premiers successeurs, était le héros de la charité. En un temps de disette, il avait vendu tous les ornements de l'église, et même le calice et la patène, pour nourrir les pauvres. L'artiste de Toulouse l'avait représenté un calice à la main; c'était le calice de verre qui avait remplacé le calice d'argent; près de lui, un diacre portait une patène d'osier tressé : sainte pauvreté des temps antiques qui touchait les cœurs.

Ainsi l'art naissant avait voulu éterniser la mémoire des deux plus grands saints de Toulouse : on les y cherche vainement aujourd'hui.

Mais ce qu'on ne trouve plus à Toulouse, on le voit ailleurs, car la gloire de saint Sernin rayonnait au loin. Entre Carcassonne et l'ancien évêché d'Alet s'élève, cachée au fond d'une vallée, l'ancienne abbaye de Saint-Hilaire. Ici, un précieux monument du passé nous a été fidèlement conservé. Un sarcophage du XIIe siècle, sculpté sur toutes ses faces, raconte le martyre de saint Sernin. On le voit saisi par les païens au moment où il annonce l'Évangile. Puis il est attaché au taureau qu'un bourreau excite de l'aiguillon : des bêtes au visage presque humain grimacent autour du saint et semblent incarner la férocité du vieux monde, pendant que deux femmes contemplent le martyr avec attendrissement. Ce sont les deux vierges saintes, « les saintes puelles », qui vont l'ensevelir, celles-là mêmes qu'on honorait sur la route de Carcassonne à Toulouse, au Mas-Saintes-Puelles.

Bien loin de Saint-Hilaire, de l'autre côté de Toulouse, le cloître de Moissac célèbre lui aussi la gloire de saint Sernin : un chapiteau lui est consacré. Le juge assis sur son siège vient de condamner l'apôtre, et déjà il a été attaché aux cornes du taureau. Le Capitole est représenté sous l'aspect d'une haute tour à étages : elle fait penser à la forteresse qui dominait Toulouse au moyen âge, à ce château narbonnais qu'on attribuait aux Romains. Sur une autre face du chapiteau, la main de Dieu sort du ciel pour recueillir l'âme du martyr.

Il subsiste donc encore, on le voit, quelques-unes des œuvres que l'art du Midi avait consacrées à saint Sernin.

Si nous descendons la Garonne vers Bordeaux, nous pénétrons dans une province où régnaient d'autres saints.

L'Agenais était le domaine de sainte Foy, de saint Caprais, de saint Vincent, martyrs de la grande persécution de Dioclétien.

La jeune sainte Foy amenée devant le gouverneur romain refusa de sacrifier; c'est pourquoi elle fut étendue sur un gril de fer rouge puis décapitée. Le courage de cette enfant de douze ans inspira des remords au pasteur du troupeau, à saint Caprais, qui s'était réfugié dans une grotte de la montagne. Il assistait de loin au combat de la sainte et voyait, dit la légende, des anges tenant une couronne au-dessus de sa tête. Il se présenta donc résolument au gouverneur, se proclama chrétien et livra sa tête au bourreau. Quant à saint Vincent, dont une légende tardive fait le successeur de saint Caprais, il voulut mettre fin au culte de Belenus, et il arrêta la roue enflammée, symbole du soleil, que l'on faisait descendre chaque année sur la pente de la colline. Traîné devant le magistrat romain, il fut battu de verges et décapité.

On s'attendrait à rencontrer à Agen, au lieu même du martyre de sainte Foy, quelque belle œuvre de la sculpture romane consacrée à la jeune sainte; mais au XIe siècle, ses reliques, convoitées depuis longtemps comme un trésor sans prix, furent dérobées par un moine de Conques et emportées dans les montagnes du Rouergue. C'est Conques qui va devenir désormais le centre du culte de sainte Foy et nous allons l'y retrouver tout à l'heure. Agen ne nous montre plus aujourd'hui qu'un chapiteau consacré à saint Caprais dans l'église qui lui est dédiée. Le saint est décapité devant le gouverneur romain, Dacien; une inscription désigne chaque personnage par son nom : *Dacianus, miles, sanctus Caprasius*, et un vers latin indique le rôle de chacun :

Praecipit, occidit, moritur, cœlestia scandit.

Dacien est là pour ordonner, le soldat pour tuer, saint Caprais pour mourir.

L'art n'oublia pas non plus saint Vincent. Ses reliques furent longtemps conservées dans la ville gallo-romaine de Pompejac, qui devint le Mas d'Agenais; un magnifique sarcophage du Ve siècle, qu'on y voit encore, passe pour avoir été son tombeau. Or, dans l'église du Mas, un chapiteau

roman représente un martyr à genoux décapité par la main du bourreau. Aucune inscription n'accompagne la scène, mais, en ce lieu, elle ne saurait représenter autre chose que la mort de saint Vincent. Ses reliques, il est vrai, n'étaient plus alors au Mas : elles avaient été transportées à Conques, à l'époque des incursions normandes; toutefois, le souvenir de saint Vincent était demeuré vivant au Mas d'Agenais et son culte continuait à y être célébré.

Au temps des rois wisigoths, Euric et Alaric, la Gascogne eut une nouvelle génération de martyrs. Les Wisigoths étaient ariens et persécutaient les catholiques qu'ils obligeaient à se convertir à leur symbole sous peine de mort. Les vieux livres liturgiques et les légendes populaires perpétuèrent le souvenir de quelques-uns de ces martyrs. Un des plus fameux fut saint Maurin, jeune apôtre qui, loin de dissimuler sa foi, la proclamait sur la place publique de Lectoure. Il fut décapité sur l'ordre du roi Alaric, et la tradition rapportait qu'on l'avait vu porter sa tête jusqu'à la fontaine Militane. Les artistes n'auraient peut-être jamais illustré sa mémoire, s'il ne s'était fondé aux confins de l'Agenais et du Quercy une abbaye sous son nom. L'église de Saint-Maurin (Lot-et-Garonne) n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, mais deux de ses colonnes sont encore couronnées de deux beaux chapiteaux romans où l'on retrouve le style de Toulouse et de Moissac. Sur l'un d'eux, un martyr porte sa tête dans ses mains; une chrétienne, inclinée devant lui, s'apprête à recevoir sa tête sur un voile. Le vocable de l'église, dédiée à Saint-Maurin, ne permet pas d'hésiter sur le sens de la scène.

Voilà à peu près tout ce que nous offre cette vaste région du Midi. Elle a dû être autrefois incomparablement plus riche en images de saints; la grande école toulousaine y avait sans aucun doute prodigué ses chefs-d'œuvre, mais le temps ne les a pas respectés. Aucun pays n'a été, au XIIe siècle, plus fécond que la belle plaine qui se déroule dans la lumière jusqu'aux Pyrénées, sorte de Lombardie de la France, mais aucun pays n'a été plus souvent dévasté. La guerre des Albigeois, la guerre de Cent ans, les guerres de religion y ont accumulé tant de ruines, que l'on admire qu'il y reste encore quelques témoignages de ce qu'a été le génie du Midi.

Il faut aller jusqu'aux Pyrénées pour retrouver les saints. Ces poétiques montagnes eurent leur légende dorée : elles eurent leurs martyrs, leurs vieux évêques, leurs ermites. Plusieurs sans doute furent célébrés par l'art, mais bien peu de ces œuvres subsistent aujourd'hui.

A l'entrée des vallées pyrénéennes, à Foix, une abbaye, jadis célèbre, portait le nom d'un martyr de la persécution arienne, saint Volusien. Son église a été à presque entièrement refaite et son cloître roman complètement détruit. Un hasard pourtant nous a rendu un de ses chapiteaux historiés. Ce chapiteau est fort intéressant, car il nous raconte justement un épisode de l'histoire de saint Volusien. Volusien, évêque de Tours, était le sujet d'Alaric, roi des Wisigoths, dont le vaste royaume s'étendait jusqu'à la Loire. Soupçonné de favoriser les desseins de Clovis, qui préparait une expédition contre les ariens du Midi, il fut, sur l'ordre d'Alaric, arraché à son siège de Tours et conduit à Toulouse. A Toulouse, il fut traité comme un malfaiteur, on lui lia les mains et on l'emmena vers l'Espagne. Mais, en arrivant au pied des montagnes, les soldats qui le conduisaient lui ordonnèrent de s'agenouiller dans un champ et lui tranchèrent la tête. Le chapiteau nous montre Volusien, les mains liées et la corde au cou, entraîné par ses bourreaux. On ne voit pas sa mort, ni les frênes qui poussèrent miraculeusement sur le lieu de son supplice, mais on voit la vengeance du ciel. L'autre face du chapiteau, en effet, représente l'armée victorieuse de Clovis assiégeant Toulouse; plus loin, la ville est prise et les vainqueurs en démolissent les murs. Ce précieux monument est conservé au Musée de Foix, et il mérite de l'être, car Foix est une création des reliques de saint Volusien : la ville est née autour du monastère qui gardait le tombeau du martyr.

En entrant dans la montagne, on voit s'élever au-dessus de la vallée de Luchon une église romane dédiée à saint Aventin. Les chapiteaux du portail retracent son histoire. Saint Aventin est un ermite du VIIIe siècle qui vivait dans la solitude sans autre société que celle des ours de la forêt. Parfois il quittait sa cabane pour enseigner l'évangile aux montagnards, toujours attachés à leurs anciens dieux : tous l'entouraient de respect. Mais les Arabes, qui parcouraient

alors le Midi, entendirent parler de ce propagateur de la foi chrétienne. Ils se mirent à sa recherche et quand ils eurent découvert sa retraite, ils s'emparèrent de lui et lui tranchèrent la tête. Les chapiteaux racontent la naissance, la vie et la mort du saint ermite; comme beaucoup d'autres saints, il est représenté portant sa tête dans ses mains. A l'abside, un bas-relief nous montre le taureau qui retrouva le tombeau de saint Aventin dont on avait perdu le souvenir. Puissance de l'art chrétien! Une église, accrochée au rocher, perpétue depuis près de huit cents ans la mémoire d'un pauvre ermite inconnu.

C'est dans une région voisine de Luchon que s'élève, au sommet d'une acropole, la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges. Elle est du XIVe siècle, mais le portail et le rude clocher qui le domine sont du XIIe. Un beau tympan de l'école toulousaine représente l'Adoration des Mages; à l'extrémité de ce tympan, derrière la Vierge, un évêque fait face au spectateur : il lève la main droite pour bénir et tient la crosse de la main gauche. Quel est ce mystérieux personnage introduit par l'artiste dans une scène sacrée? Les archéologues ont nommé à tout hasard saint Sernin; pourtant, en ce lieu, un autre nom s'impose au souvenir. C'est à la fin du XIe siècle, en effet, que le petit-fils des comtes de Toulouse, l'évêque saint Bertrand, releva de ses ruines la ville antique de Lugdunum Convenarum, devenue une solitude; il rappela les habitants, rebâtit l'église et fit fleurir le désert. Il fut le second fondateur de la cité qui prit son nom. On ne saurait douter que ce grand évêque — auquel par surcroît on attribuait le don des miracles — n'ait été représenté au portail de sa cathédrale. Saint Bertrand mourut en 1123. Son image dut être sculptée peu d'années après sa mort, dans un temps où son souvenir était encore vivant dans toutes les mémoires. Elle est certainement antérieure à 1179, date de la canonisation du saint, car il est représenté sans nimbe. Cette effigie d'un grand homme qui n'était pas encore un saint, est fort intéressante; il a fallu un vif mouvement d'enthousiasme pour qu'on ait osé représenter un contemporain, un homme que tous avaient connu, à côté de la Vierge et des rois Mages.

Ces hautes Pyrénées n'étaient pas alors une barrière entre

la France et l'Espagne. Les saints français étaient vénérés dans l'Espagne du nord, les saints espagnols dans la France du midi. Il est curieux de retrouver çà et là des traces de ce culte que les églises méridionales avaient voué aux saints d'au delà des monts.

Un chapiteau du cloître de Moissac représente le martyre des trois saints de Tarragone, Fructueux, Augure et Euloge. Ces illustres chrétiens du IIIe siècle, célébrés par saint Augustin et par Prudence, sont représentés avec le costume du XIIe. L'évêque Fructueux porte la crosse et la mitre; les diacres Auguste et Euloge ont la dalmatique et le manipule. Le proconsul Æmilianus, gouverneur de la Tarraconaise, est assis sur son trône, et il a près de lui, comme un baron féodal, un joueur de rote. C'est le moment où s'échangent entre Æmilianus et Fructueux les paroles célèbres. « Je suis évêque du Christ, dit Fructueux. — Dis que tu l'as été », répond Æmilianus et il l'envoie au supplice avec ses deux compagnons. Une autre face du chapiteau montre les trois saints en prière au milieu de leur bûcher, et plus loin, les anges emportant leur âme au ciel dans une gloire.

La présence dans l'abbaye de Moissac de quelque insigne relique des martyrs de Tarragone explique sans doute pourquoi les moines voulurent avoir sans cesse sous les yeux leur histoire. Des reliques retrouvées, il y a quelques années, dans l'autel de l'église de Valcabrère (Haute-Garonne) ont fait deviner les noms de trois des statues qui en ornent le portail : elles représentent le diacre saint Étienne et deux saints espagnols, saint Just et saint Pasteur. C'étaient deux écoliers de Complutum, qui s'appela plus tard Alcala de Henares; au temps de la persécution de Dioclétien, ils comparurent devant le préfet Dacien qui les fit battre de verges et mettre à mort. Prudence a célébré leur courage. L'artiste connaissait fort bien leur histoire, car il s'est efforcé de leur donner un air de jeunesse; au-dessus de leur tête, des chapiteaux racontent leur martyre; un des saints est attaché à un arbre pour être flagellé, l'autre est décapité.

Dans le cloître de marbre d'Elne [1], non loin de la grande route romaine qui conduisait en Espagne, on ne s'étonne

1. Pyrénées-Orientales.

pas de rencontrer une sainte espagnole; un des chapiteaux représente le martyre de sainte Eulalie, patronne de la cathédrale d'Elne. La jeune sainte de Mérida était déjà célèbre en France, puisque le plus ancien de nos poèmes en langue romane lui est consacré.

Voilà à peu près tout ce qui subsiste dans le Sud-Ouest des œuvres que le XIIe siècle avait consacrées aux saints de la France méridionale et de l'Espagne.

II

En pénétrant dans l'Aquitaine, nous entrons dans le royaume de saint Martial. Saint Martial fut vénéré de bonne heure comme l'apôtre du Limousin, mais jusqu'au XIe siècle, on sut peu de chose de son histoire. C'est alors que fut écrite sa merveilleuse légende. On l'attribua à saint Aurélien, le premier de ses successeurs, cet Aurélien dont la chapelle s'élève aujourd'hui au milieu de la rue des Bouchers, à Limoges. Ce récit s'embellit encore, et il se forma, autour de saint Martial, tout un cycle de poétiques légendes. Il ne fut plus un simple missionnaire, il devint un contemporain, un disciple du Christ; tout enfant il avait entendu sa parole. C'est de lui que le Christ avait dit : « Quiconque ne ressemble pas à cet enfant n'entrera pas dans le royaume des cieux. » Il avait assisté à la multiplication des pains, au lavement des pieds, à la Cène. Plus tard, il avait accompagné saint Pierre à Rome. Saint Pierre lui donna son bâton et l'envoya évangéliser la Gaule; avec ce fameux bâton, qui fut longtemps conservé dans l'église Saint-Seurin de Bordeaux, saint Martial ressuscitait les morts. Il entra en conquérant dans l'Aquitaine : partout où il passait, une église naissait. Il fut le fondateur non seulement de l'église de Limoges, mais de celles de Bourges, de Poitiers, de Saintes, de Bordeaux, de Cahors, de Tulle, de Rodez, d'Aurillac, de Mende, du Puy. Les premiers évêques de ces villes, qu'on en avait cru les apôtres, n'étaient que ses disciples. De poétiques personnages accompagnent saint Martial. Il était venu en Gaule, — disait-on, — avec sainte Véronique, qui avait essuyé la face du Sauveur sur le chemin du Calvaire, et avec saint Amateur, que l'on

confondra plus tard avec le Zachée de l'Évangile, ce Zachée, à qui le Christ avait parlé. Véronique et Amateur qui avaient vu, qui avaient entendu le Verbe ne purent se résigner à vivre dans la société des hommes; ils s'enfermèrent tous les deux dans la solitude. Saint Amateur se retira dans la profonde vallée où s'éleva plus tard le sanctuaire de Rocamadour; quant à Véronique elle bâtit son ermitage dans le désert de Soulac, au bord de l'Océan.

La légende nous montre encore auprès de saint Martial une jeune vierge, sainte Valérie. Elle appartenait à une des plus illustres familles du pays des Lémovices, et était fiancée au proconsul romain; mais elle avait entendu saint Martial et reçu le baptême : elle aspirait à la perfection. Elle refusa d'épouser le proconsul qui dans sa colère la fit mettre à mort. Un centurion lui trancha la tête; la sainte la prit dans ses mains et alla la présenter à saint Martial qui célébrait la messe dans l'église de Limoges.

Les visiteurs du palais des papes d'Avignon connaissent les délicieuses fresques de Matteo de Viterbe, où l'on voit se dérouler toute cette histoire de saint Martial sous un ciel d'azur. Il ne faut pas attendre du XIIe siècle des œuvres d'un charme aussi pénétrant. D'ailleurs, saint Martial, qui a tenu tant de place dans l'imagination des hommes du XIIe siècle, n'a laissé que peu de traces dans l'art de ce temps. Beaucoup d'œuvres, sans aucun doute, ont disparu.

La grande église abbatiale de Limoges, où s'élevait son tombeau, cette fameuse église Saint-Martial, qui attirait tant de pèlerins, fut détruite, avec toutes ses œuvres d'art, au temps de la Révolution : perte irréparable pour l'iconographie de saint Martial. La fresque y racontait-elle sa légende? On peut le croire, car, dans l'église qui précéda celle-là, on pouvait voir, au témoignage d'Adhémar de Chabannes, des peintures murales qui retraçaient sa vie. Dès la fin du Xe siècle, un moine orfèvre de l'abbaye, avait fait pour l'autel une statue d'or de saint Martial qui le représentait assis, bénissant de la main droite, et portant le livre de la main gauche.

Il est probable que dans beaucoup d'églises qui se glorifiaient d'avoir été fondées par saint Martial, on voyait quelque œuvre d'art rappelant son apostolat. A Toulouse, la légende

allait jusqu'à associer saint Martial à saint Sernin dans la prédication de l'Évangile; c'est pourquoi, au portail de l'église Saint-Sernin, saint Martial était représenté; sa statue répondait à celle de saint Sernin et près d'elle on lisait cette inscription :

Hic socius socio subvenit auxilio.

Ainsi au témoignage même des clercs de Toulouse, gardiens du tombeau de saint Sernin, leur saint patron avait été secondé dans son œuvre par le grand saint Martial, disciple du Seigneur.

A l'autre extrémité de l'Aquitaine, aux confins du Berry, on voit encore dans l'église romane de Méobecq (Indre) une peinture murale du XIIe siècle qui représente saint Martial. Les moines de Méobecq, en effet, racontaient que saint Martial, dans ses voyages évangéliques, était venu jusque-là.

Il subsiste probablement plus d'une œuvre du XIIe siècle, où nous ne savons plus aujourd'hui reconnaître saint Martial. A la façade de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, on voit, sous des arcatures, à côté des douze apôtres, deux évêques : il est probable que l'un d'eux est saint Martial, fondateur, suivant la légende, de l'église de Poitiers, et presque égal en dignité aux apôtres.

Quelques œuvres de la fin du XIIe siècle nous offrent les plus anciennes représentations de la légende de saint Martial : ce sont des châsses émaillées provenant des ateliers de Limoges.

Sur l'une d'elles [1], saint Martial ressemble à un apôtre, et comme les apôtres, il a les pieds nus — privilège exceptionnel et signe de sa haute mission. Il porte à la main le fameux bâton : il lui suffit de le présenter à un possédé aux cheveux hérissés, pour qu'aussitôt le démon s'échappe par sa bouche. Ce miracle frappa d'admiration sainte Valérie et la disposa à recevoir le baptême. Sur l'autre face de la châsse, en effet, elle s'agenouille devant saint Martial qui la bénit; mais déjà le proconsul ordonne au bourreau de la mettre à mort.

Une autre châsse du même temps représente le centurion

1. *Collection Martin-Leroy*, t. I. Pl. XV. Le fond vermiculé, les costumes, le style indiquent le XIIe siècle.

conduisant sainte Valérie au supplice [1]. La jeune sainte porte encore la robe collante aux manches démesurées des plus anciennes statues de Chartres. Le bourreau lui tranche la tête, mais elle la prend dans ses mains, et va la présenter à saint Martial qui célèbre la messe; un ange vole au-dessus d'elle, et, par un charmant artifice, la tête de l'ange tient la place de la tête de la sainte. Sainte Valérie est ici l'héroïne que célèbre l'artiste, et c'est sans aucun doute une de ses reliques que contenait la châsse.

Sainte Valérie, en effet, fut presque aussi populaire que saint Martial lui-même. Quand les comtes de Poitiers venaient se faire sacrer ducs d'Aquitaine à Limoges, l'évêque leur présentait la couronne et l'épée, puis le doyen du chapitre leur mettait au doigt l'anneau de sainte Valérie : c'étaient les fiançailles du duc et de l'église d'Aquitaine dont Valérie était le plus pur symbole. C'est pourquoi les œuvres d'art qui la représentent, — trop rares aujourd'hui, — nous touchent comme une poétique image du passé. Non loin de Bellac, l'antique église Saint-Pierre-de-la-Trémouille conserve quelques restes d'une fresque du XIIe siècle; deux saintes apparaissent encore dont on peut lire les noms : ce sont sainte Valérie et sainte Radegonde [2]. La légende dorée du Poitou s'unit là à celle du Limousin.

Le monastère de Chambon-sur-Voueyze (Creuse), à l'extrémité de la Marche, fut un des foyers du culte de sainte Valérie. Il possédait une partie de ses reliques, mais le charmant buste d'argent qui les contient aujourd'hui ne remonte qu'au XVe siècle : il représente la jeune martyre avec une couronne et un riche collier. Dans la vieille église romane de Chambon, aucune des œuvres qui furent consacrées au XIIe siècle à sainte Valérie ne s'est conservée; mais ce qu'on ne voit plus à Chambon, on le voit un peu plus loin dans l'église abbatiale d'Ébreuil en Bourbonnais. Dans la tribune, une peinture murale du XIIe siècle représente, à côté du martyre de saint Pancrace, dont l'église avait sans doute quelque

1. Ancienne collection Soltykoff, voir Rupin, *l'Œuvre de Limoges*, p. 403.
2. Voir un dessin de la fresque dans le *Bullet. de la Société des antiq. de l'Ouest*, 1912, p. 633.

relique, le martyre de sainte Valérie. C'est ici la limite où s'arrêtait la gloire de la sainte.

Les autres compagnons de saint Martial, saint Amateur et sainte Véronique, célèbres dès le XIIe siècle, ont inspiré des œuvres d'art que le temps a presque complètement détruites. Rocamadour, trop souvent saccagé, ne nous montre plus le fondateur du sanctuaire, saint Amateur, que le peuple appelait saint Amadour; mais on y voit encore la Vierge de bois, recouverte jadis de plaques d'argent, qu'on disait faite de sa main [1].

Un monastère s'éleva à Soulac, près du tombeau de sainte Véronique. L'église qui contenait les reliques de la sainte s'appelait Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres : on était là en effet à une des extrémités du monde, au bord de l'inconnu. Un vaste désert de sables, et la rumeur lointaine du grand Océan, alors sans limites, donnaient au lieu une religieuse beauté. La dune, poussée par le vent, envahit peu à peu le monastère et finit par le recouvrir. En 1860, des fouilles firent reparaître l'église romane qui sortit de son linceul de sable, comme un temple de la Haute-Égypte. On remarqua alors deux chapiteaux qui décoraient l'entrée de la chapelle dédiée jadis à sainte Véronique : l'un représente un tombeau, l'autre des pèlerins debout des deux côtés d'un autel, sur lequel repose une châsse. Ce sont, suivant toutes les vraisemblances, le tombeau et la châsse de sainte Véronique qui attiraient tant de pèlerins à Soulac.

C'est ainsi que du Bourbonnais à l'Océan, du Berry à Toulouse a rayonné la légende de saint Martial et de ses compagnons.

Le centre de l'ancienne Aquitaine, avec ses vallées profondes et ses rivières rapides a toutes les beautés d'une nature primitive, mais c'est un pays de granit, où la pierre résiste au travail du ciseau. Aussi n'est-ce pas par les sculpteurs que les saints y furent célébrés, mais par les orfèvres. Dès la fin du Xe siècle, plusieurs églises d'Aquitaine avaient des images d'or, d'argent, ou de cuivre de leurs saints patrons, images qui étaient en même temps des reliquaires.

1. Elle ne remonte pas plus haut que le XIIIe siècle. *Revue de l'art chrétien*, 1892, p. 7 et suiv.

Écoutons l'écolâtre d'Angers, Bernard, qui parcourut le Plateau Central dans les premières années du XIe siècle. « Jusqu'ici, dit-il, il me semblait que les saints ne devaient recevoir d'autres honneurs que ceux du dessin ou de la peinture : il me semblait absurde et impie de leur élever des statues. Mais tel n'est pas le sentiment des habitants de l'Auvergne, du Rouergue, de la région toulousaine et des pays voisins. Chez eux, c'est une antique habitude que chaque église possède une statue de son patron. Suivant les ressources de l'église, cette statue est d'or, d'argent, ou d'un métal moins précieux; on y enferme le chef, ou quelque insigne relique du saint[1]. » Ainsi, l'homme du Nord, en entrant dans le Midi, découvrait une autre France. Bernard nous a fait connaître quelques-unes de ces statues. Au synode de Rodez, on en avait apporté plusieurs sur la prairie aux portes de la ville; chacune d'elles s'abritait sous une tente et elles formaient une assemblée plus imposante que celle des évêques. C'était « la majesté d'or » de saint Marius, patron de l'abbaye de Vabres, en Rouergue, « la majesté d'or » de saint Amand, deuxième évêque de Rodez, « la majesté d'or » de sainte Foy de Conques, et, enfin, près de la châsse d'or de saint Sernin, « la majesté d'or » de la Vierge. En descendant vers le Midi, Bernard avait déjà rencontré « la majesté » de saint Géraud, ce jeune chevalier devenu moine, qui avait donné son nom à la grande abbaye d'Aurillac. Mais il ne semble pas avoir vu « la majesté » de saint Martial, dans l'abbaye de Limoges.

Il subsiste encore aujourd'hui quelques-unes de ces étranges statues. La « majesté » de sainte Foy est toujours à Conques, comme au temps de l'écolâtre Bernard, mais on ne reconnaît guère dans cette idole dorée la jeune martyre d'Agen dont nous avons raconté l'histoire. La sainte, assise sur son trône, étincelle d'or et de pierreries; elle porte une couronne fermée d'une forme très antique; de longues boucles d'oreilles pendent sur ses épaules; de chaque main elle tient délicatement, entre deux doigts, deux petits tubes où l'on mettait des fleurs; de beaux camées antiques sont incrustés çà et là, dans le métal de sa robe. Ne pouvant la faire belle l'artiste

1. *Liber miracul. sanctae Fidis*, publié par l'abbé Bouillet, Lib. I, cap. XIII.

l'avait faite si riche, qu'elle inspirait un religieux effroi; mais il y avait autour d'elle une auréole de miracles plus éclatante encore que le rayonnement de l'or. Un fléau dévastait-il les environs, un différend s'élevait-il entre deux villes, un baron disputait-il à l'abbaye un de ses domaines, aussitôt la statue de la sainte sortait du sanctuaire. Elle était portée par un cheval choisi, dont le pas était très doux. Autour d'elle, de jeunes clercs faisaient retentir des cymbales et résonner des cors d'ivoire. Elle s'avançait avec majesté, comme jadis la Magna Mater, au temps où ces montagnes étaient païennes. Partout où elle passait elle rétablissait la concorde, faisait régner la paix; les miracles éclataient si nombreux qu'à peine les moines avaient-ils le temps de les écrire. La sainte se plaisait surtout à délivrer les prisonniers; au portail de Conques on la voit prosternée devant la main de Dieu : elle prie sans aucun doute pour les captifs, car des fers sont suspendus en ex-voto derrière elle. La statue de sainte Foy fut portée bien au delà des limites du Rouergue; on la vit en Auvergne et dans le pays albigeois. On lui dressait tous les soirs une tente, et sur la tente on élevait un berceau de verdure. Combien il est heureux que « la majesté » de sainte Foy se soit conservée intacte à travers tant de siècles! Comme ce bloc d'or nous illumine le haut moyen âge! Comme il nous fait comprendre ce qu'il y avait de mystérieux et de redoutable dans le pouvoir du saint!

La statue de sainte Foy est unique de richesse : il subsiste dans ces régions deux autres images de saints qui sont plus simples et un peu moins anciennes. L'une se conserve dans l'église du Monastier, antique abbaye, perdue dans les solitudes du Velay. C'est une statue à mi-corps, faite de plaques d'argent, relevée de cabochons : elle représente un saint aux yeux saillants, au nom farouche, saint Chaffre. Chaffre est la forme populaire de Theofredus. Saint Chaffre est un martyr du temps de l'invasion sarrasine. Abbé du Monastier, il donna à ses moines l'ordre de s'enfuir et resta seul en face des Arabes. Battu de verges, il fut laissé mourant dans son église, mais le lendemain, se soutenant à peine, il se présenta, au milieu d'une fête, devant les imans, et commença à leur prouver qu'ils n'adoraient pas le vrai Dieu : ses bourreaux

l'achevèrent. Comme celle de sainte Foy, la statue de saint Chaffre contenait des reliques qui la rendaient plus vénérable.

La statue de saint Chaffre est peut-être du XIe siècle; celle de saint Baudime, déjà plus savante, doit être du XIIe. Elle se conserve dans l'église de Saint-Nectaire, et perpétue le souvenir d'un des premiers missionnaires de la foi en Auvergne. C'est une statue à mi-corps, comme celle de saint Chaffre; elle n'est pas en argent, mais en cuivre repoussé, ciselé et doré. La chevelure est faite de boucles parallèles, comme celles d'une tête grecque archaïque; les yeux d'ivoire, à la prunelle de corne, donnent à l'apôtre un regard sévère qui intimide. Ces œuvres encore éloignées de la vie prêtent aux saints une majesté lointaine, les entourent de mystère : elles répondent à merveille aux sentiments qu'évoquait alors la sainteté.

Ces statues reliquaires, nombreuses jadis dans les provinces montagneuses du centre de la France, semblent être l'œuvre d'artiste monastiques. Il y avait à Conques un atelier d'orfèvrerie, et c'est probablement dans l'abbaye même que la statue de sainte Foy a été faite au Xe siècle.

Mais vers le milieu du XIIe siècle, les ateliers de Limoges commencent à prendre la première place. C'est Limoges qui va avoir la charge de célébrer les saints de l'Aquitaine et bientôt d'une partie de la chrétienté; alors commence à Limoges cette longue liturgie de plusieurs siècles en l'honneur des saints, qui s'exprime par le cuivre et l'émail.

Les monuments de l'orfèvrerie limousine du XIIe siècle sont rares aujourd'hui. On voyait, avant la Révolution, dans la fameuse abbaye de Grandmont, un des chefs-d'œuvre de l'école, une châsse émaillée, qui contenait les reliques de saint Étienne de Muret, le fondateur de l'ordre. Toute la vie du saint y était racontée. Saint Étienne, né en Auvergne, à Thiers, appartenait au Limousin par ses vertus : c'est, en effet, dans la forêt de Muret, près de Limoges, qu'il avait vécu. Il était naturel qu'il fût célébré par les émailleurs limousins. Une plaque d'émail du XIIe siècle, aujourd'hui au musée de Cluny, est très probablement un débris de la châsse de Grandmont. Saint Étienne de Muret, qui avait fait un pèlerinage à Bari, voit le grand saint du lieu, saint

Nicolas, lui apparaître : une inscription en français du sud de la Loire explique la scène. La vie du saint se continuait, racontée dans tous ses détails. On devait voir comment saint Étienne de Muret, au moment où il se consacra à la solitude, mit un anneau à son doigt, et plaça sur sa tête l'acte de renoncement qu'il venait d'écrire : « Ce sera, dit-il, mon bouclier au jour de ma mort. » Ce génie symbolique était en parfaite harmonie avec l'art du XIIe siècle.

Nous avons déjà parlé des châsses où saint Martial et sainte Valérie sont célébrés. Il subsiste encore une magnifique châsse de la seconde partie du XIIe siècle consacrée à la gloire d'un saint du centre de la France par les émailleurs limousins; elle contient les reliques de saint Calmin et se conserve dans l'église de Mozat, près de Riom. Saint Calmin, qui fut au VIIe siècle gouverneur de l'Auvergne, du Velay et du Gévaudan, descendait de Calminius, l'ami de Sidoine Apollinaire. Un voyage à Lérins lui fit vivement sentir la beauté de la vie monastique. Il ne fut peut-être jamais moine, mais il fonda des monastères, en Velay d'abord, à Calminiacum, puis dans le Limousin, à Tulle, enfin en Auvergne, à Mozat. Sa femme, sainte Namadie prenait sa part de ses travaux et l'aidait de ses conseils. C'est pourquoi un des émaux nous montre les deux époux faisant construire Calminiacum, qui s'appellera plus tard le Monastier : c'est l'abbaye qu'illustrera saint Chaffré. On les voit ensuite faisant élever le monastère de Tulle, puis celui de Mozat; des maçons préparent le mortier, montent à l'échelle. L'abbaye n'est pas encore terminée, mais déjà l'église est construite et le calice est sur l'autel : la maison de Dieu a donc été faite avant celle des moines. Leur œuvre achevée, Calmin et Namadie meurent saintement; leur âme s'élève dans une auréole et la main de Dieu sort du ciel.

Cette œuvre magnifique avive nos regrets. Combien de châsses semblables ont disparu, au temps où ces trésors, arrachés du sanctuaire, se vendaient au poids du cuivre et devenaient des chaudrons! Les quelques monuments de ce genre qui subsistent sont du XIIIe siècle ou des siècles suivants. Parfois, au milieu des bruyères et des blés noirs en fleurs du Limousin, on rencontre, dans une église de village, une

châsse émaillée qui raconte l'histoire de saint Dulcide, de saint Psalmet, de l'ermite saint Viance. Parfois, un buste reliquaire représente le grave saint Étienne de Muret, l'esclave saint Théau, racheté par saint Éloi, et orfèvre comme son maître, l'abbé saint Yriex et l'exquise sainte Fortunade. Nous respirons un instant tout le parfum de passé, et il y a beaucoup de fastueux chefs-d'œuvre qui nous touchent moins que ces humbles merveilles.

III

Dans l'immense domaine de saint Martial, le Poitou occupait une place à part; il avait eu, en effet, au IVe siècle, un des saints les plus illustres de la chrétienté : saint Hilaire. Celui-là était un saint authentique que la légende osa à peine effleurer, il n'avait pas vécu dans le crépuscule des temps mérovingiens, mais dans ce IVe siècle qu'éclaire encore la lumière antique. D'abord païen, marié avant d'être évêque, il avait été, une fois devenu chrétien, un des plus vaillants défenseurs de l'orthodoxie contre l'arianisme. Ses livres, — dit saint Jérôme, — avaient la force irrésistible du Rhône. Exilé en Orient par un empereur arien, il y étudia les ouvrages d'Origène et fit connaître à l'Église des Gaules l'exégèse allégorique des Alexandrins.

Un tel saint était-il bien selon le cœur des pèlerins du XIIe siècle qui, passant par Poitiers pour aller à Saint-Jacques-de-Compostelle, s'arrêtaient à son tombeau? On en pourrait douter, si on ne savait que de nombreuses merveilles avaient manifesté le pouvoir du saint après sa mort et lui avaient créé une légende. C'est au-dessus du tombeau de saint Hilaire qu'apparut cette colonne de feu qui guida Clovis avant la bataille de Vouillé. Il est probable que c'étaient ces miracles qui avaient été peints de préférence dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, un des sanctuaires les plus célèbres de la France; on pouvait voir, il y a quarante ans, quelques restes de ces fresques dans les absidioles. Un seul monument rappelle aujourd'hui dans l'église la mémoire du grand docteur, un chapiteau qui représente sa mort. Aucune inscription n'accompagne la scène, mais, en un tel lieu, on ne peut

guère douter que le saint qui meurt entouré de ses diacres et dont les anges emportent l'âme au ciel, ne soit saint Hilaire. Dans cette œuvre, très gauche encore, l'émotion essaie de s'insinuer : Léonnius, le disciple favori du saint, se penche encore une fois sur le corps de son maître, et il exprime sa douleur en portant sa main à sa joue, comme saint Jean au pied de la croix.

Mais il y a, à Poitiers, une autre église du XIIe siècle consacrée à saint Hilaire, Saint-Hilaire-de-la-Celle, qui s'élève, suivant la tradition, sur l'emplacement de sa maison. Vers la fin de sa vie, après la mort de sa femme et de sa fille, le saint en fit un oratoire, où il aimait à se retirer. C'est là qu'il mourut en 368, et c'est de là qu'il fut porté à l'église Saint-Jean-et-Saint-Paul, construite au milieu de l'antique cimetière chrétien, et qui prit alors son nom. Jusqu'aux dévastations des protestants, on vit dans l'église Saint-Hilaire de la Celle un cénotaphe où la vie du saint était racontée. Il n'en subsiste plus qu'un fragment qui représente la mort de saint Hilaire. La scène est pleine de majesté : saint Hilaire étendu dans un sarcophage ouvert est d'une taille colossale et semble d'une autre race que le reste des hommes. Derrière lui, les clercs de son église se tiennent debout; aux deux extrémités, deux diacres nimbés sont, à n'en pas douter, Léonnius et Justus, saint Lienne et saint Just, comme on les appelait, les plus chers disciples du maître. C'est à l'un d'eux que saint Hilaire demanda avant de mourir, si la nuit était silencieuse. Au milieu de l'assemblée deux anges apparaissent, les ailes ouvertes; ils sont descendus dans cette nuit religieuse pour recueillir l'âme du mort. Cette grande manière de composer et de sentir nous indique une époque déjà avancée du XIIe siècle.

Mais ne voit-on à Poitiers que la mort de saint Hilaire? N'y trouve-t-on aucun trait de sa vie? Un bas-relief, qui appartient aujourd'hui à la Société des antiquaires de l'Ouest, a longtemps décoré l'église détruite de Sainte-Triaise. Il représente saint Hilaire, la crosse à la main, consacrant à Dieu la vierge Troecia, sainte Triaise. Saint Hilaire avait pu admirer en Orient les commencements de la vie monastique, et Troecia, sa fille spirituelle, est une des plus anciennes

religieuses de la Gaule. Elle vécut enfermée dans sa cellule, au milieu du cimetière chrétien de Poitiers, parmi les tombeaux, comme une recluse de la Thébaïde. La propre fille de saint Hilaire, sainte Abra, suivit l'exemple de Troceia. Son père encouragea sa vocation : dans une de ses lettres, il lui promet une perle plus belle que celle que les vierges reçoivent de leurs fiancés. On montre encore dans l'église Saint-Hilaire le couvercle du sarcophage de sainte Abra.

Ce n'est pas en Poitou que l'on trouve aujourd'hui la plus curieuse représentation de la vie de saint Hilaire, mais en Bourgogne. L'église de Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire) qui lui est dédiée, raconte au linteau du portail le plus beau chapitre de son histoire. On voit le saint arrivant au concile de Séleucie pour lutter contres les évêques ariens. Mais ici le moyen âge a déjà fait son œuvre et la légende a déformé la vérité. Dans la seconde partie du bas-relief, saint Hilaire est assis plus bas que les évêques : c'est que les ariens n'ont pas voulu lui faire de place parmi eux. Du haut du ciel un ange l'encense et le désigne comme le champion de Dieu. Le faux pape Léon quitte le concile en prononçant contre le saint des paroles menaçantes; mais Léon meurt d'une mort ignominieuse, et les démons s'emparent de son âme. Ce bas-relief, intéressant par son sujet, est une œuvre inexpressive, où l'on ne trouve ni le mouvement, ni la vie de la grande sculpture bourguignonne.

Saint Hilaire, que tant de pèlerins venaient vénérer dans son église, était le grand saint du Poitou; mais beaucoup d'autres saints, moins illustres, avaient inspiré les artistes de ces régions. Si les fresques des abbayes poitevines s'étaient aussi bien conservées que celles de l'abbaye de Saint-Savin-sur-Gartempe (Vienne), nous aurions une véritable histoire ecclésiastique de la province.

A Saint-Savin, en effet, de grandes figures peintes dans la tribune, non loin des scènes de la Passion, représentent les saints évêques de Poitiers. Des inscriptions, encore visibles, il y a quelques années, désignaient saint Gélasius et saint Fortunat, le fameux évêque poète. Dans la crypte, le temps a respecté une partie des fresques consacrées à saint Savin, le patron de l'abbaye, et à son compagnon saint Cyprien.

Ce sont deux martyrs. En vain furent-ils déchirés par des ongles de fer, attachés à la roue, exposés aux bêtes, chaque fois, par un miracle, ils échappèrent à la mort. Dans l'arène, les lions — que le peintre a fait aussi inoffensifs que des chiens — viennent leur lécher les pieds. Ce fut non loin de l'abbaye, — disait la tradition, — au bord de la Gartempe, que les deux saints furent mis à mort par leurs persécuteurs.

Ainsi, les hautes antiquités du Poitou étaient sans cesse présentes aux visiteurs de l'abbaye. L'art ressuscitait le passé, le faisait vivre dans les imaginations. Soyons sûrs que dans toute l'étendue du Poitou, — une des régions de la France où la peinture monumentale a laissé le plus de traces —, il y eut des sanctuaires où l'on pouvait, comme à Saint-Savin, apprendre l'histoire des saints de la province. Les moines avaient éprouvé depuis longtemps la vertu éducatrice de la peinture; ils savaient sa puissance magique sur les foules illettrées. Mais à Charroux, à Saint-Jouin-de-Marnes, à Airvault, à Maillezais, dans toutes ces abbayes illustres du Poitou, il ne reste plus rien aujourd'hui.

IV

Le Berry, avec ses plaines indécises, fut souvent considéré comme un fief de saint Martial, car c'était lui, disait la tradition limousine, qui avait fondé l'église de Bourges. Mais à cette légende le Berry en opposait une autre, celle de son premier apôtre saint Ursin. Ursin était le Nathanael de l'Évangile; c'est lui qui le premier avait annoncé la foi nouvelle à Bourges, et il y avait apporté deux reliques sans prix : la courroie qui attachait le Christ à la colonne et quelques gouttes du sang de saint Étienne, car Nathanael avait assisté au supplice du saint diacre. Saint Ursin devenait donc presque l'égal en dignité de saint Martial.

Parmi les successeurs de saint Ursin, plusieurs évêques de Bourges s'étaient élevés à la sainteté par leurs vertus. Le Berry avait eu aussi ses saints ermites : parfois, dans ce pays de marécages et de grandes forêts, on rencontrait un homme de Dieu dans la solitude.

Beaucoup de ces saints qui vivaient dans la mémoire du

peuple avaient dû être célébrés par l'art du XIIe siècle. Les vieilles églises du Berry ne sont pas très riches en œuvres de sculpture, mais beaucoup de ces églises étaient peintes. Plus d'une fresque se cache encore sous le badigeon, et l'on verra peut-être reparaître un jour ces saints jadis fameux : saint Sulpice, saint Patrocle, saint Venant, saint Léopardin, saint Laurian et la bergère sainte Solange, aussi célèbre dans le Berry que sainte Valérie l'était dans le Limousin.

Que nous reste-t-il donc aujourd'hui? On voit à l'extérieur de l'église de Châtillon-sur-Indre (Indre) un bas-relief du XIIe siècle, qui décorait jadis le portail, et qui est encastré maintenant dans une fenêtre haute du transept. Il représente le Christ en majesté assis entre deux séraphins; au-dessous, saint Austregisille reçoit un flambeau de la main de saint Pierre. Saint Austregisille, que les bergers et les laboureurs appelaient saint Oustrille, était évêque de Bourges au commencement du VIIe siècle. Avant son entrée dans les ordres, on l'avait vu se rendre à Chalon pour y combattre en champ clos; évêque, il conserva l'énergie du soldat et il lutta sans cesse contre les rois mérovingiens et les agents de leur fisc. Sa sainteté s'était manifestée par de nombreux miracles : à Châtillon, un autre bas-relief dont il ne reste plus que l'inscription, le montrait guérissant une possédée. Il est fâcheux que l'architecte, qui restaura l'église vers 1880, ait si mal placé l'ancien tympan, car on ne peut plus distinguer aujourd'hui saint Austregisille recevant de saint Pierre, c'est-à-dire de Rome, le flambeau de la foi.

L'église de Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher) a heureusement conservé à leur place les rudes bas-reliefs qui furent consacrés à la gloire d'Eusitius ou saint Eusice. Il y a plusieurs beaux traits dans la vie de saint Eusice. Ses parents étaient si pauvres qu'ils furent obligés de vendre un de leurs enfants comme esclave, et ce fut saint Eusice qui se sacrifia pour ses frères. Esclave, il s'affranchit par la sainteté. Sa réputation était si grande, que Childebert, traversant le Berry pour aller combattre les Visigoths d'Espagne, voulut le voir et l'interroger sur l'avenir. Il lui offrit cinquante sous d'or. « Donne cet argent aux pauvres, lui dit Eusitius, pour moi il me suffit de prier pour mes péchés »; puis, il annonça

au roi qu'il reviendrait victorieux. Sa prédiction s'accomplit, c'est pourquoi, à son retour, Childebert s'arrêta pour revoir le saint. Après lui avoir donné le baiser de paix, il lui offrit la moitié du butin qu'il rapportait d'Espagne. Il y avait dans le cortège du roi des prisonniers de guerre « liés deux à deux, dit l'hagiographe, comme des couples de chiens ». Pour toute faveur, saint Eusice demanda au roi de les délivrer.

Chose étrange, ces beaux épisodes ne figurent pas dans les bas-reliefs qui décorent l'abside de Selles-sur-Cher. Saint Eusice, qui fut grand par la charité, nous apparaît là comme un thaumaturge, presque comme un magicien. Il oblige les démons à se rendre utiles; sur son ordre, ils s'attellent à un char et transportent les pierres de l'église. Il se sert des loups pour garder ses troupeaux. Rien ne lui est impossible : un jour, qu'on lui a volé sa pelle de boulanger, il entre dans le four brûlant et y place tranquillement ses pains. Voilà ce que nous montre l'abside de Selles-sur-Cher. Ces miracles enchantaient le XIIe siècle; souvent c'était le peuple lui-même qui créait cette féerie; il faisait de la vie des saints une chanson de la veillée, un conte d'hiver. Guibert de Nogent nous rapporte, dans son *De Pignoribus sanctorum*, que les femmes, en tissant la toile, chantaient les louanges de beaucoup de saints dont la vie était toute fabuleuse; « et si l'on veut les reprendre, ajoute-t-il, elles vous menacent de leurs navettes ». Les bas-reliefs de Selles-sur-Cher témoignent encore de cette passion du XIIe siècle pour le merveilleux.

V

Il est peu de saints plus poétiques que les saints de l'Auvergne. Ce charme leur vient peut-être de leur premier historien, Grégoire de Tours, artiste sans le savoir, qui ne nous montre pas ses héros, mais nous les laisse entrevoir dans un demi-jour plein de mystère. C'est Injuriosus et Scolastica, « les amants d'Auvergne », dont un rosier réunit les tombeaux; ce sont les solitaires de la caverne et de la forêt, saint Émilien, saint Marien, saint Lupicin, saint Calupan, qui renouvellent sous un ciel glacé les prodiges des anachorètes de l'Égypte; c'est la vierge sainte Georges, dont le convoi funèbre fut

escorté par un vol de colombes. La sauvage nature qui les entoure répand aussi sur eux un peu de son charme; — ce charme que le désert de la Chaise-Dieu communique à saint Robert, le haut château de Mercœur et les laves de la vallée de la Couze à saint Odilon, l'immense forêt du pays de Combrailles, la *Pontiacensis sylva*, aux vieux abbés de Menat.

Le voyageur qui parcourt l'Auvergne, la mémoire remplie de la longue histoire de ses saints, les cherche dans ses belles églises romanes; mais il n'en découvre qu'un bien petit nombre, car le temps et les hommes n'ont pas été plus cléments à l'Auvergne qu'à nos autres provinces.

L'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine, reposa d'abord dans l'église d'Issoire. On avait perdu le souvenir de son tombeau lorsque des hommes vêtus de blanc et portant des cierges, qui apparaissaient la nuit dans l'église, en firent retrouver la place. D'Issoire le corps de saint Austremoine fut porté à Volvic. Mais bientôt ses reliques firent un dernier voyage : elles allèrent reposer dans l'abbaye de Mozat, et Pépin le Bref, suivant la tradition, aurait porté lui-même la châsse du saint sur ses épaules. On sera déçu si on cherche à Issoire et à Volvic la trace de saint Austremoine : on ne l'y trouvera pas. Mais, à Mozat, une œuvre d'art rappelle son souvenir. Sur un des côtés de la châsse de saint Calmin, dont nous avons déjà parlé, un évêque, la crosse en main, est debout : c'est comme nous l'apprend l'inscription, *Sanctus Austremonius*, saint Austremoine.

Mais il se pourrait que saint Austremoine fût représenté ailleurs encore. On voit, encastré dans un des murs de l'église de Mozat, le linteau d'un ancien portail. La Vierge, assise en majesté, est au milieu; elle porte l'Enfant sur ses genoux et elle ressemble, à s'y méprendre, aux vierges de bois des églises auvergnates; saint Pierre est à sa droite et saint Jean à sa gauche. Près de saint Pierre un évêque est debout. Quel peut être cet évêque? sinon l'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine, le grand saint dont l'église de Mozat possédait les reliques. Il est, on n'en saurait douter, au nombre des bienheureux, car de la main il présente à la Vierge un abbé prosterné. Dans ce bas-relief cet abbé — un des constructeurs de l'église — est le seul vivant, seul il est

encore sur la terre. Il n'est pas jusqu'à la place donnée à l'évêque aux côtés de saint Pierre qui ne soit significative, car la légende auvergnate, jalouse d'égaler saint Austremoine à saint Martial, faisait de lui un disciple du prince des apôtres.

C'est à l'extrémité de l'ancienne Auvergne que nous retrouvons encore une fois saint Austremoine. Dans l'église d'Ébreuil, une fresque du XIIe siècle peinte dans la tribune nous le montre en face de sainte Valérie : la grande sainte du Poitou rencontre ici le grand saint de l'Auvergne.

On racontait que saint Austremoine étant venu de Rome en Gaule avec deux compagnons, Nectaire et Baudime, leur avait confié le soin d'évangéliser le sud de la Limagne et les régions voisines. Aussi, l'église de Saint-Nectaire nous montre-t-elle à la fois le buste de saint Baudime, dont nous avons parlé, et un chapiteau consacré à l'histoire de son saint patron.

Ce chapiteau raconte quatre épisodes de l'histoire de saint Nectaire. L'artiste nous transporte d'abord à Rome : saint Pierre ordonne prêtre saint Nectaire, son filleul, et, aussitôt, commence la lutte du saint et du démon. Un jour qu'il voulait passer le Tibre pour aller prier dans un sanctuaire de l'autre rive, il reconnut que le rameur qui s'approchait avec sa barque était Satan lui-même. Sans peur il entra dans la barque, car un ange envoyé par Dieu planait dans le ciel, en sorte que Satan fut contraint de le déposer sain et sauf sur l'autre bord. Légende de demi-jour qui semble nous transporter non dans la Rome de saint Pierre, mais dans l'étrange Rome du moyen âge.

Cependant, saint Pierre vient d'envoyer en Gaule Austremoine, Nectaire et Baudime. A peine arrivé à Sutri, Nectaire tombe malade et meurt. Baudime revient à Rome annoncer la nouvelle à saint Pierre qui accourt; il touche le cadavre avec la croix et aussitôt Nectaire se lève de son sarcophage.

Saint Nectaire, qui a traversé la mort, est devenu tout puissant sur elle. Le voici maintenant en Auvergne. Un jour qu'il annonçait l'évangile, le cortège funèbre d'un Gallo-romain, nommé Bradulus, vint à passer près de l'endroit où il parlait : on le supplie de ressusciter Bradulus. Saint Nectaire prend le bras du mort et lui ordonne de se lever.

Derrière le saint se dresse l'église de Saint-Nectaire telle que nous la voyons encore aujourd'hui au sommet de son rocher. Il a fallu à l'artiste beaucoup d'ingéniosité pour faire dire tant de choses à un chapiteau : si condensée que soit son œuvre elle reste claire. Ainsi, c'est moins sous l'aspect d'un apôtre que sous celui d'un puissant thaumaturge qu'apparaissait saint Nectaire aux pèlerins qui visitaient son église.

Parmi les successeurs de saint Austremoine au siège de Clermont, le plus célèbre ne fut pas, comme on pourrait le croire, le vaillant Sidoine Apollinaire, mais l'évêque Præjectus. Dans la France centrale, Præjectus s'appelle saint Priest, dans la France du nord, saint Prix. Il était déjà fameux par ses vertus, ses aumônes, ses fondations charitables : sa mort fit de lui un saint. Il fut assassiné près de Volvic par les complices d'un homme dont il avait dénoncé les crimes à Childéric. Quelques-unes de ses reliques apportées à Flavigny, à Saint-Quentin, à Béthune répandirent au loin son culte. Contemporain de saint Léger, assassiné comme lui, il eut alors une renommée presque égale. Son corps resta enseveli dans l'église de Volvic où il est vénéré depuis des siècles; on y conserve aussi l'épée de l'assassin. De l'église élevée à Volvic au XIIe siècle, il ne subsiste plus aujourd'hui que le chœur : la nef refaite est moderne. Un des chapiteaux du chœur est consacré, non pas à la mort de saint Priest, qui était sans doute représentée ailleurs, mais à la châsse de ses reliques; un donateur est debout auprès de la châsse, qui est bien celle du saint évêque, comme une inscription nous l'apprend.

Voilà quelques vestiges de l'antique histoire religieuse de l'Auvergne; on souhaiterait d'en découvrir davantage. On regrette de ne plus rien voir dans l'église de Brioude qui rappelle le martyr saint Julien, jadis si fameux. Mais c'est à Menat surtout que l'on voudrait retrouver quelque souvenir des anciens moines de l'abbaye qui s'élevèrent à la sainteté, saint Brachio, le chasseur de sangliers, et saint Carilèphe, le compagnon de l'auroch dans la forêt. Malheureusement le chœur de l'église de Menat, où se trouvaient les chapiteaux historiés, a été détruit. Un seul de ces chapiteaux subsiste, déposé dans un des bas-côtés. Il représente une scène énig-

matique dont un moine de Menat est probablement le héros : on croirait voir saint Ménélé refusant la fiancée que son père lui présente et songeant déjà à aller demander la robe monastique à l'abbé de Menat que l'on aperçoit plus loin assis sur son siège.

VI

Il faut redescendre vers le Midi. C'est en Provence que nous rencontrons la plus merveilleuse de toutes nos légendes. On lit dans un manuscrit du XIe siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale[1] qu'après la résurrection du Sauveur, Marie-Madeleine, sa sœur Marthe et son frère Lazare, fuyant la persécution des Juifs, s'embarquèrent et vinrent aborder à Marseille. Ce sont eux qui apportèrent la foi en Provence. Un récit un peu postérieur fait venir avec eux saint Maximin, apôtre d'Aix, et saint Trophime, apôtre d'Arles. Ainsi cette belle Provence, lumineuse comme l'Orient, devenait une autre Judée; Lazare était sorti du tombeau pour lui annoncer l'Évangile; Marthe et Marie étaient venues lui répéter les paroles qu'elles avaient recueillies de la bouche du Seigneur. Quelle église pouvait se glorifier d'une plus noble origine?

Cette légende a-t-elle laissé quelque trace dans l'art provençal du XIIe siècle?

A la façade de Saint-Trophime d'Arles, on voit représenté, au milieu des apôtres, saint Trophime lui-même; il tient la crosse, et deux anges posent la mitre sur sa tête, comme pour marquer le caractère divin de sa mission. Dans le cloître, on le retrouve encore adossé à un pilier : cette fois, il est tête nue, porte la tunique et le manteau, et, s'il n'avait les pieds chaussés, on le prendrait pour un apôtre. Aucun chapiteau historié, aucun bas-relief n'accompagne ces deux images du saint et ne raconte son histoire. Vers 1180, les artistes d'Arles avaient déjà sans doute entendu raconter que saint Trophime était venu en Provence avec Lazare, Marie-Madeleine et Marthe, mais ils n'ont fait aucune allusion à ce récit. On dirait même qu'ils en ont suivi un autre : en plaçant saint Trophime aux côtés de saint Pierre, ils semblent avoir voulu

1. B. N. latin 17627.

donner crédit à l'ancienne tradition de l'église d'Arles, suivant laquelle saint Trophime aurait été envoyé de Rome par le prince des apôtres.

Il serait surprenant pourtant qu'il n'y eût pas dans l'art provençal du XIIe siècle la moindre trace de la fameuse légende. On l'y rencontre, en effet, au moins une fois. Il y a au portail latéral de l'église Sainte-Marthe à Tarascon une inscription fort bien conservée qui nous donne la date de la dédicace de l'église (1er juin 1197); deux petits bas-reliefs l'accompagnent. L'un représente la consécration de l'autel, l'autre un évêque et deux diacres groupés autour d'un corps étendu sur la pierre. Quel est le sens de cette scène? On la comprendra, si l'on se souvient que dix ans auparavant on crut avoir découvert à Tarascon le corps de sainte Marthe, et que c'est pour recevoir cette insigne relique que l'on rebâtit alors l'église. Nous avons donc sous les yeux, soit la translation des reliques de sainte Marthe dans son sanctuaire, soit ses funérailles. Cette dernière interprétation me paraît être la meilleure, car on voit deux anges emportant au ciel l'âme de la sainte; de plus, un des assistants est nimbé; or le récit apocryphe rapportait que saint Front avait été miraculeusement transporté à Tarascon auprès du lit de mort de sainte Marthe.

Ainsi, vers la fin du XIIe siècle la légende de l'apostolat de Lazare et de ses sœurs était bien établie. Le bas-relief de Tarascon est la plus ancienne œuvre d'art qu'elle ait fait naître en Provence — premier anneau de la chaîne qui aboutit au dernier chant de *Mireille*.

La Provence avait été un peu lente à traduire le légende par l'art; une autre région l'avait devancée : la Bourgogne. C'est la Bourgogne, en effet, nous le savons aujourd'hui, qui a créé la légende. Mgr Duchesne en a fort bien expliqué l'origine. Les moines de Vézelay se vantaient, depuis le milieu du XIe siècle, de posséder les reliques de sainte Marie-Madeleine, mais ils étaient embarrassés pour expliquer aux pèlerins d'où leur venait ce précieux trésor. C'est pourquoi l'un d'eux fit paraître un récit tout nouveau de la vie de Marie-Madeleine. Il y était dit, pour la première fois, que la sainte avait abordé en Provence, qu'elle y avait vécu et qu'elle y était

morte. L'auteur ajoutait qu'un moine de Vézelay, voyageant en Provence, avait reconnu, dans la crypte de Saint-Maximin, le sarcophage de marbre où la sainte était ensevelie : il n'avait pas hésité à dérober ce corps sacré et à l'apporter en Bourgogne. Tel fut le récit que les pèlerins de Vézelay recueillirent désormais de la bouche des moines.

Dès la fin du XIe siècle de nouveaux épisodes vinrent enrichir la légende : Marthe, Lazare et l'évêque Maximin furent associés à Marie-Madeleine. Ainsi cette sorte d'épopée, qu'on serait tenté de croire d'origine provençale, a été créée en Bourgogne. Elle fut célèbre en Bourgogne avant de l'être en Provence; bien mieux, la Bourgogne, qui venait de prendre possession des reliques de sainte Madeleine, s'attribua bientôt celles de Lazare. Dès le commencement du XIIe siècle, il fut admis qu'elles reposaient dans la cathédrale d'Autun. Il semble que le concours de pèlerins qu'elles attiraient détermina l'évêque à entreprendre vers 1120 la construction d'une nouvelle église : c'est la belle cathédrale que nous voyons aujourd'hui.

L'art bourguignon du XIe siècle s'est-il inspiré de ces légendes?

Il est naturel de les chercher d'abord à Vézelay, le sanctuaire de Marie-Madeleine, mais on ne les y trouvera pas. Le portail de la façade est une œuvre moderne, qui reproduit avec une prétentieuse gaucherie les sujets de l'ancien tympan et de son linteau[1]. On y voit la Résurrection de Lazare et les scènes de l'Évangile où Madeleine figure, mais rien n'y rappelle le fameux voyage de Provence. Les chapiteaux de la nef, si nombreux et si variés, ne nous parlent pas une seule fois de Marie-Madeleine. Le chœur, il est vrai, a été refait à l'époque gothique, et c'est là peut-être, autour du tombeau de la sainte, qu'était racontée son histoire apocryphe. Aujourd'hui, aucune œuvre d'art ne commémore la légende dans l'église où elle naquit, où tant de milliers de pèlerins l'entendirent raconter.

Serons-nous plus heureux à la cathédrale d'Autun, l'église de saint Lazare? L'étude des chapiteaux et des tympans

1. Tympan et linteau existent encore aujourd'hui, mais les sujets martelés se discernent à peine.

pourrait nous faire croire que non. Là non plus, aucune œuvre n'est consacrée au voyage de Provence, mais il n'en était pas ainsi autrefois. Jusqu'au XVIIIe siècle, on put voir au portail du Jugement dernier trois statues adossées au trumeau : elles montraient aux pèlerins Lazare entre Marthe et Marie-Madeleine. Ce groupement prendra tout son sens, quand on saura que Lazare était vêtu en évêque. Ainsi, on n'en saurait douter, c'est Lazare, apôtre de la Provence, que l'artiste avait prétendu représenter; et près de Lazare il avait mis ses deux sœurs : parce qu'elles avaient été les compagnes de son apostolat.

Il y avait en Bourgogne une autre église dédiée à saint Lazare, Saint-Lazare d'Avallon. Trois magnifiques portails du XIIe siècle y donnaient accès : il n'en subsiste plus que deux aujourd'hui privés de leurs statues et de leurs bas-reliefs. De médiocres dessins publiés par dom Plancher dans son *Histoire de Bourgogne* nous en laissent deviner l'aspect primitif. Au trumeau du portail central un évêque était adossé : c'était saint Lazare, le patron de l'église. Ainsi, à Avallon comme à Autun, les ornements épiscopaux désignaient saint Lazare comme le premier chef de l'église provençale.

Il est regrettable que ces curieuses statues d'Autun et d'Avallon ne nous aient pas été conservées; elles nous eussent montré comment les premiers sculpteurs bourguignons se représentaient ce mystérieux Lazare qui avait franchi deux fois les portes de la mort.

Les statues d'Autun et de Vézelay avaient été visiblement inspirées par la légende : ce sont les seules dont nous ayons pu retrouver la trace. Un bas-relief en Provence, deux statues en Bourgogne, voilà tout ce que l'histoire apocryphe de Madeleine, de Marthe et de Lazare semble avoir donné à l'art du XIIe siècle. C'est peu, mais ce n'est qu'un commencement; il faut songer qu'au XIIe siècle le récit des moines de Vézelay avait à peine commencé à faire la conquête des imaginations. Ce n'est que dans les siècles suivants qu'il sera accepté de tous et deviendra une des sources vives de l'art chrétien. Mais c'est par la Provence et non par la Bourgogne que la gloire de Marie-Madeleine pénitente s'est répandue dans le monde. En 1279, en effet, les Provençaux annon-

cèrent à la chrétienté la découverte à Saint-Maximin du corps de sainte Madeleine, que les moines de Vézelay, abusés par l'erreur d'un des leurs, avaient cru jusque-là posséder. La découverte fut tenue pour authentique et désormais le sanctuaire bourguignon fut déserté au profit des lieux saints de la Provence, le tombeau de Saint-Maximin et la caverne de la Sainte-Baume. Les pèlerins, qui aimèrent toujours à monter vers les cimes en chantant, abandonnèrent la montagne de Vézelay pour le haut rocher de la Sainte-Baume. C'est alors que les comtes de Provence, qui étaient en même temps rois de Naples, firent connaître la légende à l'Italie, et l'on vit Giotto peindre, au Bargello de Florence et dans une des chapelles d'Assise, Marie-Madeleine dans le désert provençal recevant la communion de la main de saint Maximin.

La Bourgogne, qui célébrait l'apôtre de la Provence, ce Lazare dont elle avait elle-même imaginé l'apostolat, n'oubliait pas son apôtre à elle, le martyr saint Bénigne. Peu de saints avaient en France une plus magnifique sépulture; son tombeau était à Dijon, et les moines de saint Bénigne en étaient les gardiens. Il était au centre d'une grande rotonde, dont la Révolution n'a laissé subsister que la crypte. Cette rotonde formait, au XIIe siècle, l'extrémité d'une église romane, refaite plus tard. Un beau portail orné de bas-reliefs et de statues y donnait accès; il a été détruit, mais un dessin de dom Plancher nous en a conservé l'aspect. Au trumeau s'adosse un évêque qui porte une crosse archaïque en forme de tau et une mitre qui ressemble à un bonnet : c'est saint Bénigne. Ce costume le désigne comme le chef d'une des premières communautés chrétiennes de la Bourgogne. La tête mutilée de l'apôtre se conserve au Musée archéologique de Dijon. Ainsi, dans ce portail où l'on voyait des deux côtés les statues des prophètes et des apôtres, saint Bénigne occupait la place d'honneur, c'est à lui qu'allaient d'abord les regards. Les artistes bourguignons furent les premiers qui attirèrent ainsi le respect du visiteur sur le patron d'une église : le Saint-Lazare d'Autun et le Saint-Jean-Baptiste de Vézelay sont les plus anciennes statues adossées à un trumeau qu'il y ait ou qu'il y ait eu en France. Les artistes du Midi, si novateurs, n'avaient rien imaginé de pareil.

Cet hommage rendu à saint Bénigne, ne parut pas suffisant aux moines de l'abbaye, car ils lui consacrèrent encore un tympan, jadis encastré dans le mur du vestibule. Il n'existe plus aujourd'hui, mais il a été reproduit avec beaucoup de soin par dom Plancher. On y voyait le martyre du saint.

Bénigne, envoyé en Gaule, suivant la tradition, par le Grec Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, avait refusé de sacrifier aux dieux. Le gouverneur du Castrum de Dijon, Aurelianus, assisté de son lieutenant Terentius, le fit comparaître devant lui et le condamna aux supplices les plus raffinés. Ce sont ces supplices que nous montre le tympan : le saint est debout et deux bourreaux sont occupés à sceller ses pieds dans la pierre avec du plomb fondu. Les mains du martyr sont brisées : elles laissaient voir sans doute autrefois les alènes enfoncées sous chacun de ses ongles. Deux autres bourreaux viennent de recevoir l'ordre d'en finir avec l'invincible athlète : placés symétriquement à sa gauche et à sa droite, comme le centurion et le porte-éponge sur le Calvaire, ils lui enfoncent leur pique dans la poitrine. Le saint expire et, comme son maître, penche la tête sur son épaule. A ce moment, dit la légende, les chrétiens virent une colombe blanche s'élever au-dessus de sa tête, — épisode que l'artiste n'a eu garde d'oublier; une main sortant du ciel manifeste la présence de Dieu. Le beau caractère de l'œuvre, sa noble symétrie lui assignent une date voisine de la fin du XIIe siècle. Dijon avait donc dignement célébré son apôtre.

La Bourgogne fut, au moyen âge, le pays des grands ordres monastiques et des saints abbés. Ce sont ces illustres abbés que nous voudrions voir et que nous ne voyons pas. Que saint Bernard, qui interdit l'art à ses moines comme un luxe inutile, ne soit représenté nulle part, il ne faut pas s'en étonner : il l'a voulu ainsi. Ce saint François d'Assise du XIIe siècle ne le cède à l'autre que parce qu'il lui a manqué le sentiment de la beauté. Un de ses biographes raconte qu'il marcha une journée entière au bord du lac de Genève, et que le soir il demanda où était le lac. Ce n'est pas lui qui eût composé, dans un transport d'enthousiasme, le *Cantique des créatures*. Mais ce qui surprend, c'est de ne rencontrer nulle part en Bourgogne, au cœur même de cet immense royaume clunisien,

l'image des premiers abbés de Cluny, qui furent tous des saints. De Cluny, il est vrai, presque tout a disparu; mais rien ne les rappelle à Paray-le-Monial, où ils vinrent si souvent, rien à la Charité-sur-Loire, un de leurs plus magnifiques prieurés. L'abbaye de Souvigny, cette fille chérie de Cluny, où saint Maïeul et saint Odilon furent ensevelis, n'a même pas su garder leur tombeau. Leur souvenir y serait entièrement aboli, si on ne voyait leur image peinte sur la porte d'une armoire-reliquaire de la fin du moyen âge. Ces noms aperçus tout à coup, Maïolus et Odilo, remuent profondément la sensibilité : on voit en imagination cet éloquent Maïeul, plus grand que les souverains de son temps par l'intelligence et par l'âme, et ce doux Odilon, qui prêtait l'oreille aux voix de l'autre monde et qui créa la fête des morts.

Mais si ces grands noms des abbés de Cluny, saint Odon, saint Maïeul, saint Odilon, saint Hugues s'effacent, si rien aujourd'hui ne ramine leur souvenir dans la mémoire du visiteur de leurs églises, la faute n'en est sans doute pas aux artistes bourguignons du XIIe siècle, ni aux moines clunisiens, si passionnés pour l'art, si profondément attachés à leurs souvenirs, — mais à des générations sans respect et sans amour qui ont tout anéanti.

En Bourgogne, une seule église monastique conserve encore quelques peintures qui commémorent son passé, c'est celle d'Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire). Anzy-le-Duc ne relevait pas de Cluny, mais de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, que Brunehaut avait fondée et où elle avait son tombeau. Des fresques peintes vers la fin du XIIe siècle dans l'abside de l'église d'Anzy racontent l'histoire du petit prieuré, fier de ses origines. Au-dessous de l'Ascension du Christ, on voit Lethbald et sa femme offrant à Dieu, vers 876, leur villa d'Anzy, qui va devenir un monastère. Un de leurs descendants fut ce Lethbald, ce pèlerin célèbre dont le moyen âge a plusieurs fois raconté l'histoire. Contemplant Jérusalem du haut du Mont des Oliviers, il eut un tel transport de joie qu'il demanda à Dieu de le faire mourir le jour même : sa prière fut exaucée.

Fondé par Lethbald, ou saint Liébaud, le prieuré d'Anzy-

le-Duc fut gouverné par un saint, saint Hugues d'Autun. Hugues, ami de Bernon, fondateur de Cluny, était vénéré de toute la Bourgogne. On venait consulter comme un oracle ce vieillard « dont la tête était blanche comme le duvet du cygne ». On le consultait sur toute chose, sur les maladies et sur les semailles aussi bien que sur les cas de conscience. Les miracles qu'il faisait pendant sa vie, sa châsse continua à les faire après sa mort et elle attira longtemps les pèlerins à Anzy-le-Duc. Les fresques d'Anzy racontent quelques traits de son histoire. Toutes ces peintures recouvertes d'un badigeon, ont été retrouvées par hasard, en 1856, et malheureusement fort restaurées : elles font revivre un passé perdu dans la nuit.

Voilà un exemple de ce que faisaient les moines bourguignons pour perpétuer leurs traditions et pour honorer leurs saints. Si saint Liébaut et saint Hugues d'Anzy, inconnus aujourd'hui, ont été célébrés par l'art, on peut bien croire que les Odilon et les Maïeul n'avaient pas été oubliés.

VII

La Bourgogne nous achemine vers la région parisienne. Au XIIe siècle, le saint le plus illustre de l'Ile-de-France était saint Denis. Sa gloire avait grandi avec la monarchie française. Il ne suffisait pas que saint Denis eût été le premier apôtre de Paris, il lui fallait une légende digne du protecteur des rois de France et du gardien de leur tombeau. On racontait donc que saint Denis de Paris était le même personnage que saint Denis l'aréopagite converti par saint Paul. Il avait observé à Athènes l'éclipse qui obscurcit le soleil à l'heure où Jésus expira sur le Calvaire, et, plus tard, il écrivit ce livre fameux de la *Divine Hiérarchie*, où le ciel est décrit, où Dieu apparaît dans sa gloire au milieu des cercles concentriques formés par les anges. C'est ce savant, ce profond penseur, qui avait été jugé digne d'évangéliser la ville de la science.

Son souvenir était cher aux Parisiens qui vénéraient, derrière Notre-Dame de Paris, dans l'église Saint-Denis-du-Pas, le lieu où il avait commencé son martyre, à Saint-Denis-de-la-Chartre, dans la Cité, la prison où il avait été enfermé

et où ses chaînes étaient suspendues, à Montmartre la place qu'il avait rougie de son sang. L'abbaye de Saint-Denis était le terme du pèlerinage : c'est là que reposait le martyr auprès de ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère.

Comment l'art avait-il honoré saint Denis à Paris, nous l'ignorons; mais à l'abbaye de Saint-Denis nous l'entrevoyons encore. Le portail qui s'ouvre à droite du spectateur dans la façade de la basilique est décoré d'un bas-relief dont saint Denis est le héros : il emplit tout le tympan. Il est reçu que ce bas-relief est récent et les archéologues passent sans lever les yeux, mais ce dédain n'est qu'à moitié justifié. Assurément toutes les têtes sont modernes. les draperies ont été visiblement retouchées, et quelques personnages mêmes semblent entièrement refaits. L'œuvre paraît être d'hier; pourtant le dessin général est ancien. La composition ne date pas de 1839, elle n'est pas du restaurateur Debret, elle est bien de 1135 environ et appartient aux artistes de Suger. Nous pouvons en croire le baron de Guilhermy, qui a suivi avec tant d'attention tout ce qui s'est fait à Saint-Denis dans la première partie du XIXe siècle. A son témoignage, une seule chose dans ce portail est entièrement moderne : la seconde voussure avec ses personnages. Le reste est une restauration d'un original ancien.

La scène que Suger avait fait représenter dans le tympan était empruntée à la légende de saint Denis, mais ce n'était ni sa conversion par saint Paul, ni sa prédication, ni son martyre : on voyait Jésus, escorté d'un vol d'anges, descendant dans la prison où le saint attendait la mort et le faisant communier de sa main. Nous ne savons quand cet épisode entra dans la légende de saint Denis; tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dès le XIe siècle, une miniature d'un missel de l'abbaye de Saint-Denis le représente. C'est une de ces belles légendes où le moyen âge s'exprime tout entier, où il réalise son éternel désir d'union avec le ciel. Voilà l'image que contemplait le pèlerin en entrant dans la basilique, et elle lui donnait une plus haute idée de saint Denis que n'eût pu faire son martyre lui-même. Suger qui, en toute chose, est un novateur, est le premier qui ait consacré un portail à la gloire d'un saint : il n'y avait rien de pareil avant lui, et,

après lui, on tardera assez longtemps à suivre son exemple.

C'est, en effet, à une époque assez avancée du XIIe siècle que nous rencontrons, dans une région voisine de l'Ile-de-France, un portail où a été racontée la légende d'un saint. Non loin de Provins s'élève le prieuré de Saint-Loup de Naud, dont la belle église remonte au XIIe siècle. Saint Loup de Naud dépendait de l'abbaye Saint-Pierre-le-Vif de Sens; aussi était-ce un évêque de Sens qui était le patron de l'église. Saint Loup, que dans la région on appelait saint Leu, était un de ces évêques du VIIe siècle qui tinrent tête aux rois mérovingiens et supportèrent courageusement l'exil. Plein de bonté, charitable, assidu à visiter les anciens tombeaux, il avait de son vivant la réputation d'un saint. Mais son histoire ne tarda pas à se résoudre tout entière en miracles; ces vieux récits enchantèrent Jacques de Voragine qui les reproduisit plus tard dans sa *Légende dorée*. Au portail de Saint-Loup de Naud, les épisodes de la vie du saint évêque ne sont pas sculptés dans le tympan, comme à Saint-Denis, mais dans les voussures. C'est au portail du Mans, qu'on vit pour la première fois, les scènes des voussures former un récit suivi : la vie de Jésus-Christ y est racontée. L'exemple fut suivi à Saint-Loup de Naud, mais la légende du saint y remplace l'histoire du Christ : déjà les portails du XIIIe siècle s'annoncent.

Le saint évêque, adossé au trumeau, accueille les fidèles. Un chapiteau sculpté, placé au-dessus de sa tête, le faisait reconnaître à ceux qui étaient familiers avec sa légende : on y voit un ange laissant tomber une pierre précieuse dans le calice, pendant que saint Loup célèbre la messe. Cette pierre précieuse venue du ciel se conservait, disait-on, dans le trésor royal. La légende du saint se continue dans les voussures qui entourent le Christ en majesté du tympan. On y aperçoit la cloche de Saint-Étienne de Sens. Cette cloche avait un si beau son que le roi Clotaire la fit enlever de la cathédrale et transporter à Paris; mais, par la volonté de saint Loup, elle devint muette soudain, de sorte qu'il fallut la renvoyer à Sens, où le saint lui rendit sa voix harmonieuse. D'autres merveilles se déchiffrent dans les voussures : des prisonniers sont miraculeusement délivrés de leurs liens;

puis, par la toute-puissance de sa parole, le saint emprisonne le démon dans un grand vase. Ces contes de fée prennent autant d'importance qu'un autre épisode, tout humain celui-là, et plein de beauté : on voit le roi Clotaire, vaincu par la grandeur morale du saint qu'il avait envoyé en exil, s'agenouiller devant lui et lui demander pardon. Ce mélange de puérilité et de noblesse ne choquait alors personne. Pour les hommes de ce temps, rien n'est grand, rien n'est petit, puisqu'en toute chose se révèle la présence de Dieu.

VIII

Dans la France du Nord et de l'Ouest, Picardie, Normandie et Bretagne, les églises romanes ne nous offrent plus rien aujourd'hui qui rappelle les saints de ces provinces. Au XIIe siècle, la sculpture monumentale fut un art à peu près étranger à ces régions; ce n'est que par la fresque et par le vitrail qu'elles purent célébrer leurs grands évêques et leurs saints abbés, mais fresques et vitraux ont disparu.

Le Maine a cependant conservé un magnifique vitrail du XIIe siècle consacré à l'apôtre de la province, saint Julien. Au Mans, aucun saint ne fut plus profondément vénéré que saint Julien. En 1117, lorsque Foulques, comte d'Anjou et du Maine, assista, avec sa femme et son fils, à la consécration de la cathédrale du Mans, la cérémonie terminée, il prit entre ses bras son fils, encore enfant, et le déposa sur l'autel de saint Julien. Il voulait signifier par là qu'il le mettait sous la protection du grand saint du Mans, tout-puissant auprès de Dieu. On ne s'étonne donc pas de rencontrer dans la cathédrale du Mans un grand vitrail consacré tout entier à la vie de saint Julien. Saint Julien entre au Mans et y multiplie les miracles. Il y fait jaillir une source avec son bâton, prodige sans doute symbolique; il convertit et baptise le gouverneur de la cité romaine, puis il l'envoie évangéliser Angers. Chaque fois, l'apôtre est représenté avec la mitre et la crosse de l'évêque. Son œuvre achevée, saint Julien meurt paisiblement, et les anges emportent son âme au ciel.

Ainsi, tandis que le Midi célébrait les saints par la sculpture et l'orfèvrerie, le Nord les célébrait par le vitrail.

Nous n'avons encore rien dit de la Touraine et de son illustre saint Martin. C'est que saint Martin n'était pas le saint d'une province, mais de la France tout entière. Tours, il est vrai, était le centre de son culte, et c'est à Tours que les artistes avaient raconté pour la première fois sa vie. Un petit poème de saint Paulin de Périgueux prouve qu'au ve siècle on avait peint ses miracles dans la fameuse basilique qui contenait son tombeau. Au vi^e siècle, une autre église de Tours, la cathédrale, fut décorée de fresques consacrées à son histoire : elles étaient expliquées par des vers de Fortunat, qui se sont conservés; déjà, l'on voyait saint Martin donnant au pauvre la moitié de son manteau. La cathédrale de Tours a été rebâtie; quant à la basilique de Saint-Martin, plusieurs fois reconstruite, elle a été détruite par la Révolution. Les peintures et les vitraux qu'on y voyait perpétuaient peut-être le souvenir des anciennes fresques. Aujourd'hui, Tours ne conserve aucune œuvre consacrée à saint Martin qui soit antérieure au xiiie siècle.

Mais ce que Tours ne nous montre pas, nous le trouvons ailleurs. Il y avait en France des centaines d'églises dédiées à saint Martin : aussi ne s'étonne-t-on pas de rencontrer son image dans toutes les régions. L'œuvre la plus ancienne qui le représente a été découverte dans les Pyrénées, mais sur le versant espagnol : c'est un panneau peint qui se trouvait jadis dans l'église de Montgrony en Catalogne, et qui est aujourd'hui au Musée épiscopal de Vich. L'œuvre est si archaïque par le dessin et par le costume qu'elle peut remonter au xie siècle. Aujourd'hui, aucun monument consacré à l'histoire de saint Martin n'est plus ancien. C'est là que nous voyons pour la première fois le saint coupant en deux son manteau pour en donner la moitié au pauvre; geste que l'art répétera de siècle en siècle, et que l'artiste catalan avait reçu du passé. Saint Martin porte le long bouclier et la lance à gonfanon des barons de la *Chanson de Roland*. Un autre compartiment nous montre le saint sur son lit de mort; il est étendu sur le dos, car il n'avait pas voulu se coucher sur le côté pour calmer ses souffrances : « Laissez-moi, disait-il, contempler le ciel »; au-dessus les anges emportent son âme. Cette histoire de saint Martin s'inspirait sans aucun

doute d'un original français; elle nous prouve que la gloire du saint avait pénétré jusqu'au fond des vallées les plus reculées.

Il était naturel de rencontrer saint Martin dans les grandes abbayes, car c'est lui qui avait créé les premiers monastères de la Gaule, et c'était lui qui était le véritable ancêtre de tous les moines d'Occident. Aussi un chapiteau du cloître de Moissac lui est-il consacré. On y voit, près de la porte d'Amiens qui s'ouvre entre deux tours, le jeune cavalier couper son manteau et en donner la moitié au pauvre. Aussitôt le Christ apparaît entre deux anges : les bras ouverts, il étale largement le manteau et semble l'offrir à l'admiration du ciel. C'est alors que saint Martin entendit en rêve ces paroles prononcées par le Christ : « Voyez Martin, il n'est encore que catéchumène, et il m'a revêtu de son manteau. »

Mais c'est dans les régions évangélisées par saint Martin, dans le Nivernais et la Bourgogne en particulier, que l'on doit s'attendre à rencontrer son image. Là, son souvenir est resté plus vivant qu'ailleurs; le Morvan est plein de sources miraculeuses qu'il a fait jaillir, et les paysans montrent encore les empreintes laissées par le pied de sa mule sur la pierre. C'est pourquoi plusieurs chapiteaux de l'église de Garchizy dans la Nièvre étaient consacrés à saint Martin. Ces chapiteaux sont aujourd'hui au Musée archéologique de Nevers : on y voit l'épisode du manteau que suit l'apparition du Christ.

L'abbaye de Vézelay, qui s'élève aux confins du Morvan, avait gardé le souvenir du grand missionnaire des pays éduens. Un chapiteau de la nef raconte un épisode de sa légende qui avait déjà été peint au VIe siècle dans la cathédrale de Tours. Saint Martin veut faire couper un pin sacré auquel les païens rendaient un culte; les païens y consentent à la condition que le saint s'expose à la chute de l'arbre. Saint Martin n'hésite pas, mais, au moment où le pin va l'écraser, il lève la main et l'arbre tombe à l'opposé. Le pin de Vézelay, stylisé avec un art naïf, ressemble à une plante des tropiques.

Telles sont, disséminées dans nos provinces, les quelques œuvres consacrées aux saints qui ont échappé au temps.

Ce n'est plus qu'un reflet, un dernier rayon du soir qui laisse une lueur à la façade de l'église, un éclair dans le vitrail.

L'Église de France eut donc le culte de son passé, et de bonne heure elle demanda à l'art de le célébrer. Elle était fière de ses saints qui formaient une suite ininterrompue, une longue frise héroïque. Les siècles les plus stériles, ceux qui n'avaient eu ni écrivains, ni poètes, ni artistes, avaient eu leurs saints. Ces siècles n'étaient pauvres qu'en apparence, puisque, au sentiment des hommes d'alors, les saints étaient les chefs-d'œuvre de l'humanité. Comme Pascal, l'Église du moyen âge mettait l'ordre de la charité bien au-dessus de l'ordre de l'intelligence; c'est pourquoi le moindre ermite, qui dans la solitude avait réussi à se vaincre lui-même méritait à ses yeux d'être éternisé par l'art. L'athlète avait été l'idéal de la Grèce antique, l'ascète devint l'idéal des temps nouveaux. Au Moyen Age, les hommes de notre race, quand ils ont été grands, ont toujours été des ascètes; toujours ils ont méprisé le voluptueux Orient, ses harems, ses parfums, la courbe enchantée de ses arabesques. Cette longue lutte de l'Occident contre l'Orient, c'est la lutte éternelle de l'esprit contre les sens. La plus haute expression du moyen âge, c'est le soldat qui se sacrifie, le moine qui prie, le saint qui foule aux pieds la nature. Le saint, voilà le vrai héros de cet âge; c'est lui qui par l'enthousiasme qu'il excitait soulevait l'humanité, l'arrachait à son limon. Encore aujourd'hui, le peuple qui sent instinctivement ce qu'il y a d'extraordinaire dans la sainteté, conserve la mémoire des saints. Les paysans du Bourbonnais, qui ont oublié les noms des rois de France, connaissent encore saint Patrocle et saint Marien, qui vivaient du temps de Grégoire de Tours. Et nous aussi, le nom d'un saint inconnu nous intéresse, le lieu où il a vécu nous émeut. l'ermitage, la cellule, le monastère habités par le saint conservent quelques chose de religieux, comme chez les anciens ces lieux sacrés qu'avait touchés le feu du ciel.

ÉMILE MALE

LA MISE EN VALEUR DES COLONIES

ET LE

PROGRAMME DE M. SARRAUT[1]

Ceux qui pensent que le faible développement de nos possessions est dû avant tout à l'insuffisance de l'outillage économique, ceux qui croient que l'exécution d'un vaste programme de travaux publics provoquerait spontanément la mise en valeur intégrale de notre domaine, ceux-là, à coup sûr, connaissent imparfaitement nos colonies. S'il existe en effet dans notre empire des régions déshéritées, il y en a d'autres où toutes les conditions *matérielles* qu'exige leur exploitation méthodique, *sont depuis longtemps réunies*. La Cochinchine est sillonnée d'un réseau de voies naturelles dont le développement total dépasse 6 000 kilomètres. Elle est dotée d'un port magnifique que fréquentent des milliers de navires. Le climat y est si parfait, qu'il n'y a jamais eu de mauvaise récolte. La population qui, pour une superficie de 56 000 kilomètres carrés, atteint 4 millions d'habitants, est docile, laborieuse, intelligente, prête à accepter toutes les innovations que peuvent suggérer l'expérience ou l'étude des questions agricoles. *Or dans ce pays, depuis soixante ans, nous n'avons pu récolter que du riz* et ce riz est le plus mauvais, celui qui obtient la cote la plus basse sur le marché mondial. Ceylan, dont la superficie est moindre et la population à peine égale, a produit en 1917, 3 600 000 kilogrammes de cacao,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

166 millions de kilogrammes de thé; la Cochinchine n'en a pas produit un kilogramme. Il n'y a pas 3 000 hectares plantés en cocotiers en Cochinchine; il y en a 315 000 à Ceylan; 210 000 à Java; 170 000 aux Philippines. La Cochinchine ne produit pour l'exportation, ni sucre, ni café, ni tabac ni textiles d'aucune sorte, sauf des quantités infimes de soie. Comment expliquer une situation pareille?

Considérez, d'autre part, dans des régions aussi semblables que possible, des colonies françaises et des colonies étrangères. Comparez, par exemple, le Gold Coast et la Côte d'Ivoire. Les deux colonies ont une superficie, une population à peu près identiques! Elles sont toutes deux en bordure du golfe de Guinée. C'est, de part et d'autre de la frontière, le même sol, le même climat, les mêmes produits, les mêmes races, le même état social. Les voies de communication ont un égal développement. Comme voies naturelles, ce sont : d'une part, chez nous, les cours inférieurs du Cavaly, du Sassandra, du Bandama, de la Comoé, et au Gold Coast, le cours inférieur de la Volta. Il y a 316 kilomètres de chemins de fer à la côte d'Ivoire et 430 à la Gold Coast. Or en 1918, le commerce de la Côte d'Ivoire a été de 29 millions de francs, celui de la Gold Coast de 18 750 000 livres sterling, soit au pair 470 millions de francs. En 1919-1920, le commerce de la Gold Coast a atteint 1 300 millions, le double du commerce total de l'Afrique occidentale Française, malgré ses 2 millions de kilomètres carrés, ses 12 millions d'habitants, ses 2 500 kilomètres de voies ferrées. En 1891, le Gold Coast a produit 36 kilogrammes de cacao, elle en a produit 100 000 tonnes en 1920. En 1920 le budget total de l'Afrique Occidentale française (budget général et budgets locaux compris) n'a pas dépassé sensiblement 100 millions de francs; celui de la Gold Coast a atteint 4 959 428 livres sterling, soit au change moyen de 50 francs, 248 millions de francs.

Comparez de même l'Ile Maurice et la Réunion, la Martinique et la Jamaïque, la Guyane française et la Guyane anglaise, et vous ferez partout la même constatation. Partout vous verrez que nos colonies, même les plus anciennes, continuent à solliciter les subsides de la Métropole et que les colonies étrangères vivent depuis longtemps de leurs seules

ressources; que nos possessions sont dans un véritable état de stagnation économique, tandis que les possessions étrangères qui les avoisinent sont en pleine production. Vous vous demanderez alors s'il est vrai que l'insuffisance de l'outillage économique soit la seule raison de notre infériorité et s'il n'y a pas d'autres causes, plus générales, plus profondes, qu'il importe de déceler et de corriger.

De toutes ces causes, la première, c'est l'absence d'esprit pratique de notre Administration. Ceux qui dirigent nos colonies n'ont pas compris jusqu'à ce jour que l'essentiel de leur tâche était de les mettre en valeur. Ils administraient pour administrer, sans but, sans programme, sans souci du lendemain; ils croyaient que leur rôle consistait simplement à maintenir l'ordre, percevoir l'impôt, réaliser autant que possible l'équilibre du budget, assurer ce qu'on est convenu d'appeler les services publics, expédier au jour le jour les affaires courantes, éviter les difficultés, les initiatives, les changements qui troublent le recueillement des bureaux. Rien ne les a, du reste, préparés au rôle nouveau qu'on leur assigne aujourd'hui. L'immense majorité, la presque totalité d'entre eux, n'a jamais visité une colonie étrangère; ils ne se sont jamais doutés, ils ne se doutent pas encore de la complexité du problème, de la variété des solutions applicables selon les pays et les produits. Lorsque la question s'est posée ils ont cru qu'ils pouvaient la résoudre par des formules générales, par des procédés omnibus. Les uns ont préconisé la propagande par le livre, l'image, la conférence; il faut, disent-ils, faire connaître à tous les Français que nous possédons des colonies et ils s'y précipiteront, ils y apporteront les capitaux qu'ils placent si généreusement dans les entreprises étrangères. Mais cette propagande, indispensable à coup sûr, ne saurait suffire à *stimuler le producteur indigène*. Certains préconisent à ce sujet le système des cultures forcées, tel que le pratiquaient les Hollandais à Java il y a près d'un siècle. D'autres ont proposé tout simplement d'augmenter les impôts.

L'indigène, écrivait récemment un haut fonctionnaire du Sénégal [1], n'a pas de besoins. Une fois qu'il a assuré sa subsistance et qu'il a réuni

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 14.

l'argent nécessaire pour acquitter l'impôt, il ne fait plus rien; or cet impôt est très faible : 4 francs par tête à Bamako, ce qui représente au prix de trente francs les 100 kilos, 14 kilos d'arachides; le rendement moyen à l'hectare étant de 770 kilos, il suffira à l'indigène de cultiver un champ de 2 ares pour se libérer de l'impôt. Si nous voulons que le Haut-Sénégal-Niger exporte des matières premières, il faut *obliger* l'indigène à travailler plus qu'il ne le fait, lui créer des besoins artificiels et *augmenter graduellement* l'impôt.

On accepte volontiers un tel système qui aurait, croit-on, le double avantage d'enrichir le budget et d'accroître la production. On admet sans discussion que l'indigène, en Afrique française, n'ait pas de besoins et l'on ne se demande pas comment il se fait que la Côte d'Ivoire absorbe seulement 12 à 15 millions de francs de marchandises d'importation, soit 8 *à* 10 *francs* par habitant et par an, alors que la Gold Coast en absorbe *dix fois plus*.

On recommande enfin et surtout le développement des travaux publics, un geste large de la Métropole, faisant surgir de toutes parts, dans tous les pays, des routes et des ports, des chemins de fer et des canaux.

Le caractère de ces formules, si imprécises et si générales, ne saurait nous surprendre. Pour aboutir à des solutions pratiques, il faut en effet avoir des bases rigoureuses et l'on n'en possède pas. Pour fournir à la Métropole les quantités de coton, de café, de cacao, de graines oléagineuses, de tabac, de sucre qu'elle achète à l'étranger, il faudrait mettre en culture plusieurs millions d'hectares. Si l'on doit conquérir de telles superficies sur la brousse et la forêt, plusieurs générations n'y suffiront pas. Il est clair que pour aboutir à bref délai, il faut développer les cultures existantes ou décider le propriétaire indigène à substituer sur ses terres des produits nouveaux à ceux qu'il a coutume de récolter. Or, nous l'avons vu, l'Administration n'a que de vagues renseignements sur le chiffre et la *répartition* des indigènes; *elle en a de plus vagues encore sur l'étendue des terres cultivées.*

Lorsqu'on parcourt les statistiques étrangères que nous avons citées plus haut, on constate que le premier soin des administrations intéressées, a été de dresser la carte des territoires occupés et d'établir soigneusement le cadastre des

terres, tout au moins dans les régions les plus peuplées. En 1917, la superficie cultivée était de 1 794 000 hectares en Haute-Birmanie, 3 693 000 en Basse-Birmanie, soit au total 5 487 000. De cette surface totale, 4 320 000 hectares étaient cultivés en riz; 420 000 en millet et maïs, 526 000 en graines oléagineuses, 100 000 en coton, 36 000 en tabac. Ni au Tonkin, ni en Cochinchine, ni au Sénégal, ni au Dahomey, l'on ne s'est donné la peine de recueillir des données analogues. On perçoit en Indochine un impôt foncier; on a créé, sur le papier, diverses catégories de terres auxquelles s'appliquent des taxes différentes, suivant la nature ou le rendement des cultures, mais tout ce système ne repose sur aucune documentation, sur aucune enquête. Et ne croyez point qu'il y ait, dans ces constatations, la moindre part d'exagération. L'arrêté du 2 mai 1919 qui institue en Indochine une Direction économique, reconnaît et constate l'ignorance des pouvoirs publics et charge précisément la Direction nouvelle de procéder à ce recensement des terres cultivées qui aurait dû être la base de tout notre système d'impôt foncier[1]. On parle, depuis vingt ans, de dresser l'inventaire de nos ressources coloniales; on a procédé à ce sujet à toute une série d'enquêtes d'ordre scientifique. On sait qu'il existe en Indochine 25 ou 30 variétés de riz, 50 espèces de tabac, une infinité d'essences curieuses et de parasites étranges dans les forêts de la chaîne annamitique, *mais on ne sait ni le nombre des habitants, ni la superficie des terres cultivées !*

Dans les pays où, comme en Cochinchine, on a créé le service du Cadastre, on n'a pas cherché à définir et à constituer la propriété. En Birmanie, au Siam, on a, depuis longtemps, adopté le système institué en Australie par l'Act Torrens. Au Siam, en 1915, les Commissions foncières ont délivré 503 749 titres de propriété, 521 081 en 1916, 531 347 en 1917. Dans nos colonies, *il n'y a pas un indigène qui soit en possession d'un titre de propriété régulier.* Cela rend impossible toute institution de crédit foncier ou agricole. *C'est là la cause fondamentale de la situation arriérée où se trouve la Cochinchine.* Avant la récolte, parfois même avant les semailles, le propriétaire

1. *Rapports au conseil de Gouvernement*, session de 1919, 2e partie, p. 142.

annamite, à court d'argent, est contraint de s'adresser à l'usurier chinois, à qui il cède d'avance les produits qu'il recueillera. On s'évertue depuis vingt ans à améliorer la qualité du riz cochinchinois; on a créé à Cantho un Institut spécial, distribué des semences sélectionnées, organisé des comices agricoles et l'Administration s'étonne de n'obtenir aucun résultat. Elle ignore, ou semble ignorer, que le paysan n'a aucun intérêt à récolter des produits de qualité supérieure. Il n'existe en Cochinchine aucun marché organisé, aucun établissement bancaire en dehors de Saïgon. L'Annamite se plie, bon gré mal gré, aux exigences de l'exportateur, de l'usurier ou du commerçant, qui visitent presque toutes les localités du pays, recueillent les grains, sans se soucier de leur qualité, de leur couleur, opèrent automatiquement un mélange hétérogène dont l'infériorité résulte précisément de cette hétérogénéité. Tant que l'on n'aura pas réglé en Cochinchine le régime de la propriété, il est vain d'y rien tenter. Toute amélioration des produits indigènes, toute introduction de cultures nouvelles, toute association entre le propriétaire annamite et le capitaliste ou l'industriel européen [1], demeureront impossibles.

En Afrique Occidentale française, la situation est la même. On s'imagine que, pour augmenter la production de l'arachide, il faut absolument prolonger le rail. Or, si l'on admet que l'influence de la voie ferrée s'étende à une journée de marche, il y aura le long du chemin de fer de Saint-Louis à Dakar et de Thies à Kayes et au Niger (longueur totale 1 484 kilomètres) 7 *à* 8 *millions d'hectares exploitables régulièrement desservis*. En y ajoutant les terres propres à la culture qui bordent la rive sud du Sénégal, la région du Saloun et celle de la Casamance, on peut estimer qu'il y a dès maintenant en Afrique Occidentale française, 10 *millions d'hectares exploitables*. Si la cinquième partie de cette surface était en culture, les exportations d'arachides de l'Afrique Occidentale pourraient être quadruplées. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'ouvrir de nouveaux territoires, *mais d'exploiter complètement ceux qui sont déjà desservis*.

1. Telles que celles qui ont donné à Java de si admirables résultats.

Ce qui caractérise en Afrique Occidentale française la culture de l'arachide, c'est son faible rendement à l'hectare; il n'est en moyenne que de 1 000 kilos de graines au lieu de 3 000 et de 4 500 kilos en Floride ou à Java. On a montré à diverses reprises ce qu'il fallait pour améliorer une telle situation[1]. Tout d'abord, fixer l'indigène au sol, et, pour cela, rendre le pays habitable. Dans toute la zone de l'arachide, pendant la saison sèche, il n'y a point d'eau; les habitants se déplacent, vont s'établir provisoirement près des mares permanentes et des rivières et ne reviennent pas toujours sur les terrains qu'ils ont été contraints d'abandonner. Des conditions analogues se rencontrent dans l'Inde anglaise, en particulier dans le Decan. Là, les gouvernements indigènes d'abord, le gouvernement britannique ensuite, les particuliers enfin, ont créé un nombre considérable de réservoirs artificiels ou de puits. D'après les travaux entrepris de 1901 à 1903 par la grande commission des irrigations, plus de 5 millions d'hectares sont arrosés au moyen de puits construits par l'initiative privée[2]. Au Sénégal, depuis notre installation, il n'a été creusé que 850 puits environ, alors qu'il en faudrait des milliers.

La charge des travaux, écrit M. Brocard, administrateur en chef[3], incombait autrefois au budget de la colonie, mais ce budget ne trouve jamais de ressources pour ces travaux ou bien les dépenses de personnel épuisent les crédits avant la mise en chantier; c'est une affaire tellement importante pour les indigènes, qu'en 1909 je fis savoir au chef de la colonie que les indigènes de mon cercle étaient tout disposés à payer 5 francs d'impôt par tête au lieu de 3, si les 2 francs de supplément devaient être employés au creusement des puits. L'impôt fut porté en effet à 5 francs, *mais on ne creusa pas un puits de plus.*

Il est regrettable que le projet de loi ne comporte aucune prévision pour des travaux aussi urgents.

Dans les régions rendues habitables, l'indigène n'améliore son champ que s'il a la certitude de le conserver. Là, comme en Indochine, il faut constituer la propriété. Parfois, on a donné

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 16, 17, 18, 96, 97, 119 et suivantes.
2. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. I, p. 447.
3. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 97.

des concessions provisoires, garanti l'occupant contre une expulsion prématurée.

Dès qu'il est en possession de son champ, écrit encore M. Brocard, le noir s'installe, enclôt son terrain, plante des arbres, améliore le sol. Les résultats à attendre de l'organisation de la propriété rurale seraient beaucoup plus considérables. Toutes les raisons qu'on donne pour s'y opposer, sont inexistantes; il n'y en a qu'une : c'est que nos géomètres ne veulent pas travailler ailleurs que dans les bureaux [1].

La propriété constituée, il faut instruire l'indigène, l'habituer à se servir d'instruments agricoles moins primitifs que les siens, tirés par des animaux domestiques qui permettraient de travailler dix fois plus vite. Rien dans ce sens n'a été fait. Il existe une Station agronomique à Koulikoro, une à Bambey, elles ne peuvent rien entreprendre faute de crédits. On ignore, ou l'on paraît ignorer, les résultats extraordinaires obtenus dans une colonie voisine par l'administration anglaise. Le cacao était inconnu à la Gold Coast il y a trente ans; c'est le Gouvernement qui a introduit les premières graines, créé les premières plantations. La démonstration faite, il s'est adressé, non aux colons européens, comme l'ont fait plus tard les Allemands au Cameroun, mais uniquement à l'indigène. Il a organisé des stations d'essais; il a fait faire des stages aux notables, aux instituteurs; il a constitué un cadre de moniteurs européens, doublés bientôt de moniteurs noirs en nombre croissant qui, constamment en tournée, ont éduqué le cultivateur indigène. On a, au début, distribué gratuitement les graines ou les plants, garanti la vente des produits à un taux minimum. Tous les efforts de l'Administration ont été tendus vers un seul but : *obtenir dans le plus bref délai possible la production maxima.* Les résultats ont dépassé les espérances : de 36 kilos en 1891, la production est passée à 100 000 tonnes en 1920.

Le crédit n'est pas moins nécessaire à l'agriculteur indigène qu'à l'Européen; il n'a été réellement organisé dans aucune de nos colonies. Il n'existe, en Indochine, en Afrique Occidentale française ou aux Antilles, que des banques d'émission,

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 99.

à qui leurs statuts interdisent des opérations hasardeuses ou à long terme : dans toutes les colonies étrangères, le crédit foncier a été établi.

Si l'Administration est impuissante à aider le cultivateur indigène, elle ne seconde pas mieux le colon européen. A Ceylan, c'est le Gouvernement britannique qui a fait faire au Jardin Botanique de Peradenya, sous la direction d'un personnel technique de premier ordre, toutes les études relatives à la culture du thé, études qui ont abouti à la création d'une espèce parfaitement adaptée aux conditions locales. Les essais achevés, l'Administration a reconnu les régions propres à la nouvelle culture, en a dressé la carte, y a tracé des routes. Elle a ensuite alloti et mis en vente les terrains, réglé le recrutement de la main-d'œuvre qu'elle opère elle-même, dans le sud de l'Inde, pour le compte des colons, organisé le service de sûreté, le service postal, le service sanitaire, construit enfin les voies ferrées.

En Indochine, on a laissé les colons français s'installer au hasard; les plantations de caoutchouc, qui se sont constituées depuis une dizaine d'années, sont dispersées dans la zone des terres rouges et en dehors de cette zone. Pendant longtemps, aucun concours technique, matériel ou financier ne leur a été donné [1]. En 1910, lorsque le mouvement a débuté avec une ampleur extraordinaire, l'Administration a commencé par suspendre l'attribution des concessions; puis elle a imposé aux planteurs l'obligation de soumettre les graines d'hévéas, qu'ils se procuraient dans les États Malais ou à Java, à un traitement antiseptique dont le résultat le plus certain était d'empêcher la germination. Enfin elle a réduit, ou même supprimé, les crédits affectés aux routes qui desservaient ou devaient desservir les entreprises nouvelles.

Ce n'est pas que, d'une façon générale, l'Administration soit hostile aux colons européens ou indigènes. Le plus souvent, son indifférence, apparente ou réelle, résulte essentiel-

1. Il est juste de reconnaître que depuis deux ans, à la suite de la hausse de la piastre, les planteurs ont reçu des avances, d'abord, des primes ensuite, destinées à compenser les charges résultant de l'élévation du change.

lement de l'insuffisance de ses ressources budgétaires. La Cochinchine et l'Annam, le Sénégal et le Dahomey, sont des pays riches, mais leurs budgets sont constamment déficitaires. La raison en est bien simple. Aux colonies elles-mêmes, à ces groupements réels, vivants, qui s'appellent le Tonkin ou le Cambodge, la Côte d'Ivoire ou la Guinée, on a superposé des unités plus vastes : l'Indochine ou l'Afrique Occidentale, unités purement artificielles, dont le développement excessif a tout absorbé. Sans doute, il était nécessaire de pourvoir aux besoins communs de régions qui se touchent et ne peuvent s'isoler les unes des autres; mais ces besoins communs, il eût fallu les définir exactement et y satisfaire chaque année, grâce à des crédits appropriés. On a préféré, comme d'ordinaire, adopter une méthode générale qui a consisté à réserver pour les services communs, une catégorie déterminée de ressources. Dans ces conditions, les grandes unités que l'on avait cru bon de créer, se sont mises à vivre d'une existence indépendante; il n'y a plus eu, entre elles et les pays qu'elles englobent, que des rapports lointains. Les Gouverneurs locaux recueillent les plaintes de leurs administrés, entendent leurs vœux; les Gouverneurs généraux planent au-dessus de l'ensemble, se laissent séduire par de grandes pensées, oublient les réalités. Peu à peu le budget général a pris un développement énorme; il absorbe, en Afrique Occidentale française, 40 p. 100 des recettes (40 millions sur 106), en Indochine 65 p. 100 (54 millions de piastres sur 80). Les budgets locaux ne disposent que des impôts directs et leurs revenus suffisent à peine pour payer le traitement des fonctionnaires. Ils ne peuvent assurer le Service Médical, augmenter le nombre des professeurs et des écoles, développer ou maintenir les stations agricoles. Il y a en Cochinchine deux stations d'essais. Au Cameroun de 1909 à 1912, les Allemands, en avaient créé 30. Il y a en Indochine 80 000 enfants dans les écoles [1], il y en avait 179 218 au Siam en 1917. Il n'y a, il ne peut plus y avoir dans chaque colonie, qu'un seul ordre de préoccupation : préoccupation fiscale et budgétaire. « L'impôt de capitation en Gambie anglaise, est de 7 à 10 francs par case pouvant contenir 10, 15 et même 20 individus; il est chez nous de 5 francs par tête, qu'il s'agisse

1. *Exposé des motifs*, p. 151.

d'un enfant au berceau ou d'un adulte[1]. » Les grandes administrations, qui se sont constituées auprès du Gouvernement général, s'efforcent, de leur côté, d'accroître leur activité et leur indépendance. Chacune constitue son personnel, en élargit démesurément les cadres. On parle souvent du nombre abusif de nos fonctionnaires. On n'en a, sans aucun doute, qu'une faible idée. Il y a au Siam, 189 bureaux de poste et, de plus, 214 bureaux auxiliaires et le Gouvernement siamois n'emploie dans ce service que 3 Européens. Il y a dans l'Inde anglaise, 18 789 bureaux de postes, 7 854 bureaux télégraphiques, soit au total 26 643 *bureaux* et seulement 268 agents européens. Il y a en Indochine 331 *Européens pour* 343 *bureaux*.

Le Service des douanes et des Contributions indirectes emploie aux Indes anglaises, pour une population de 325 millions d'habitants, 240 agents européens. Le Service des douanes et régies de l'Indochine en emploie 1100 pour une population vingt fois moindre.

Le Gouverneur général de l'Indochine lui-même signale du reste[2] « la pléthore de personnel et sa mauvaise utilisation, les emplois inutiles, les nominations abusives, l'éparpillement des attributions et des responsabilités, la multiplication des organes parasitaires et coûteux ».

On parle constamment de réduire le nombre des fonctionnaires européens, de faire un appel plus large aux indigènes. L'année dernière cependant on a prévu en Indochine une augmentation de 5 agents européens dans le Service des postes et télégraphes et de 35 dans le Service des douanes et régies et, d'autre part, pour compenser le supplément de dépenses qu'imposaient ces augmentations, on a diminué de 32 unités le cadre des agents indigènes et réduit au strict minimum l'avancement de ces agents[3].

On s'étonnera sans doute qu'un tel état de choses ait pu naître et se perpétuer. Le fait s'explique sans peine. L'Administration coloniale n'est soumise à aucun contrôle, les gou-

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 164.
2. Rapport adressé au Conseil de Gouvernement, *J. O. de l'Indochine*, 29 juin 1921, p. 1202.
3. *Note préliminaire au budget général de l'Indochine*, p. 70-71. Exercice 1921.

verneurs généraux sont maîtres absolus dans leur domaine. Ils n'ont à côté d'eux aucune assemblée délibérante dont l'action puisse balancer la leur. Les Conseils de gouvernement sont en majorité formés de fonctionnaires, les séances n'en sont pas publiques, les comptes rendus, revus et corrigés ne sont publiés qu'un an après les sessions. Les Chambres consultatives indigènes ne sont saisies que de questions théoriques et lorsque le Gouvernement le juge bon. Les Assemblées européennes ou mixtes : Conseil colonial, Conseils généraux, Chambres de commerce, etc., ne représentent qu'une infime partie de la population et n'ont point qualité pour discuter les actes de l'Administration. Le ministre des Colonies pourrait, il devrait exercer son contrôle, opposer parfois son veto à des décisions mal étudiées ou dangereuses. En fait, il n'intervient jamais. On peut juger de son action par la façon dont chaque année s'opère l'approbation des budgets généraux. Le budget général de l'Indochine pour l'exercice 1921 a été arrêté provisoirement à Saïgon en novembre 1920, en recettes et dépenses, au chiffre de 53 837 500 francs. Aux recettes figurait pour une somme de dix millions de piastres, la taxe de sortie des riz. Or le 24 février 1921, à la suite de la baisse énorme qui s'est produite sur le marché mondial, cette taxe a été réduite de moitié. On pensait en conséquence que le budget serait révisé, que l'on rechercherait de nouvelles recettes ou des économies. Et cependant le décret du 1er mai 1921, qui approuvait le budget général de l'Indochine, a reproduit purement et simplement les chiffres primitifs laissant subsister tout à la fois les recettes qu'aurait données la taxe entière et les recettes correspondantes.

Le contrôle du Parlement, est-il plus complet? Le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il ne s'exerce que par à-coups, à propos d'une interpellation ou lors du dépôt d'un projet de loi. Chaque année, sans doute, la commission du budget de la Chambre désigne pour les budgets locaux des colonies, un rapporteur spécial, mais on ignore jusqu'à son nom; son rapport n'est pas distribué et ne fait l'objet d'aucune discussion; il n'est établi et ne peut l'être que sur les renseignements que fournit le Ministre lui-même et le Contrôleur n'agit ainsi que de concert avec le contrôlé.

Cette absence de contrôle est le défaut capital de notre organisa-

tion coloniale. Quand un propriétaire veut faire valoir ses terres, il n'y installe pas des régisseurs indépendants, il surveille leurs actes, redresse leur gestion; il tient à être informé de ce qui se passe; il se défie des affirmations sans preuve, des projets que n'appuient aucuns chiffres, des propositions que n'accompagne aucune précision. En France, on ignore tout des colonies ou du moins l'on ne sait que ce que les Gouverneurs et les Ministres veulent bien en dire dans les discours rituels. Quels impôts y sont perçus? Quelle en est l'assiette, le rendement, quel contre-coup exercent-ils sur l'activité générale? Jamais une question pareille n'est posée. On se contente de savoir que le budget est en excédent ou en déficit et c'est sur le résultat de chaque exercice que l'on juge la valeur des hommes et des idées. Tant qu'il en sera ainsi, on ne pourra rien obtenir de nos colonies; les fautes s'y multiplieront, les errements anciens persisteront. Si le Parlement, absorbé par une tâche colossale, ne peut consacrer à notre Empire colonial qu'un temps limité, il faut qu'il délègue ses pouvoirs à une assemblée nouvelle qui pourra du moins lui transmettre les observations qu'elle aura faites, et provoquer son intervention.

En résumé, le projet de loi relatif à la mise en valeur des colonies est à la fois trop restreint et trop vaste. Trop restreint, parce qu'il n'envisage qu'un côté du problème; trop vaste, parce qu'il s'applique à toutes nos colonies. Nous constatons avec orgueil que notre domaine s'étend sur dix millions de kilomètres carrés et nous prétendons exploiter *tout ce domaine.* Nos projets seraient plus modestes, si nous considérions que, sur cette énorme étendue, *il n'y a pas plus d'habitants que dans l'île minuscule de Java.* Il y a des régions immenses où la rareté de la population oppose, pour le moment, à toutes les tentatives, *un obstacle insurmontable.* Leur mise en valeur sera l'œuvre de nos descendants. On ne peut y poursuivre qu'un programme humanitaire et social dont M. Sarraut a tracé le dessin, mais dont l'exécution exige, non point de grandes dépenses de premier établissement, mais un budget abondant et régulier. Il faut s'efforcer d'attirer la population dans des localités judicieusement choisies, à proximité des

voies de communication existantes, la soustraire aux corvées épuisantes, l'amener à développer des cultures vivrières dont elle bénéficiera, multiplier les secours médicaux. Plus tard, on pourra lui demander davantage, l'entraîner peu à peu dans le mouvement général d'évolution.

Il y a, par contre, des régions dont les habitants sont nombreux, et forment des groupements denses, établis non loin de la mer, dans des districts déjà desservis par des voies de communication naturelles ou artificielles. Le sol est cultivé, l'industrie relativement prospère, la production peut aisément y être développée. Tels sont : le Tonkin et l'Annam, la Cochinchine et certaines parties du Cambodge, les hauts plateaux de l'Emyrne, les parties du Sénégal, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Dahomey *que traversent déjà des chemins de fer. C'est dans de tels pays que nous devons concentrer tous nos efforts*, mais pour les mettre en valeur, il n'y a pas de système infaillible, pas de méthode générale applicable à tous les cas. Il faut connaître, il faut montrer clairement quelles sont les ressources, quels sont les besoins de ces régions, quelles causes ont retardé et retardent encore leur développement. Pourquoi, en Afrique Occidentale française les 8 ou 10 millions d'hectares cultivables, que desservent aujourd'hui les fleuves ou les voies ferrées, ne fournissent-ils encore chaque année que 200 à 250 000 tonnes d'arachides? Pourquoi la Côte d'Ivoire ne produit-elle que des quantités infimes de cacao, alors que la colonie voisine du Gold Coast en exportait l'an dernier, 100 000 tonnes? Pourquoi la Cochinchine si fertile, si peuplée, sillonnée d'un admirable réseau de canaux et de routes, ne peut-elle nous donner, après soixante ans d'administration française, ni sucre, ni tabac, ni café, ni graines oléagineuses? Pourquoi, au Cambodge, la culture du coton pratiquée depuis un temps immémorial pour les usages familiaux, ne couvre-t-elle que des surfaces insignifiantes, alors que dans l'Inde ce même coton introduit dans la province de Madras, il y a quinze ans à peine, s'étend déjà sur plus de 250 000 hectares?

C'est à de telles questions qu'il faut répondre si l'on veut établir un programme rationnel et complet.

Dans un tel programme, les travaux publics tiendront sans aucun doute une large place; encore faut-il qu'ils correspon-

dent à des besoins immédiats et précis et que leur conception s'accorde avec le plan général de mise en valeur que l'on aura tracé. Jusqu'à ce jour on ne s'est préoccupé que des voies de communication. Nous avons, en un quart de siècle, dépensé près d'un milliard pour outiller nos colonies et la presque totalité de cette somme a été consacrée à la construction de routes, de chemins de fer et de ports. Cela, du reste, se conçoit sans peine : les idées singulières, qui subsistent encore au sujet de la situation économique de nos colonies, s'affirmaient il y a vingt-cinq ans avec plus de force et de candeur. Si en effet nos possessions sont vraiment d'énormes greniers d'abondance, si des produits innombrables, sans cesse renouvelés grâce à la fécondité du sol, s'y accumulent, tout le problème de la colonisation se borne à les évacuer. Tant que de telles illusions ne seront pas dissipées, nous ne pourrons mettre en valeur nos colonies. En réalité, presque partout la production est inférieure, non seulement aux besoins de la Métropole, mais aux besoins des indigènes eux-mêmes. Dans son rapport sur *Les irrigations au Niger*, M. Belime écrit qu'au Soudan :

> L'indigène arrive à peine à subvenir aux besoins stricts de sa vie ; il en résulte tous les dix ans une sérieuse famine qui décime la population, et beaucoup plus fréquemment, des disettes non moins meurtrières [1] ; dans l'Issa-Ber, la sous-alimentation des populations est de règle, elles suppléent au blé, au mil qu'elles n'ont pas cultivés, en se nourrissant de graines sauvages.

On ferait des constatations analogues dans la plupart de nos colonies. L'Indochine elle-même n'y échappe pas. L'Annam le Tonkin, le Cambodge sont constamment menacés par l'inondation ou la sécheresse. Périodiquement la disette sévit. Au Tonkin, en 1913, 476 000 hectares ont été submergés; en 1915, 221 000 dans les quatre provinces de Hanoi, Phu-Ly, Nam-Dinh et Ninh-Binh et la ville de Nam-Dinh est restée pendant quatre mois recouverte par les eaux. Pour juger de la situation précaire de l'Annam, il suffit de lire les instructions que le Résident Supérieur, M. Pasquier, adressait récemment aux chefs de provinces au sujet des mesures à prendre contre la famine. Avant que les cultivateurs indigènes puissent nous

1 *Rapport Beline*, p. 149.

fournir les produits que nous leur réclamons, il faut qu'ils soient assurés de vivre et que leurs terres soient, par des travaux appropriés, mises à l'abri des incertitudes de la saison et des caprices redoutables des crues.

Les colonies étrangères nous offrent à ce sujet de magnifiques exemples. En Égypte, la totalité des terres est irriguée; à Java, la presque totalité; dans l'Inde où déjà 18 millions d'hectares sont aménagés, on aura bientôt exécuté la totalité des travaux que le tracé, le régime et le débit des fleuves ou des rivières permettaient de concevoir. Dans nos colonies, au contraire, tout est à faire. En Indochine, sur une superficie cultivée d'environ 6 millions d'hectares, 6 000 à peine sont irrigués. Au Cambodge, nous n'avons depuis soixante ans, ni construit une digue, ni irrigué un hectare de rizière ou de coton. La situation est la même dans nos autres colonies. Jusqu'à ce jour nous avons laissé fuir vers la mer, sans les utiliser, les eaux du Fleuve Rouge et du Mékong, celles du Sénégal et du Niger. Nous avons exécuté de grands travaux pour exporter des stocks imaginaires et nous avons négligé ceux qui peuvent seuls accroître et garantir la production. Aujourd'hui encore, dans le programme dont le Parlement est saisi, on ne fait aux irrigations qu'une part minime et de plus, par un paradoxe étrange, c'est dans les régions les moins peuplées de notre domaine que l'on propose d'exécuter les travaux les plus importants.

C'est là le défaut le plus grave du programme actuel. Sans doute, de tous les travaux qu'il énumère, il n'en est pas un que l'on ne puisse justifier par des raisons d'ordre politique ou économique, pas un qui, tôt ou tard, dans vingt ans ou dans un siècle, ne puisse produire d'heureux effets. Malheureusement, ni la Métropole, ni les colonies n'ont le temps d'attendre. Leurs intérêts immédiats sont liés. Nos colonies ont besoin de notre aide pour prendre enfin leur essor et nous ne pouvons nous passer de leurs ressources pour réparer nos pertes. Nous avons le devoir d'assurer aux indigènes les récoltes dont ils vivent, et ils ne peuvent entreprendre de nous fournir les matières premières et les denrées dont nous avons besoin, que s'ils ont la certitude de n'être plus exposés à l'inondation ou à la famine. Au lieu de pousser aveuglément la politique des

voies ferrées à travers les régions les plus désertes de notre domaine colonial, il faut pratiquer largement, dans les provinces déjà peuplées, la politique des irrigations.

Ces travaux, si importants qu'ils soient, ne sauraient suffire à provoquer la mise en valeur complète de nos possessions. De tous les produits agricoles qui nous sont nécessaires, il n'en est pas un qui ait donné lieu à des études complètes. On sait, ne fût-ce que par l'exemple des colonies étrangères voisines, qu'on peut cultiver, dans telle région, le cacao ou le palmier à huile; dans telle autre, la canne à sucre, le coton, le jute ou le tabac; ailleurs, le caféier, l'arbre à laque ou le camphrier; mais nul ne peut dire avec précision dans quels districts on peut s'établir, quel est le mode d'exploitation qui convient à telle culture, quelles espèces, quelles variétés il faut choisir; où l'on peut se procurer des graines ou des plants; quels sont les capitaux nécessaires aux entreprises nouvelles; quel rendement on peut espérer. Ce sont ces questions qu'il faudra résoudre si l'on veut créer un mouvement de colonisation européenne, décider le paysan indigène à substituer des cultures nouvelles à celles qu'il a toujours pratiquées.

Ainsi, au programme de travaux publics, il faut joindre un programme complet d'organisation technique et financière. L'œuvre complexe que nous allons entreprendre ne réussira que si l'on en comprend nettement les difficultés, si l'on ne néglige aucun des facteurs nécessaires à sa réalisation. Mais la réorganisation des services techniques, la diffusion de l'enseignement professionnel, la constitution du crédit agricole, la recherche, l'adoption des mesures propres à protéger dès le début les entreprises nouvelles, le développement des services médicaux, exigeront chaque année des dépenses importantes. On ne pourra réaliser dans un délai de dix à quinze ans, soit par voie d'emprunts, soit sur les ressources ordinaires des budgets locaux, qu'une faible partie du programme gigantesque qui est actuellement soumis à l'approbation du Parlement. Il faut donc ramener ce programme à des proportions plus modestes, n'y inscrire que les travaux les plus nécessaires, ceux qui correspondent aux besoins immédiats, incontestables des populations les plus nombreuses qui seront appelées du reste à en supporter les dépenses et à en assurer l'exécution.

On dira peut-être qu'une telle conception est médiocre, que pour décider nos compatriotes à s'occuper enfin de nos colonies, il faut leur présenter des plans grandioses, masquer les difficultés au lieu de les souligner. Nous pensons qu'un pareil système ne conduirait qu'à des déceptions et que ces déceptions seraient désastreuses. La mise en valeur de nos possessions est indispensable au relèvement, à la vie même de notre pays. M. Sarraut aura rendu à la France le plus éminent service, en montrant d'une façon éclatante le rôle qu'ont joué nos colonies pendant la guerre, celui qu'elles peuvent, qu'elles doivent jouer dans la paix; les espérances qu'il a évoquées ne sont pas chimériques; tout ce qui a été fait dans les colonies étrangères nous pouvons le faire à notre tour dans nos possessions et nous pourrons le faire d'autant plus sûrement que nous saurons mieux profiter de l'expérience acquise au prix de longs et coûteux sacrifices par les Anglais et les Hollandais.

Le succès est certain si nous savons écarter des projets illusoires, si nous consentons à réparer les erreurs passées, à considérer des faits au lieu d'appliquer des formules; si pour accomplir une œuvre pratique et précise nous employons enfin des moyens pratiques et précis.

COLONEL F. BERNARD

AMORET[1]

Le Silène poussa la porte et ils pénétrèrent dans l'enfer.

Devant un brasier aux flammes échevelées un être monstrueux dansait. Le feu éclairait tour à tour sa face de négresse stupide et hilare, ses seins énormes, sa croupe callipyge, enflammait sur son corps des oripeaux couleur d'oranges et de citrons. Des bijoux couraient sur ses bras et sur ses chevilles comme de minces serpents d'argent. Elle se trémoussait obèse, hideuse, et autour d'elle, face au feu, en pleine lumière, un demi-cercle de visages diaboliques, enluminés de reflets, suivait ses évolutions. Minutieusement le temps, la misère, les périls, l'amour, les travaux, les ruses, le soleil et le froid avaient façonné la figure des hommes. Dans la courbe des nez, dans la moue des bouches, dans les yeux, et surtout dans les rides qui creusaient les visages on sentait la lutte, une lutte violente, opiniâtre, contre l'adversité, contre le danger, pour l'existence, pour la fortune, pour l'amour...

Les femmes demeuraient à l'écart ou se tenaient étroitement enlacées avec les hommes. L'ardente chevelure rousse de la plus belle attirait l'œil comme un objet brillant fascine la pie. Les servantes allaient et venaient, grasses et rieuses. Les vieilles repoussaient par l'odeur fétide qui se dégageait de leurs vêtements. Elles montraient des trognes violacées ou un teint cadavérique. L'une d'elles avait un œil crevé, une autre louchait, presque toutes étaient brèche-dents. Ces êtres

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

déchus menaient grand tapage et s'efforçaient de réglementer les ébats d'une marmaille pouilleuse.

La plupart des figures, balafrées de cicatrices, s'épanouissaient dans un rire. Les yeux se fermaient à moitié au-dessus des pommettes saillantes et les bouches se fendaient comme des grenades trop mûres. On avait posé devant la danseuse noire, sur le sol, un gobelet plein de vin et quand une main précautionneuse s'approchait pour le saisir, elle lui décochait un coup de pied qui déchaînait les rires.

En se retournant plusieurs découvrirent le Silène. Alors ils crièrent de joie et l'embrassèrent avec transport, car il était depuis longtemps célèbre dans cette compagnie de coquins.

— Bienvenue au joyeux Silène et à Amoret, sa commère!

On se mit à table. Il y eut des victuailles comme au festin de Balthazar, des cris comme à la cour du roi Pétaud. La bière moussait, blonde et transparente, les reflets du foyer la doraient d'un rayon subtil.

Par la porte sans cesse ouverte et refermée de nouveaux clients entraient. Des bambins, des chiens, se faufilant entre leurs jambes, pénétraient avec eux. Sous la table ils se disputaient les reliefs du festin et se partageaient les horions. Une femme attablée à l'écart buvait immodérément, tandis qu'à son sein débraillé elle maintenait son poupon qui s'allaitait. Deux chiens se battirent avec tant de fracas que l'on s'interrompit de manger pour les châtier rudement, pour les chasser avec force cris de mauvaise humeur. Puis le banquet reprit et tout fut à nouveau flamme, boisson et joie.

Autour du Silène et d'Amoret s'ébauchait un semblant de conversation. La comédienne subissait les effets d'une violente réaction. Sa chair heureuse se dilatait baignée par cette forte chaleur et cette grosse gaîté. Devant la sensualité victorieuse son âme au contraire se contractait comme un pur nénuphar, hôte de l'ombre humide, jeté brusquement sur la route au plein soleil.

Elle se trouvait placée à table entre deux personnages singuliers. L'un d'eux, Relampago, était Espagnol, cela sautait aux yeux. Son visage brun, sauvage et beau, tranchait au milieu des visages anglais. Il se montrait à l'égard des femmes doucereux et caressant. Traître à son roi, mais fidèle à son

Dieu, il portait au cou un collier de médailles bénites. L'autre voisin d'Amoret répondait au surnom de « Dare-devil [1] ». Il cria :

— Ho, ho, Relampago, camarade, frère! on est mieux ici que sur les galères du Grand-Turc, qu'en dis-tu?... Eh, oui, ma belle enfant, nous avons ramé côte à côte pendant de longs mois! Nous avons vécu comme la même chair dans deux corps, partagé la même vermine, bu par moitié la même cruche d'eau sale! Quand nous avions envie de viande fraîche, nous attrapions des rats! Holà, Relampago, tu t'en souviens? Et il fallait ramer, ramer, tout le jour! Cela durcit les bras, regarde...

Il rit, lâcha le morceau de viande qu'il tenait, releva sa manche. Sa main apparut en évidence, lourde, avec des doigts carrés et un poignet si fort que l'on n'eût pas dit un membre humain. Un poil follet, anémique et rare, frisottait sur la peau écailleuse, s'épanouissait en remontant le bras musclé et sa pâleur surprenait sur ce terrain couleur de terre cuite. Par gloriole l'homme fit jouer ses muscles. Il rabattit ensuite son vêtement, discuta avec un balafré, ancien compagnon d'armes des Reîtres en Allemagne. Ils firent assaut de vantardises et de mensonges.

L'ambiance étouffait de plus en plus l'âme d'Amoret et éveillait son instinct sommeillant. Elle se laissa aller contre l'épaule de Relampago. L'Espagnol l'étreignit. En la couvant du regard il aperçut son collier de rubis. Doucement, dans une caresse, il le saisit d'un doigt preste et le fit disparaître dans sa poche.

La nouvelle de l'invasion du théâtre par les gens de la Reine excita en faveur des comédiens la sympathie générale. Pour les fêter on commanda de nouvelles viandes, d'autre bière, du vin. La bras du galérien espagnol serra davantage la taille d'Amoret. On maudit les puritains. On leur attribua tous les vices que l'imagination put concevoir en l'espace de quelques minutes. On les compara aux bêtes immondes, aux crapauds, aux corbeaux avides de chair humaine.

— Chez moi, — dit la femme qui pressait un enfant sur son sein nu, — chez moi il y en a un qui loge!

Ce fut une explosion de joie :

1. Défie le Diable.

— Chez toi, ribaude?

— Est-ce lui qui t'a enseigné la tempérance?

— Sent-il le bouc?

La femme resta indifférente aux plaisanteries :

— Il a une bible et il lit.

— Non, il ne lit pas! Il s'enferme pour se saouler tout seul!

— Il est paillard comme les autres, comme nous tous!

— Allons le chercher, qu'il jouisse de nos plaisirs!

— Il ne voudra pas venir!

— Allons chez lui, emportons du vin!

— Non, pas de vin, une femme!

— Ho! Bridget! Ho! Maud! Ho! Alizon l'Écossaise!

— Nous allons nous saisir de lui, l'enfermer avec la femme...

— Nous le mettrons tout nu et nous lui amènerons une de ces colombes pour l'apprivoiser!

— Non. Nous nous ferons ouvrir sa porte et une femme se couchera dans son lit. Nous nous cacherons et s'il touche à la ribaude soit par jeu, soit pour la châtier, nous le bernerons dans une couverture!

Cette dernière proposition rallia tous les suffrages, déchaîna l'enthousiasme.

— Ho, l'Écossaise!

— Ho, Mary la Gipsy!

— Ho, Mary l'Irlandaise!

Énamourées elles se plièrent au bras de leurs galants, refusant de les quitter.

— Hoé, Millicent!

Elle voulut imiter les autres et se pressa contre un homme, mais celui-ci la repoussa brutalement :

— Prenez-la, — dit-il, — je vous la donne! Faites-en ce que vous voudrez!

— Non, — fit-elle câline, — je veux rester avec toi, Jim!

Comme elle approchait de lui son visage caressant, il la renvoya d'une bourrade, s'échauffa, lui intima l'ordre de suivre ceux qui la demandaient, la traita d'ânesse entêtée.

— Je ne veux pas y aller — répéta-t-elle, obstinée, en baissant la tête.

Alors l'homme se leva, la terrifia de son regard sanglant, de sa poigne brutale.

— Écoute, — dit-elle très vite, — j'ai peur!... J'ai peur de cet homme solitaire avec sa bible!

On rit autour d'elle, mais la fureur de Jim redoubla :

— Brute! — cria-t-il, — triple brute de femme! Elle a peur! Je te conduirai moi-même!

Il la saisit par les bras, la traîna. Une épouvante sans nom, irraisonnée, étreignit la créature :

— Bats-moi, — gémit-elle, — brutalise mon corps, mais laisse-moi ne pas provoquer Dieu... la religion... sait-on...

On la comprenait mal. Elle sanglotait, ses cheveux s'emmêlaient sur son visage, devant sa bouche.

— Laisse-la, — dit le Silène, — Amoret ira, c'est une bonne fille!

L'homme, d'une dernière secousse, jeta contre le sol la femme éperdue. Elle se retira dans un coin, tel un chien battu, pour arranger ses cheveux. C'était une pauvre fille des rues de Londres, blonde, mince, avec des yeux pâles...

— Amoret, — demanda le Silène, — veux-tu nous aider à jouer un bon tour?

Amusée, elle cessa de causer tendrement avec l'Espagnol.

— Je me place sous la protection du caballero. Je ferai ce qu'il voudra!

Elle se tourna vers lui, le teint animé, les yeux brillants. Le Silène regarda le galérien en clignant de l'œil.

— Vive les bons tours! — s'écria Relampago. — Vive la joie, la bonne chère, les belles filles, et la peste soit des puritains!

Ils se levèrent, alourdis par la nourriture et la boisson, l'esprit trouble, le corps dans l'épanouissement heureux de la chair repue. Ils ordonnèrent :

— Conduis-nous!

Et la femme au poupon se leva, passive.

Ils suivirent le cloaque des ruelles sombres. Pour se défendre contre le froid du dehors, Amoret se pressait contre Relampago. Devant eux la femme marchait. Sa raison avait à peu près sombré dans l'ivresse, cependant elle accomplissait les gestes coutumiers, elle maintenait son enfant contre sa poitrine et suivait la bonne voie. Elle reconnut sa maison, ouvrit la porte en grommelant contre le loquet rebelle à la pression

de sa main. Tapis contre le mur, les autres étouffaient les rires, les jurons, les piétinements. La femme revint bientôt, maussade :

— Il est dans la salle. Il a fini de manger, il lit sa bible.

Elle leur montra le chemin dans le passage glissant à l'atmosphère de cave. La première porte était celle de la chambre du puritain. Ils pénétrèrent dans la pièce minable, meublée d'un coffre, d'une table et d'un escabeau. Le Silène éleva sa lanterne. Dans le fond on aperçut le lit grossier, sorte de paillasse posée sur des planches, à moitié caché par un grand rideau jaune qui tombait du plafond.

— Hâtons-nous, — dit Amoret, — il va peut-être arriver!

Ses mains fourrageaient dans les plis de sa jupe, ses doigts s'exaspéraient à la résistance des lacets. Elle-même riait de sa propre impatience et mordait sa lèvre inférieure pour mieux s'appliquer. La lanterne éclairait ses cheveux, halo fauve autour de son visage. Ses joues, encore enduites de fard se coloraient d'un rose vif auprès duquel sa gorge dégagée parut plus laiteuse. Sa tête et son buste se détachaient sur un fond d'obscurité. Le reste de son corps, perdu dans les plis argentés des hardes de velours gris, n'apparut qu'un instant, quand nue, elle courut vers le lit. Les hommes approchèrent la lanterne pour la voir. Elle avait relevé la courtepointe jusqu'à son menton, et heureuse, un peu essoufflée, elle souriait. Ils l'embrassèrent à tour de rôle.

— Amoret, nous veillerons sur toi!

— Nous ne t'abandonnerons pas, Amoret!

— Nous volerons à ton secours si le puritain prend mal la plaisanterie!

— S'il la prend trop bien nous arriverons plus vite encore!

La tête bourdonnante, elle riait nerveusement sous les baisers et ne reconnut pas celui du galérien parmi les autres.

Ils partirent en procession en emportant la lanterne, et ils la laissèrent seule dans la nuit. A travers la cloison elle percevait le brouhaha assourdi de leurs piétinements et, de temps en temps, l'un d'eux toquait du doigt contre une planche pour manifester la présence de la petite troupe. Amoret étendue sur le dos, les yeux grands ouverts, ne pensait pas.

Bien qu'éveillée elle avait perdu depuis plusieurs heures le sens de la réalité, elle agissait comme une somnanbule.

La porte craqua, grinça sur ses gonds, s'ouvrit, et Hiérophante entra. Sa tête rasée était découverte et il portait un vêtement noir. Il éleva la lumière qu'il tenait à la main et aperçut Amoret dans le lit sans changer de visage. Le regard de ses yeux ne pouvait pas devenir plus glacé et plus dur. Amoret en soutint l'éclat. Hiérophante détourna le premier la face : il restait sans pouvoir sur cette fille enfiévrée.

Comme il accrochait sa lampe au mur, quelqu'un, de l'extérieur, tourna la clef de la porte. Aussitôt, les rires et les cris de joie éclatèrent. Plus besoin de retenir son souffle : la porte close, Amoret se trouvait jouée aussi bien que le puritain, le tour devenait complet! La bruyante gaieté des rustres faisait trembler la masure. Ils ébranlaient la cloison de coups de poings, mais Amoret les perçevait mal à travers son ivresse, et le puritain semblait ne point entendre. Il se dévêtait avec lenteur près de la table. Ses bras très longs, maigres et noueux, ressemblaient aux branches d'un arbre agité par le vent.

Cependant la bande tumultueuse gagnait la sortie. Dans la rue elle se livra à un dernier éclat, puis se retira en lançant quelques poignées de gravier contre les fenêtres. Dans le silence de la nuit on n'entendit ensuite que la respiration du puritain et le bruit léger qu'il faisait en quittant ses vêtements.

Plongée dans une sorte de torpeur, Amoret perdit alors toute conscience pendant un long moment. Puis, peu à peu, la faculté de penser et de se mouvoir lui revint. Le sang battait à ses tempes avec moins de violence, la tempête décroissait par degrés et laissait prévoir la bonace...

Elle percevait la chaleur d'un corps allongé contre le sien. Elle tourna la tête, regarda et reconnut Hiérophante. Le souffle régulier de l'homme faisait frissonner les cheveux sur le front de la comédienne, tant leurs visages se trouvaient proches. Alors elle se souvint de tout : du théâtre, du dîner de Whitefriars, de la farce, et elle se cacha pour ne plus voir les yeux fixés sur elle. Avec la raison, l'inquiétude rentra dans son esprit. Le regard clair de Hiérophante avait retrouvé sa puissance, il l'attirait, et elle se sentait épou-

vantée, tel l'oiseau fasciné par un serpent. Elle ne lisait dans les yeux l'expression d'aucun sentiment humain; dépourvus de douceur comme de méchanceté, ils n'exprimaient ni colère, ni désir, mais une indifférence sans nom. Seul, semblait-il, un spectre pouvait posséder de tels yeux que n'émeuvent plus aucun mouvement de l'âme. A la fin cette fixité devint intolérable.

— Dis-moi que tu es irrité, frappe-moi, chasse-moi! — imploraient les yeux d'Amoret... — Parle, ou laisse-moi aller, laisse-moi partir!

— Demeure ou va-t-en, que m'importe? — répondaient les yeux de Hiérophante. — Dans mon lit ou ailleurs tu porteras toujours le poids de tes péchés comme un manteau de plomb. Mon indifférence te surprend parce que la soie de ta peau tendue sur ta chair l'habille d'une enveloppe magnifique? Le juste, sache-le bien, ne s'attache pas à ces choses périssables, seul ce qui demeure l'intéresse. J'ai désappris la forme des choses terrestres, seul ce qu'on ne voit pas me retient. Que recouvre ta chair? Un squelette! Le squelette de ton corps n'est pas plus tentant que les ossements d'un charnier! La splendeur de ta chair passera, mais ton âme subsistera, et l'œil de Dieu interrogera ton âme toute nue...

La comédienne se sentit étreinte d'une profonde terreur en pensant à cette minute, et elle tremblait devant le saint homme affranchi des contingences humaines et déjà parvenu à un état meilleur, intermédiaire entre la terre et le ciel. Cependant elle demeurait clouée au lit, incapable de tenter un mouvement. Peu à peu ces yeux qui lui fouillaient l'âme, ce regard lancinant s'éteignit. Les cils noirs battirent sur les yeux gris et le puritain s'endormit. Amoret attendit de longs instants la minute propice pour fuir. Elle redoutait d'éveiller le dormeur, car il l'eût clouée sur place d'un coup d'œil. Avec des précautions infinies elle se glissa dans la ruelle et couverte en hâte d'un vêtement, elle se dirigea vers la porte. La serrure résista à la pression de sa main, ses efforts ne réussirent pas à l'ébranler. Tout à coup un cri d'enfant monta dans le silence de la nuit, la galvanisa. La logeuse, plongée dans le sommeil de l'ivresse, avait dû oublier le petit qui réclamait sa mère avec un vagissement aigre et plaintif.

— Il demande sa mère, — pensa Amoret, — il tâtonne et ses pauvres bras ne rencontrent que le vide et le froid, ses yeux ne découvrent rien dans les ténèbres, sa voix n'éveille pas d'écho et sa mère se tait... Je suis semblable à lui... je titube dans le vide et dans la nuit, personne ne répond à mon appel, je suis le jouet de la tempête! Mais lui, il est pur, et moi je me sens écrasée sous l'ignominie!... Il est innocent, il a droit à la vie, mais moi je ne puis prétendre à rien, ni à la pitié, ni au bonheur...

Hagarde, elle fit quelques pas dans la pièce d'où elle ne pouvait sortir. Elle avisa sur la table une bible, toucha avec respect la couverture brune déformée par les mains pies, puis, ayant achevé de se vêtir, elle vint s'asseoir sous la lampe. Le livre restait ouvert sur ses genoux et cependant elle ne lisait pas. Elle demeurait immobile, droite, le dos au mur, les mains sur la bible. Les recoins de la chambre se veloutaient d'obscurité. Coloré comme une fleur, le visage d'Amoret émergeait de la cape sombre. Les lueurs de la flamme allumaient un reflet d'or dans sa chevelure emprisonnée dans une résille, et, en déplaçant par sursaut les ombres, elle faisait grimacer le masque du puritain, dont le profil ascétique se découpait sur le fond jaune des rideaux. Amoret éleva son âme vers le Dieu du livre.

— Père, — balbutia-t-elle, — je ne sais pas prier. J'ignore encore ce que je veux te donner et ce que j'attends de toi. Laisse-moi voir clair en moi-même, ne me repousse pas parce que j'ai tendu un instant déjà les bras vers toi et que je me suis détournée, appelée par les plaisirs du monde... Il y a en moi quelque chose qui veut sortir et qui veut crier, comme cet enfant est sorti plein de vie du ventre de sa mère... La foi ne trouve pas son terrain dans l'âme d'une comédienne. Je dois forcer comme une femme en gésine! Mais si tu me vois, tu peux mesurer mon horreur du monde et la soif que j'ai de toi...

Elle priait, et elle demeurait encore amoureuse, avec sa belle chair palpitante sous la rude étoffe. Elle lut :

« L'Éternel est près de ceux qui ont le cœur rompu et il délivre ceux qui ont l'esprit brisé.

» Que ceux qui cherchent mon âme soient honteux et confus et que ceux qui machinent mon mal soient repoussés en arrière et qu'ils rougissent...

» ... Car c'est sans cause qu'ils m'ont caché la fosse où étaient tendus leurs rets, c'est sans cause qu'ils ont creusé pour surprendre mon âme[1]. »

Elle releva la tête et se souvint de sa mère, la Swine-killer, et des pratiques impies qu'elle lui enseignait. Elle pensa aux turpitudes de son existence errante, à sa vie licencieuse à Londres, à l'exemple des vices qu'elle avait donné, répandant du haut de la scène sur une foule plus attentive que celle des églises des mots ignorant le Créateur ou l'offensant. Comment fallait-il vivre? Créer un foyer vertueux, élever ses enfants dans la crainte de Dieu, voilà le rôle de la femme! Maintenant il était trop tard pour cela. Il fallait expier, non seulement rompre avec la vie passée, mais l'expier, l'expier, l'expier!

A l'aube une lumière trouble, blafarde, commença à éclairer la chambre. Le mobilier parut plus minable sous le jour triste qui éteignait les couleurs avivées par la lueur de la lampe. Mais Amoret ne voyait rien. Sa pensée s'était retournée vers le puritain : il devait servir de trait d'union entre elle et Dieu, guider ses premiers pas dans la vérité. Et s'il refusait? s'il n'avait pas foi en la sincérité de sa contrition? La laisserait-il parler seulement? Elle voulut pouvoir le convaincre dès le premier moment. Pour cela elle chercha à modifier son aspect. A l'aide d'un couteau elle se mit à découdre les galons d'argent et les autres ornements de sa toilette. Machinalement elle chercha à son cou le collier de Jacintha mais ne s'émut pas de sa disparition. Elle dissimula sa robe de velours clair sous sa cape, puis elle sortit sa résille d'or. Mais, sa chevelure répandue sur ses épaules, lui fit une parure encore plus somptueuse. D'un geste familier elle caressa ses cheveux, les appliqua contre sa tempe, contre sa joue, contre son cou. A travers la nappe soyeuse elle éprouva la rondeur de son sein. Elle se fut peut être attendrie à penser combien Eastangle avait aimé cette toison fauve, mais son esprit s'écartait des souvenirs de l'amour. Elle songea à la frêle Arabella, dont la splendide chevelure de soleil, transformée après quelques heures de séjour dans l'eau en une petite chose sans couleur, diminuée, se collait au crâne, ridicule

1. Psaumes.

et poisseuse, rappelant la tête des jeunes garçons qui dans les fêtes de villages passent, les yeux bandés, une perche à la main, sous une guirlande de seaux déversés sur eux au premier heurt. En ouvrant les yeux, Hiérophante découvrit à Amoret un visage terne, inexpressif, dont la vie semblait retirée. Son visage avait perdu de son éclat, de sa fraîcheur, de sa jeunesse. Elle parla : mais, pareille à un violon dont la caisse brisée ne donne plus de résonance, sa voix ne vibrait plus. Elle-même crut entendre une étrangère.

— Je ne te cherchais pas, — dit-elle. — Un jour tu m'as apporté la parole du Livre et tu m'as mise sur la voie de Dieu... Tu n'as plus le droit de m'abandonner...

Il répondit de cette voix profonde qui déjà l'avait remuée jusqu'au fond de l'âme :

— Abaisse les yeux et regarde seulement le contraste de tes cheveux avec le Livre.

Une mèche, tombée sur la bible, ondulait soyeuse, de la couleur d'un métal précieux. Elle s'étalait sans modestie et sa splendeur jurait avec la couverture grossière. Amoret la retira vivement, saisit le couteau, et, tordant ses cheveux par touffes, elle coupa les torsades une à une, sans hésiter.

Quand la gerbe fauve eut jonché la table, la comédienne releva sa tête allégée.

— Que tous les liens qui me retiennent au monde soient tranchés comme cette chevelure, — dit-elle.

Hiérophante eut un rictus amer :

— Voilà du bon théâtre! — remarqua-t-il.

Elle protesta douloureusement.

— L'orgueil seul, le désir d'accomplir des actions rares et éclatantes pour attirer l'attention sur toi viennent de guider ta main! Cette parure, rejette-la loin de toi. Elle a été un instrument de péché, elle est souillée!

— Laisse, — répondit-elle, — je demeure toute seule maintenant et je ne possède plus rien; je la vendrai pour obtenir de quoi manger!

— Voilà ta foi! — s'écria-t-il. — Tu veux entretenir le péché, tu veux qu'une tête chenue s'en pare pour continuer les folies de la jeunesse...

Elle n'en écouta pas davantage et jeta dans l'âtre la riche

moisson. A l'aide du lumignon elle y mit le feu. Du petit tas précieux il ne s'éleva qu'une fumée âcre, infecte, prouvant la vanité de cette chose admirée des hommes. Avec elle disparut de la chambre la dernière couleur et la dernière beauté.

Pendant qu'Amoret demeurait encore accroupie devant le foyer, le puritain s'habillait rapidement. Elle se releva; un peu de vie était remontée à son visage.

— Ah, dit-elle avec passion, — je ne possède plus rien, mais l'Éternel y pourvoira! J'ai tellement soif d'expier! Je suis déjà si différente! Je sens venir Dieu!

Il s'avança vers elle, s'approcha avec un visage terrible, redoutable comme un ouragan, et instinctivement elle se courba devant lui. Il la dominait de toute sa taille, les bras dressés comme pour l'écraser contre le sol :

— Misérable! — balbutia-t-il, — misérable femme! En quel Dieu crois-tu donc? Au Dieu des Papistes? Au Dieu couronné d'or qui habite des palais, qui macère dans les parfums, qui fait tomber les femmes en extase? Au Dieu des hystériques et des comédiennes? Le vrai Dieu, le seul, le mien, — ajouta-t-il en se frappant la poitrine, — il faut être digne pour le recevoir!

Il sortit à grands pas après avoir, d'un coup d'épaule, enfoncé la porte close.

Amoret demeura prostrée à terre comme une morte. Cependant ses yeux restaient secs et ouverts... Elle réfléchissait, elle comprenait, et elle savait que si Dieu n'était pas encore venu, Dieu viendrait.

. . . . . .

Lorsqu'il retourna une heure plus tard, Hiérophante la retrouva calme et froide; elle méditait sur la bible et dit de sa voix morte :

— On n'arrive pas au but dès la première tentative quand on s'est égaré dans tant de chemins... Je ne sais pas bien moi-même où j'en suis... Je m'efforce à la sincérité, mais je peine... Il m'est difficile de distinguer entre ce qui est à moi dans mon âme et ce qui n'est pas à moi... Les erreurs de ma vie passée, jour par jour accumulées, font corps avec mes sentiments, de même les objets placés dans la source pétrifiante se revêtent d'une gaine de pierre, le lichen ne

forme qu'un avec l'écorce et le coquillage avec le rocher... J'arrache ces erreurs par lambeaux et ma chair apparaît saignante, mais je ne puis pas tout arracher d'un seul coup, ce n'est pas possible... laisse-moi le temps...

Il se tint à quelque distance d'elle et lui parla durement, sans la regarder :

— Il faut t'efforcer à la simplicité, retrouver ton âme d'avant tes égarements, et repartir de là, oubliant le reste de ton existence...

Il continua à parler. Elle l'écoutait en silence et elle sentait les aspirations vagues qui flottaient autour d'elle se réunir et prendre corps. Dans son âme la conscience existait comme existe le papillon dans la chrysalide. Péniblement, elle sortait de son sommeil de pierre, elle allait secouer son engourdissement, exercer sa force, et déployant tout grand ses ailes, tenter enfin l'ascension du ciel...

II

La petite masure de Bouche-remplie-de-preuves[1], le relieur, s'élevait dans Warwick lane auprès du Collège des Médecins. De la rue, par la large fenêtre ouverte, on apercevait en passant l'intérieur de la boutique avec le métier à brocher, les presses de bois, les outils pendus au mur, les grosses pelotes de ficelle accrochées aux poutres du plafond. Sur une longue table, les peaux de veaux et de moutons, soigneusement préparées, voisinaient avec les feuilles de vélin couleur d'ivoire. Bouche-remplie-de-preuves les examinait et il triait les meilleures pour recouvrir les bibles. Il demeurait courbé sur l'ouvrage pendant des heures interminables. Quand il relevait la tête, ses yeux pâles, dépourvus de cils, clignotaient au jour. Sa chevelure rasée, creusée par la calvitie de deux brèches profondes du côté des tempes, semblait une étrange moisissure de son crâne. Décolorée, flétrie, jaunissante, la chair de son visage ne conservait plus l'apparence de la vie, seuls ses longs doigts crochus demeuraient actifs et nerveux. S'il parlait,

1. Les puritains affectaient de prendre des noms bizarres. Celui-ci est tiré du livre de Job : « Je remplirai ma bouche de preuves. »

sa bouche se tordait douloureusement, et loin était le temps où son éloquente argumentation le faisait comparer à Job et mériter son surnom. Maintenant, la voix terne comme toute sa personne falote, il s'exprimait avec difficulté et émettait des sons inarticulés pour remercier, pour publier son blâme ou son approbation. Au dire de ses voisins il vivait saintement. Certains cependant lui reprochaient d'être l'hypocrite le plus fiéffé qui ait jamais suinté des parois de la marmite chauffée par le Diable pour fabriquer les puritains à grand renfort de fiel et d'absinthe. Ils l'accusaient d'attirer parfois des filles de mœurs faciles dans son arrière-boutique et de se livrer à l'usure avec les jeunes seigneurs, sous prétexte que s'il ne leur avançait pas d'argent ils sauraient s'en procurer de façon malhonnête et que s'il n'exigeait pas d'eux un taux usuraire leur folie de dépense ne connaîtrait plus de frein.

Sa mère habitait avec lui. Elle approchait de sa centième année. Revenue à la simplicité de l'enfance elle se refusait à parler depuis de longs mois et, sans répit, filait sa quenouille auprès de la fenêtre en chantonnant des ballades gaillardes ou sentimentales. Ses petits yeux bleus pétillaient de malice.

Vers le soir, son rude labeur quotidien terminé, Sharp, le porteur d'eau, venait s'initier chez Bouche-remplie-de-preuves aux secrets de la reliure. Attentif aux indications du relieur il inclinait sur les livres son beau profil aquilin et il montrait dans l'exécution de son travail un soin et une dextérité singulière. C'était un garçon intelligent et sage, impatient de s'élever. Une foi sincère, entretenue par la lecture des livres pieux, l'animait. Il s'efforçait de vivre selon les principes de la loi divine, toutefois il se gardait de tomber dans les excès des puritains et conservait dans toute sa rutilance le casque cuivré de sa chevelure, pour l'émerveillement de la jolie lingère qu'il courtisait dans le quartier de New Exchange.

La vue de cet intérieur paisible et laborieux, port de salut choisi par Hiérophante pour l'abriter, impressionna Amoret. Immobile sur le seuil elle parcourut d'un regard rapide les assistants et la salle, puis ses yeux se complurent au spectacle des livres disparates empilés sur les tables. Une odeur persistante de souris et de vieux papier flottait dans l'air.

— Voici, — dit Hiérophante d'une voix dure en désignant de la main la jeune femme à Bouche-remplie-de-preuves, — celle dont je t'ai entretenu ce matin... Dieu l'a jetée sur mon chemin, — continua-t-il très lentement.

Il ajouta, non sans répugnance :

— J'ai pour mission de sauver son âme...

— Dieu te garde, sœur! — murmura Bouche-remplie-de-preuves d'une voix éteinte, — et béni soit ton séjour sous mon toit!

Amoret s'avança. Avec son maintien réservé et sa tête rasée dissimulée sous une petite coiffe blanche, elle prenait un air religieux. Elle répondait par une phrase de remerciements aux souhaits de bienvenue du relieur, quand soudain elle s'arrêta net : une voix chevrotante entonnait derrière elle une chanson inattendue à ce foyer puritain :

Que dites-vous de Pyrame
Qui avait promis de refréner son amour...

La vieille fileuse souriait de ses yeux de centenaire espiègle. En se retournant Amoret la découvrit dans l'embrasure de la fenêtre.

Pour l'amour de Thisbé il se frappa lui-même!
Madame! Madame!
Pour prouver qu'il était un amant sincère,
Ma chère dame!

— C'est ma mère. Le Seigneur lui accorde une longue vie, — expliqua Bouche-remplie-de-preuves, et tout de suite il entraîna Amoret, lui montra le métier, les brochures, et entreprit de l'initier à son travail.

Alors l'existence nouvelle commença pour la jeune femme. Son âme se reposait et se fortifiait dans le calme de la petite boutique de Warwick lane. Elle préparait l'ouvrage des hommes en brochant les feuillets, s'occupait en outre du petit ménage, et elle lisait la bible à ses moments perdus. Ses lectures la plongèrent tout d'abord dans un ravissement sans mélange. Mais, dans cette ambiance puritaine très propice, les scrupules germaient dans son âme comme les grains dans le sol fertilisé par le Nil. Elle se reprocha bientôt de prendre plaisir à la description des offrandes d'or, d'hya-

cinthe, d'écarlate, de fin lin, de bois de Sittim, d'aromates. Elle n'osa plus se complaire à imaginer la robe bigarrée de Joseph, ni le vêtement sacré d'Aaron, brodé, garni de pierres d'onyx, de chaînes d'or, de sardoines, de topazes, d'émeraudes, de saphirs, de jaspes, d'améthystes, de chrysolithes et de béryls, avec une frange entremêlée de grenades de pourpre et de clochettes d'or. Elle évita de songer aux bagues des Ismaélites, aux boîtes de senteur, aux filles d'Israël portant des ornements d'or sur leurs vêtements. Les habits d'écarlate des rois de Madian et les colliers de leurs chameaux, les sept lampes d'or et le chandelier à sept branches, les femmes qui chantaient et qui dansaient devant le roi Saül avec des tambours et des cymbales, effarouchèrent son rigorisme de néophyte. Elle évoqua alors les repas de lait, de fromage, de pain et de miel, les paysages ensoleillés dans lesquels passe la lente théorie des chameaux, Rebecca au puits, Rachel au milieu de ses brebis, la fille du Pharaon écartant les roseaux du Nil; Déborah, la prophétesse, debout sous un palmier; le pieuse Ritspa, fille d'Aja, dont les fils et les neveux furent mis en croix par les Gabaonites au commencement de la moisson des orges. Ritspa vigilante, empressée autour des sept calvaires, en écartait les oiseaux du ciel pendant le jour et les bêtes des champs au cours de la nuit...

Amoret aspirait à devenir, elle aussi, une sainte femme.

— Hélas, — pensait-elle, — je suis indigne!

Elle faisait un retour sur elle-même et se reprochait d'avoir demandé au livre un repos rafraîchissant réservé aux âmes pures. Elles cherchait à reprendre le sens des réalités, revenait à Hiérophante, s'efforçait d'accroître la terreur religieuse qu'il lui prescrivait, et elle se repaissait de menaces terrifiantes :

« L'Éternel enverra sur toi la malédiction, l'effroi et la ruine dans toutes les choses où tu mettras la main et que tu feras jusqu'à ce que tu sois détruit.

» Tu bâtiras des maisons, mais tu n'y demeureras point. Tu planteras des vignes, mais tu n'en cueilleras point les fruits[1].

» Celui de Jeroboam qui mourra dans la ville sera mangé

1. Deutéronome.

par les chiens; celui qui mourra dans les champs sera mangé par les oiseaux des cieux. »

Mais, quand l'épouvante la tenaillait par trop, le hasard de ses recherches l'amenait à des pages réconfortantes :

« L'Éternel passait et un grand vent très impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers allait devant l'Éternel; mais l'Éternel n'était point dans ce vent. Après le vent il se fit un tremblement, mais l'Éternel n'était point dans ce tremblement.

» Après le temblement venait un feu; mais l'Éternel n'était point dans ce feu. Après le feu on entendit un son doux et subtil... [1] »

Elle se reprenait alors doucement à espérer : le miel s'était écoulé du ventre du lion déchiré par Samson, ainsi elle se plaisait à penser, que, pour elle aussi, « la douceur sortirait de celui qui est fort ».

Hiérophante venait changer le cours de ses pensées. A chacune de ses visites, il s'employait à tuer en elle le rêve, la poésie, lentement, à coups d'épingles.

— Tu n'es pas sûre, — lui dit-il un jour, — de conserver jusqu'à demain la libre disposition de tes membres. Tu ignores si un accident ne te privera pas de la vue, de l'usage de tes jambes ou de tes bras. Auras-tu ce soir du pain pour te rassasier? Dormiras-tu cette nuit sous un toit?... Ton destin demeure entre les mains de l'Éternel. Mais tu peux affirmer de toutes tes forces une chose : deviendrais-tu puissante comme la reine de Saba, détiendrais-tu le pouvoir de dispenser aux peuples la vie et la mort, quoi que tu accomplisses en bien ou en mal, ni ton omnipotence terrestre, ni tes richesses ne te permettraient de prolonger ton existence d'une minute. « Tu vieillis, tu mourras! » voilà les deux seules certitudes que t'accorde la Providence divine.

— Oui, — répondit-elle, — je suis assurée de mourir, mais j'ai confiance en la clémence du Seigneur. Jésus n'a-t-il pas pardonné aux pécheresses?

Alors, la colère du prophète éclata, se peignit violemment sur son visage blême.

— Pardonnée? — s'écria-t-il, — pardonnée parce que main-

1. Rois.

tenant tu sembles regretter tes déportements? « Peut-il sortir quelque chose de net de ce qui a été souillé ?[1] » Espères-tu voir laver tes offenses comme celles de la prostituée au sortir du confessionnal des moines? Papiste! Papiste! Voilà ce que tu es en réalité! Tu n'es pas des nôtres! mais réfléchis donc, mets en parallèle ta contrition et tes péchés! Qu'as-tu fait pour mériter l'indulgence?

En abaissant les yeux sur elle il ne put s'empêcher de remarquer sa touchante beauté... Il détourna aussitôt le visage et cessa de s'adresser à elle :

— Seigneur! — implora-t-il, — Seigneur, depuis que je me souviens d'être moi-même, je suis demeuré à ton service! Seigneur, je t'ai consacré ma vie entière! Seigneur, je croyais avoir mérité ta faveur et pour sauver cette âme, ton choix s'est porté sur moi!... Seigneur, près du corps immonde de cette femme, près de son corps d'enfer, il m'a fallu passer une nuit d'agonie! Je l'ai acceptée et je t'ai offert ce sacrifice, Seigneur!... ma chair n'a pas connu la tentation, Seigneur, mon Dieu, tu me voyais! Mais je craignais de manquer de force pour accomplir l'œuvre assignée par toi, Seigneur! Pourquoi as-tu commis ton serviteur pour assainir une âme en putréfaction au lieu de le laisser éclairer celles dont le péché provient de la seule ignorance!

Il s'exaltait. Des sanglots venaient briser sa voix. La néophyte demeurait blottie sur son escabeau, tel un misérable oiseau transi, battu par l'orage. Dans la colère du saint homme elle sentait la colère de Dieu, du Dieu juif, vindicatif et solitaire, effroyable de violence. Les mots la frappaient comme autant de coups de massue, la marquaient comme autant de signes au fer rouge. Hiérophante détenait la vérité, elle s'en montrait autant que lui convaincue, mais, dans son épouvante de la damnation, elle voulait à toute force être sauvée. Elle balbutia dans les affres de l'horreur :

— La voie! Dis-moi la voie!

Il répondit d'une voix plus sourde, mais toujours terrible :

— Pénètre-toi de la vérité : tu n'es rien, moins que rien, un peu de boue façonnée! Tu ne peux prétendre à rien, ni te plaindre de rien. Même si tu accomplis des œuvres méri-

1. Job.

toires tu n'auras droit à rien, ni à la vie éternelle, ni au pardon!... Tu demeures encore toute vanité, tout orgueil! Tu ressentirais de la volupté à te repentir avec ostentation, à te couvrir la tête de cendres, à faire l'étalage de ta contrition après celui de tes vices!

Il se recueillit un instant avant de conclure :

— Sois humble, car tu es la dernière des dernières!

Elle enfouit sa tête dans ses bras pour ne plus entendre et demeura prostrée à ses pieds. Toute pareille à Tantale, elle voyait à la portée de sa main les fruits des éternelles délices et elle se trouvait dans l'impossibilité de les cueillir. Elle se sentait paralysée, comme transformée en larve et condamnée pour accomplir son salut à escalader les parois à pic d'un cirque de rochers qu'il eût fallu cent pieds et cent mains pour franchir.

Hiérophante la laissa dans un profond désarroi. Une seule pensée surnageait dans son esprit : elle répétait avec entêtement :

— Le monument de mon expiation doit dépasser la grandeur de mes offenses!

***

Un soir, après avoir achevé de relier un volume, Sharp le tendit à Amoret :

— Voici la traduction des *Mémoires d'Enzinas*, — dit-il. — Cette lecture a été le point de départ de ma conversion.

Elle s'empara du livre, intéressée.

— Est-ce également un livre qui t'a convertie, sœur? — interrogea-t-il.

— Non, — répondit-elle en secouant la tête d'un air gêné.

— Car tu es venue à Dieu depuis peu de temps, — ajouta-t-il. — Je t'ai reconnue, je fréquentais naguère le théâtre de la Rose.

— Tais-toi, — fit-elle avec précipitation, — ne me rappelle pas ce temps!

— J'y fais allusion pour m'émerveiller de la force d'âme de la comédienne qui se donne librement à Dieu en pleine fortune, en pleine beauté!

— Beau mérite! Fortune et beauté pèsent peu à côté de l'Éternité!

— Elles pèsent peu, mais le Tout-Puissant nous a mis sur la terre pour y vivre! Tu retrouves ton âme et tu découvres Dieu au cours de ta retraite. Redevenue sûre de toi, tu reprendras la vie normale...

— Tais-toi, — interrompit-elle violemment, — fou, trois fois fou! Il ne me reste pas assez d'années à vivre pour expier une minute de mon passé, l'ignores-tu donc? Ne me conseille pas! Tais-toi! Je reconnais à Hiérophante et à lui seul le droit de m'enseigner! Nul autre ne peut m'aider à me sauver!

Sharp se tut, respectueux de son émotion, et, à dater de ce jour, il évita toute conversation susceptible de la blesser. Cependant ils continuèrent à s'entretenir longuement ensemble et à échanger des impressions sur leurs lectures. Par un effort constant de sa volonté, Amoret parvenait à dominer le trouble apporté dans sa chair par cette intimité dangereuse et elle s'efforçait de considérer Sharp comme un frère. Quant à lui, adorateur fidèle de la jolie lingère du New Exchange, il éprouvait seulement un intérêt amical pour cette femme triste dont la beauté se fanait dans les pratiques pieuses. Il se forma ainsi entre eux une amitié d'un caractère très élevé, épurée de pensées charnelles.

Amoret retirait un grand apaisement de ces causeries, car dans la solitude, son esprit s'égarait. Les saintes femmes, les tableaux poétiques de la bible cessèrent bientôt d'occuper sa pensée. Elle pensait sans cesse à la mort, à la damnation, et elle palpait les os de son visage à travers sa peau pour se rendre compte de l'aspect qu'aurait son squelette. La nuit, des cauchemars apocalyptiques troublaient son sommeil. L'idée de Dieu ne la quittait pas. Tel un voyageur qui tente tous les sentiers de la montagne pour contourner un inévitable rocher auquel aboutissent tous les passages, elle trouvait Dieu partout, juge de chacun de ses mouvements et gardien vigilant des égarements de son passé. Plus cruel que le cilice du papiste, l'aiguillon du remords la lancinait. Toute gaîté la blessait. Elle s'offusquait de la beauté. Elle fuyait le riant soleil, et, à la tombée de la nuit, quand la lumière décline et que la douceur du crépuscule descend sur la terre et envahit les

êtres, pour échapper à la magie voluptueuse de l'heure, elle s'absorbait dans sa lecture ou bien elle maniait de ses doigts agiles l'aiguille et les feuillets avec une ardeur décuplée. Mais, les jours où le vent d'Est poussait la pluie contre la fenêtre, lorsque la masure craquait comme une vieille barque battue par la tempête, elle se saoulait de mélancolie et elle cherchait à retrouver dans le souffle de la rafale les appels vengeurs des prophètes. Et elle pensait :

— Quand j'affronterai le jugement de Dieu mes iniquités pèseront lourdement dans la balance! Pour rétablir l'équilibre je mettrai dans l'autre plateau mon humilité et ma solitude. Mais, qu'est ceci, à côté de cela? Mes crimes m'accuseront, me désigneront du doigt à la vengeance céleste! Quelle voix s'élèvera alors pour couvrir la leur? Quel avocat apaisera la colère du Juge lorsqu'elle se sera enflammée contre moi?

Ah, si elle avait pu jeter dans la balance une éclatante expiation! Si le châtiment pouvait crier aussi fort que les offenses!... Cette idée s'appesantit chaque jour davantage sur son cœur...

Elle se trouva donc tiraillée entre les enseignements de Hiérophante et sa propre conception du repentir qui l'entraînait dans une voie différente. Elle n'osait pas s'en ouvrir au Révélateur des choses sacrées, et, comme Sharp n'abordait plus cette question avec elle, dans le désarroi où elle se trouvait, elle se résolut à lui parler la première.

— Vois-tu, — dit-elle, — mes péchés m'accablent si lourdement que je tremble de ne pouvoir mériter le ciel en menant cette existence claustrée! Après tant d'années de turpitudes ai-je le droit de jouir en paix du repos de cette demeure chrétienne? Ayant contribué avec éclat à répandre les abominations, je voudrais publier aujourd'hui mon repentir, risquer jusqu'à ma vie pour éclairer la foule!

— Ah, la noble pensée, sœur!

— Hélas, Hiérophante me l'interdit!

Sharp continua sans l'écouter :

— Instruire le peuple, lui expliquer le Livre, œuvre digne des temps bibliques!... Mais oserais-tu la tenter, t'en prendre ouvertement aux plus puissantes iniquités, saper la vie publique, l'Église d'Angleterre, affronter la Reine?

Amoret tressaillit :

— La Reine?

Il répéta très bas :

— Oui, la Reine!... Le Seigneur n'avait-il pas évité de mettre un roi à la tête d'Israël? — continua-t-il en s'animant. — Quand le peuple insensé s'en plaignit, le Seigneur dit à Samuel : « Obéis à la voix des hommes de mon peuple, car ils m'ont rejeté afin que je ne règne pas sur eux. Toutefois ne manque point de protester expressément contre eux et de leur déclarer comment le roi qui régnera sur eux les traitera [1]. » Seul l'Éternel a droit aux honneurs des souverains. Tous les diadèmes de la terre se dressent comme autant de provocations au divin Maître! Marry, qui s'incline devant eux se montre impie! A quoi bon la loi des rois et des parlements, puisque l'Éternel a dicté la sienne? Tenons-nous en aux commandements de l'Écriture : en dehors des prescriptions divines, l'homme, créature de Dieu, reste libre, comme l'oiseau de l'air!

La vieille sommeillait sur son escabeau. En s'ouvrant, la porte grinça et la réveilla. Tout de suite elle se mit à fredonner :

> Toi, Norton, avec tes huit braves fils,
> Ils t'ont condamné à périr, hélas, quelle barbarie!
> Rien n'a pu épargner tes cheveux blancs...

Le reste de la ballade se perdit dans un murmure. Cependant Bouche-remplie-de-preuves et Hiérophante venaient d'entrer.

— Tout se trouve dans le Livre, — continua Sharp en s'adressant à Amoret. — Tu vas voir! Pour nous éclairer nous allons demander à Hiérophante de nous lire des passages du livre de Jérémie.

Le Révélateur des choses sacrées s'avança et autour de lui l'atmosphère sembla se purifier. Il prit la bible. Les trois autres vinrent se grouper autour de lui, la vieille se rendormit.

Hiérophante tourna les pages, parcourut des yeux les versets, commença à lire à haute voix :

« Promenez-vous par les rues de Jérusalem et regardez maintenant et considérez et informez-vous par ses places si

1. Samuel.

vous y trouverez un homme, s'il y en a un qui fasse ce qui est droit et qui cherche la vérité. »

Sa voix ardente tremblait de passion. Il lisait pour lui-même, oublieux des autres. Il se repaissait de mots pourtant familiers et la joie toujours nouvelle de les retrouver dans la bible fortifiait son austère foi et le grisait.

« Car les pasteurs sont abrutis et n'ont point recherché l'Éternel. »

Amoret vit la moue méprisante de sa face s'accentuer à l'adresse des prêtres de l'Église d'Angleterre. Elle osa détailler le visage du lecteur parce que ses yeux demeuraient baissés sur le texte. Il lui parut beau avec son profil accusé, dur, altier. Elle observa son front haut, ses cheveux ras, son teint mat et ses yeux gris, trop clairs, hallucinants, à peine visibles sous la frange des cils noirs

« Car, O Juda! tu as autant de dieux que de villes, et toi, Jérusalem, tu as dressé autant d'autels aux choses infâmes que tu as de rues, des autels pour faire des parfums à Bahal. »

Hiérophante écarta la bible. Londres, remarqua-t-il, reproduisait les iniquités de Jérusalem. Ses idoles? La richesse, le luxe, la débauche, la Cour et ses plaisirs, la Reine... Les hommes de Dieu ont beau piétiner sous leur talon depuis des siècles la tête du serpent, il se redresse et siffle encore! Il s'emporta contre le théâtre, séducteur de l'esprit et de la chair, propagateur du luxe et de la luxure, serviteur de Dagon, arme de Satan, le théâtre où tout est fausseté, apparence, illusion, criminelle démence.

Il flétrit ensuite la religion officielle, hypocrite caricature d'un infâme papisme imaginée par un roi débauché pour assouvir ses passions charnelles. Il méprisa ses évêques, ses prêtres, ses adeptes, en rappelant ce verset, sacré : « Lors même qu'ils diront : l'Éternel est vivant! ils jureront faussement. »

— Le pilier de cette église impie, — continua-t-il, — celle qui encourage toutes les vanités de la chair et de l'esprit, c'est la femme aux mains sanglantes de l'assassinat de sa sœur, la prostituée Guisienne, qui, elle-même, guida jadis contre son époux la main meurtrière d'un amant...

Ils écoutaient serrés les uns contre les autres comme des conspirateurs.

Hiérophante s'exprimait sans éclat, avec une rude puissance de persuasion. Amoret, aisément convaincue, s'épouvantait de la hardiesse du lèse-majesté.

— Ballottée par les passions, dans le sillage pestilentiel de ses favoris dont elle vend la dépouille à leur mort, malgré l'âge, maquillée à la manière d'une courtisane, s'exhibant dans des fêtes scandaleuses sous les traits d'héroïnes impudiques, plus avide de flatteries qu'un pourceau de glands, la Reine synthétise toutes les iniquités! Toutes émanent d'elle comme les rayons du soleil, toutes aboutissent à elle telles les rivières à l'océan! Elle se laisse adorer comme une divinité monstrueuse, comme Cynthia, la lune, à laquelle les peuples des premiers âges rendaient un culte. Pour ce monument d'orgueil le Livre réserve ces mots : « Dis au roi et à la reine : humiliez-vous et abaissez-vous, car la couronne de votre gloire est tombée de dessus vos têtes. »

C'était la révélation!

Amoret découvrait la plaie et se sentait le courage de bouleverser le monde pour la panser, et en même temps pour sauver son âme. Hélas! pourquoi Hiérophante la condamnait-il à une retraite contemplative? Par soumission autant que par crainte du saint homme elle décida de temporiser. Mais un jour elle posa le doigt sur un verset de la bible, au hasard, et elle lut : « L'Éternel tire le petit de la poudre et élève le pauvre du fumier, pour le faire asseoir avec les principaux, même les principaux de son peuple[1]. »

Cette lecture vint la confirmer dans sa présomptueuse intention, la persuader davantage qu'en entreprenant la bataille contre l'iniquité, pour la plus grande gloire du Très-Haut, elle entrerait dans la voie du salut.

***

Cependant la violence de Hiérophante semblait s'accroître en raison de la constance de sa catéchumène dans le repentir. Amoret, déconcertée par cette fureur, sentait grandir son inquiétude. Elle vivait dans les affres de l'épouvante. Un jour, n'y tenant plus, elle lui avoua son angoisse :

1 Psaumes.

— Écoute, — dit-elle, — je suis tous tes conseils et je ne sens pas descendre en moi la paix de Dieu. Je crains de ne pouvoir être sauvée par la solitude et la prière. Ne me faudrait-il pas souffrir de grands maux pour mériter le ciel? Permets-moi de demander à Dieu de m'indiquer sa volonté par un signe!

Hiérophante ricana :

— Ah, le démon de l'orgueil te tenaille! La soif de paraître te consume! Tu mènes une vie singulière pour recueillir de nouveaux applaudissements! L'adulation sera meilleure après quelques semaines d'éloignement! Ah, comédienne! Comédienne! Tu t'entends à réveiller l'intérêt émoussé du public! Voici du nouveau, de l'original : la prostituée Amoret devenue chaste! Tu n'as donc pas compris, tu ne sens donc pas ce que tu es pour Dieu? Eh bien, je ne suis qu'un homme misérable, mais lorsque nos deux corps, étendus côte à côte, se frôlaient, nus comme au jour de la création, un dégoût si formidable s'empara de moi que je dus retenir mes nausées, raidir mes muscles pour supporter ton contact et enfoncer mes ongles dans l'épaisseur du lit pour empêcher mes mains de te précipiter hors de la couche et de t'écraser sur le sol comme un insecte immonde!

Il s'interrompit soudain : Sharp entrait. Amoret éperdue s'enfuit pour cacher son désordre dans l'arrière-boutique.

— Tu lui prêchais l'humilité? — interrogea le porteur d'eau. — Crois-moi, — pousuivit-il sur un ton conciliant, mais ferme, — tu agis trop durement à son égard. Mets-toi à sa portée... Demeurée longtemps comédienne, elle a pris l'habitude de paraître, son caractère se trouve ainsi façonné. Laisse-la faire elle-même son salut selon son tempérament, ou tout au moins cherche à l'améliorer sans la brusquer : c'est une femme!

— Je veux la briser! — dit Hiérophante. — Elle sera sauvée si je réussis à la pétrir de mes mains comme une argile! Il faut craindre chez cette fille le retour de la mauvaise nature, la réduire sans cesse, crever l'abcès et presser la chair meurtrie, la fouailler, la labourer à vif, la brûler au fer rouge pour arracher tous les germes du mal, toutes les impuretés, et pour assainir la plaie béante!

— Je vis près d'elle, crois-moi, — répéta Sharp avec assurance, — ta mission est terminée. Mise par toi sur la voie de Dieu elle suivra son chemin... N'arrache pas son cœur pour le remplacer par un cœur fabriqué de toutes pièces...

Hiérophante l'arrêta brusquement :

— C'est bon! — fit-il d'un ton bourru.

Le front sévère, le regard fixe, il s'abîma dans ses pensées et Sharp respecta son silence. A l'entrée d'Amoret seulement le Révélateur des choses sacrées tourna la tête. Debout sur le seuil, elle attendait sa sentence :

— Je t'autorise à demander le signe, — dit-il froidement, — et que Dieu soit avec toi!

Et il sortit, rapide.

. . . . . .

Amoret ne mangeait plus, ne dormait plus. Elle interrompait fréquemment son travail et demeurait immobile à regarder dans le vague, stupéfaite. Parfois des larmes se mettaient à couler de ses yeux et si; Bouche-remplie-de-preuves lui en demandait la cause, elle tressaillait brusquement comme une personne qu'on réveille en sursaut, essuyait son visage et se remettait silencieusement à la besogne. Les nerfs soutenaient seuls en elle un reste de vie, son âme demeurait tendue comme un arc bandé, dans l'attente décevante du signe.

— Seigneur, — implorait-elle cent fois par jour, — le prophète envoyé vers moi par ta miséricorde m'a assigné cette retraite. Je ne la quitterai que sur ton ordre, mais, si je ne puis sauver mon âme en demeurant dans la paix de ce foyer, arrache-moi d'ici, permets-moi de porter la parole au peuple et d'accomplir des actions pour ta plus grande gloire!

Une pénible oppression pesait sur les habitants de la petite boutique du relieur. Dans l'atmosphère alourdie les corps semblaient se mouvoir avec peine. Une journée s'écoula tristement sans la visite de Sharp. La vieille chantait si bas que l'on ne percevait aucune parole de sa ballade, mais seulement un souffle rythmé. Bouche-remplie-de-preuves étouffait. Il cessait par instants de travailler et, les yeux mi-clos, il rejetait le corps en arrière pour respirer plus aisé-

ment. Par la fente effrangée de ses paupières il observait Amoret à la dérobée, puis recommençait à froisser les feuillets. Amoret, égarée, jetait autour d'elle un regard anxieux, et la vue de l'ange de l'Éternel se dressant subitement à ses yeux avec son glaive de feu l'eût moins épouvantée que ce silence de Dieu.

A la nuit tombante elle quitta le métier à brocher et secoua ses jupes. Elle se dirigea ensuite vers l'arrière-boutique pour y préparer le repas du soir. La cuisine se trouvait dans une nuit profonde. A tâtons la jeune fille s'avança vers la cheminée. Sous les cendres douces au toucher, la braise veillait, silencieuse gardienne du feu crépitant. Amoret accroupie, la raviva de son souffle, et dans l'obscurité une lueur écarlate colora son visage aux joues gonflées. Le lit de la vieille, baigné par la chaleur de l'âtre, se révéla dans la pénombre.

Tandis qu'Amoret, absorbée, broyait au mortier la graine de moutarde, Bouche-remplie-de-preuves entra dans la salle. Il gémit de fatigue et s'étendit sur le lit avec un douloureux soupir. Cependant il suivait de l'œil les mouvements de la femme.

L'eau commença à chantonner dans la marmite et le grillon, sollicité par les chaudes bouffées montant dans la cheminée veloutée de suie, lui répondit aigrement, selon le rite quotidien.

Le puritain appela d'une voix éteinte; Amoret s'approcha de la couche.

— Écoute, sœur, — murmura-t-il plaintivement, — tu connais l'histoire de Ruth, la Moabite?

Il venait de se soulever sur son séant et elle s'inquiéta car il tremblait de tout son corps et agitait des mains fiévreuses.

— ... Elle était veuve, pauvre et abandonnée... Booz la laissa glaner l'orge et le froment dans son champ... Booz la fit asseoir au milieu des siens et la rassasia de pain et de grain rôti... Ah! — fit-il, la voix chevrotante, — la belle histoire que celle de Ruth, la Moabite!

Attribuant ce délire à quelque fièvre maligne, Amoret s'efforçait de le faire coucher et l'exhortait au calme. Mais il se pressait contre elle en proie à une exaltation grandissante :

— ... Booz sommeillait, étendu près des javelles, Ruth vint silencieusement, découvrit ses pieds et se coucha...

Il saisit les mains de la néophyte :

— Ne t'ai-je point recueillie sous mon toit? N'as-tu point trouvé ici l'abri, le repos? Ne me dois-tu pas ce que Ruth devait à Booz?

Il lui broyait les mains avec une force dont il paraissait incapable. Apeurée, elle chercha en vain à se dégager :

— Laisse-moi, — balbutia-t-elle, haletante, — lâche-moi!

Il chercha à l'attirer sur le lit, vers lui.

— Arrière, blasphémateur! — gronda-t-elle.

Elle le repoussa de toute sa force, mais le petit homme retenait ses mains comme dans un étau. Alors, elle se mit à crier autant de colère que de peur et de rage. Brusquement, comme au théâtre, Sharp apparut, bondit, arracha l'héroïne à la brutalité du traître...

Pendant plusieurs minutes, ils se considérèrent immobiles, béants.

Dans sa précipitation, Sharp avait renversé son baril et, sans qu'elle y prenne garde, l'eau venait mouiller les pieds d'Amoret. Par la porte ouverte la voix de la vieille arrivait;

Quand le seigle atteindra ton menton,
Et que les cerises, les cerises seront mûres,
Quand les fraises nageront dans la crème,
Et que les écoliers s'ébattront dans le ruisseau,
Alors, o alors, o alors, o mon cœur le dit!
Tu auras cessé d'être pucelle!

Le bras de Sharp était demeuré autour de l'épaule d'Amoret. Elle se dégagea avec un pli amer à la lèvre.

Bouche-remplie-de-preuves, parvenu à se ressaisir, frémissait de fureur dans sa déconvenue et les outrageait :

— Ah, tu préfères le jeune, voilà toute ta vertu!

Il se répandit en injures puis bégaya des menaces. On l'entendait mal, car les mots sifflaient entre ses lèvres grimaçantes, hachés par les halètements de sa gorge. Mais, comme ils restaient cloués devant le lit, muets et consternés :

— Allez-vous-en! — articula-t-il, — je vous chasse! Toi, le porteur d'eau, ne mets plus les pieds ici! Et toi, la comédienne, va chercher ailleurs un foyer et du pain, va-t-en au...

Il s'interrompit, stupéfait : brusquement Amoret venait de se transfigurer. Son visage inondé d'une extase mystique

dégageait un rayonnement presque surnaturel, à la profonde épouvante du pécheur.

— Le signe! — balbutia-t-elle, les yeux dilatés. — Seigneur! Seigneur!

La chaîne qui la retenait dans la retraite assignée par Hiérophante se brisait. Délivrée elle agita les bras comme une folle et s'enfuit dans la rue en courant. Sa robe trop ample flottait autour de son corps amaigri...

***

Le pieux monument dénommé « Croix-Saint-Paul » s'élevait en plein air à l'abri des murs de l'église Saint-Paul. Il consistait en une chaire, sorte de petit pavillon en forme de tour surmonté d'une haute croix. Les prédicateurs répandaient la bonne parole d'une fenêtre pratiquée dans ce pavillon, et les fidèles, rangés en bon ordre sur des bancs, recueillaient leur enseignement, tandis que des hirondelles infatigables, à la poursuite de quelque insecte, zébraient l'air au-dessus de leurs têtes.

Le sermon venait de se terminer. Le prédicateur, sa bible sous le bras, se hâtait maintenant vers l'église. Il se heurta sur le seuil à un groupe de soldats bruyants[1]. Leurs casaques mal ajustées les engonçaient, des hauts-de-chausses trop amples, en retombant, lâches, sur les mollets leur donnaient une apparence particulièrement débraillée. Ils vociféraient, changeaient de visage à la moindre contradiction, la mine farouche, l'haleine forte, la barbe hirsute, toujours prêts à en venir aux mains. Une sorte d'Antinoüs presque albinos, capitaine à l'écharpe bleue et aux grandes bottes, traversa la foule, retint l'attention. La fadeur de sa beauté en faisait oublier le dessin splendide. Un de ses anciens soldats, un cavalier, le nomma à un vieux bourgeois déférent. Alors toute la soldatesque voulut éblouir l'auditoire en citant les noms illustres de ses chefs. Ils avaient guerroyé en Écosse, en Irlande, qui aux Pays-Bas, dans les rangs des « Gueux » sous les ordres d'Adam de Haren, qui en Virginie avec sir Walter Raleigh, qui en Allemagne parmi les Reîtres du duc Casimir, ou bien

1. L'église Saint-Paul était le lieu de rendez-vous des désœuvrés.

à Cadix sous la conduite de l'amiral Drake. L'un d'eux, compagnon du capitaine Frobisher, narra l'expédition du Groenland.

Deux recruteurs passaient dans les groupes, examinaient avec un regard de maquignon les gars aux épaules puissantes et aux jarrets nerveux dont l'escarcelle semblait mal garnie. Attirés par son œil fier et ses dents robustes, ils abordèrent un jeune vagabond. Une bonhomie affectée adoucissait la dureté de leurs visages :

— Hé, camarade! c'est un beau métier que de servir la Reine!

— Ouais! — fit l'autre avec une moue de dégoût; il leur montra du doigt un vieux soldat, paquet de chairs mutilées et de guenilles sordides, en train de mendier.

Deux riches marchands dont les souliers tailladés passaient sous les longs manteaux bordés de fourrures devisaient en se promenant.

— Aglaé!

— Létitia!

— Bradamante!

— Claridiana!

Les cockatrices barraient le chemin, rieuses, provocantes, se donnant le bras. Des chapeaux à petits bords, ornés de plumes, ombrageaient leurs fronts découverts. Leurs visages s'encadraient de deux rouleaux de cheveux parfumés et une fraise de mousseline leur serrait le cou. Elles allaient, faisant claquer la semelle de leurs hauts patins de bois, le buste raidi par le corset, les manches gonflées aux épaules, balançant des hanches énormes d'où leurs robes tombaient en plis droits. Elles tenaient à la main des fleurs ou des gants brodés.

Un marin dont les yeux pâles éclairaient le visage cuivré vendait des épices, des colliers de corail, des coquillages, de menus objets confectionnés par lui ou rapportés de pays d'outre-mer.

Son camarade aux cheveux frisés, bronzé comme un sauvage, dont le gilet ouvert montrait la poitrine velue qui respirait largement, tenait sur le poing un ara. L'oiseau gigantesque, grâce à son ventre jaune et à son immense queue

bleue, excita l'admiration générale. Les cockatrices le taquinèrent d'un doigt craintif. Des bourgeois le marchandèrent longuement car son propriétaire en demandait un prix fabuleux. Il emplit l'église de ses cris discordants et couvrit la voix des marchandes qui offraient dans des paniers du pain, des poissons ou des oranges.

L'ample robe d'un homme de loi, son petit bonnet et son col blanc, donnaient de l'austérité à un groupe où l'on discutait politique. Les rapières des officiers luisaient, le docteur frappait les dalles de son bâton, des cavaliers les martelaient du pied pour faire sonner leurs éperons.

— Oui, partout l'on conspire... les traîtres... L'Espagnol... Rome... les Jésuites... l'Irlande... le roi d'Écosse... un vaste complot...

Des clients se présentèrent à l'homme de loi. Il quitta le groupe de politiciens et disparut derrière une colonne pour donner sa consultation sur un ton docte. Il parlait du tribunal des Pie-Pouldres, étonnait ses clients par son jargon judiciaire et par son latin. Il foudroya une pauvre femme d'un : *Nemo auditur turpidinem suam allegans.* Elle ne comprit pas et demeura pantoise, bouche bée. Mais il employa pour lui demander de l'argent une phrase de bon anglais bien clair et bien net. On fit sonner les pièces d'argent sur une tombe.

Du reste, dans ce temple du Dieu chrétien, Mammon semblait l'unique objet de l'adoration des hommes. Il tintait en passant de main en main, il s'entrechoquait dans les bourses, il sonnait dans les nobles à la rose, dans les ducats espagnols, dans les florins hollandais, dans les écus de France, dans les pièces à l'effigie d'Henry VIII, d'Édouard, de Marie ou d'Élisabeth. Mammon étincelait encore dans les parures, chantait dans les paroles. La valeur marchande des objets, des êtres et des âmes sans cesse évaluée, revenait comme un leit-motiv dans les conversations et les chiffres montaient au milieu du brouhaha, pareils à la fumée d'un encensoir monstrueux agité en l'honneur du dieu des richesses.

Cependant le matelot offrait inlassablement ses fragiles joyaux de corail et de coquillages exposés sur un tableau de bois à la curiosité des coquettes. La robe puritaine d'Amoret,

son visage austère, ne désarmèrent pas l'ardeur commerçante du gars. Il lui sourit tout comme à une autre femme et chercha à la tenter. Alors, son indignation réprimée avec effort depuis son entrée dans ce mauvais lieu élevé à la gloire du Tout-Puissant, éclata :

— Oses-tu, — dit-elle, — trafiquer dans le temple du Seigneur, où tu ne devrais pénétrer que pour te repentir, de ces misérables objets, accessoires du vice, parure de Bélial!

Elle balaya de la main les colliers. Sous ses pieds les coquillages craquèrent.

Aussitôt les oisifs s'arrêtèrent autour d'elle, on s'interrogea. Tout d'abord la foule crut à un différend entre la femme et le matelot au sujet d'un marché. Mais l'attitude de l'homme étonna. Il se courba devant Amoret, et ses yeux, sans quitter le visage de la jeune femme, exprimèrent une profonde épouvante, comme s'il eût pu lire sur son front quelque présage surnaturel. Les badauds s'en amusèrent; leurs rires et leurs quolibets se perdirent, dans la bousculade. Quelqu'un reconnut Amoret et son nom courut de bouche en bouche redoublant la curiosité.

— Oui, — dit-elle, — j'ai été celle que vous nommez, mais j'ai réfléchi sur moi-même et je me suis repentie...

Elle essayait de gagner la sortie, tantôt aidée, tantôt empêchée par les mouvements de la foule. De mauvais plaisants, des curieux, des inquiets, lui criaient:

— Parle! Parle-nous!

— Lisez les Saintes Écritures, — répondit-elle, — vous vous y retrouverez, vous découvrirez ainsi l'indication de la voie à suivre, l'explication de ce que vous ne comprenez pas, la solution de ce qui vous préoccupe!

Elle eût désiré s'arrêter sur le seuil du temple pour les haranguer, mais son cortège de Pharisiens et de Gentils la poussait toujours plus avant. Alors elle mena ce troupeau vers la Croix-Saint-Paul, vers la chaire élevée en plein air pour les prêtres officiels, et la voix de Cléopâtre, de Circé, de Jacintha s'éleva à nouveau après s'être tue durant de longues semaines :

— Éveille-toi, éveille-toi, Angleterre!... « O Éternel, Dieu

d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, qu'on connaisse aujourd'hui que tu es Dieu!... Exauce-moi, Éternel, exauce-moi et que ce peuple connaisse que tu es l'Éternel Dieu et que tu convertisses son cœur [1]! »

Dans la foule, des dévotes se scandalisaient :

— Faites taire cette malheureuse!

— C'est une folle!

— Faites la sortir de la chaire!

— ... Le joug papiste secoué vous avez cherché Dieu et conçu une Église. Mais voici la parole de l'Écriture : « Nous avons conçu et nous avons été en travail; nous n'avons enfanté que du vent. » Écoutez maintenant parler Samuel : « Les enfants d'Israël ont abandonné l'Éternel et ont servi les Bahalims et Hasçtaroth. » ... Mais vous, plus sacrilèges, vous avez tenté de déformer le culte de l'Éternel pour fabriquer un dieu à votre convenance, vous ne vous êtres pas détournés de lui, vous l'avez mutilé!

— Elle insulte l'Église d'Angleterre! — crièrent des voix furieuses.

— C'est Dieu qui l'inspire!

— Une chienne de comédienne!

— Parle, parle-nous encore!

— Sors de là ou je te fends la tête à coups de pierres!

— Brutes, écoutez-la donc! Ah, vous trouvez la vérité cruelle à entendre!

— Jamais je n'ai ouï parler d'un semblable scandale!

— Réveille-toi! Réveille-toi, Angleterre!

La voix d'Amoret dominait les rumeurs. Elle désignait l'église Saint-Paul d'un doigt accusateur.

— ... « Toutefois vous venez et vous vous présentez devant moi dans cette maison-ci sur laquelle mon nom est réclamé, cette maison n'est-elle pas devenue une caverne de voleurs [2]? » Que vous a enseigné le sacrifice du Christ mort sur la croix? N'êtes-vous pas les mêmes, les marchands de taureaux, de brebis et de pigeons, les changeurs qui trafiquaient dans le temple de Jérusalem? N'avez-vous pas transformé la maison de Dieu en une maison de marché et pire encore?

1. Rois.
2. Jérémie.

— Si on y voyait beaucoup de tes pareilles ce serait en effet un beau lupanar!

— Elle blasphème contre saint Paul!

— Elle a raison! — protesta une voix dans la foule.

— Taisez-vous, écoutez-la!

— La pécore! — s'écrièrent des dévotes, — elle va venir ici pour nous donner des leçons de vertu!

Un prêtre accouru de l'église, après une vaine tentative pour fendre le rassemblement, engageait sans succès la foule à se disperser. Il leva enfin vers le ciel des bras impuissants, s'empressa dans la direction de la ville pour aller chercher la Garde. Toutefois Amoret ne s'interrompit pas :

— ... Des pages entières du Livre sont écrites pour vous, pour vous, les habitués de Saint-Paul, les compagnons du duc Humphrey[1], les insensés dont le cœur ne s'adonne qu'à l'iniquité, les avares qui perdent les affligés par des paroles fausses, les femmes satisfaites et frivoles! Et le prophète Esaïe vous menace : « Malheur à toi qui pilles et à toi qui agis perfidement! les pécheurs seront effrayés dans Sion, le tremblement saisira les hypocrites! Vous qui êtes à votre aise, tremblez! Vous qui vous tenez assurés, soyez troublés! Dépouillez-vous, frappez-vous la poitrine à cause de vos belles campagnes, de vos vignes fertiles. Les épines et les ronces monteront sur la terre, même sur toutes les maisons de plaisir et sur la ville qui est dans la joie! Les épines croîtront dans ses palais et elle sera le repaire des dragons! »

On vociféra contre l'annonciatrice des mauvais présages, mais des inspirés se mirent à se frapper la poitrine, et à crier avec Amoret :

— Tremblez, vous qui êtes à votre aise!

Le cri se répéta dans la foule; des femmes pleuraient, bouleversées.

— « Ne dérobez-vous pas? Ne tuez-vous pas? Ne commettez-vous pas adultère? Ne jurez-vous pas faussement? Ne faites-vous pas des encensements à Bahal? » Cela pour vous, les adorateurs de l'or, de la puissance, de la chair!

— La Garde! — Voici la Garde! — Laissez la passer!

1. L'aile où s'élevait le monument dit du « Duc Humphrey » était le lieu de prédilection des désœuvrés.

Arrière, vous autres! — Elle sera châtiée! — Je voudrais être chargé de la correction! — Dieu la protégera! — Réveille-toi, Angleterre!

La mêlée devint indescriptible. Les uns défendaient l'accès de la chaire contre la ruée de ceux qui criaient au scandale et voulaient punir l'insolente, la profanatrice, faire cesser ses blasphèmes. Les cris couvraient la voix d'Amoret. Des femmes renversées, piétinées, hurlaient. Les soldats essayaient de se frayer un passage au milieu de ce désordre et avançaient péniblement en frappant de droite et de gauche. Une petite fille aveugle, bousculée dans la presse, perdit la main de sa mère et roula sous les pieds. Elle poussa des hurlements d'angoisse, se débattit, réussit tant bien que mal à se relever à tâtons. Alors, oubliant son émoi, elle demeura pantoise : ses yeux venaient de s'ouvrir miraculeusement à la lumière et, d'après ce qu'elle rapporta plus tard, à ce moment précis elle aperçut un ange gigantesque, au front blanc et à la chevelure de feu, emportant dans le ciel une femme au visage inspiré dont les voiles de deuil flottaient au vent.

Une autre témoin, goguenard, affirma avoir reconnu un porteur d'eau dans le ravisseur d'Amoret.

Quoi qu'il en soit, lorsque les soldats parvinrent à la chaire, ils constatèrent la disparition de la jeune femme. Elle échappa à la rigueur des lois et son offense demeura impunie.

***

Ce jour-là, quand on voulut préparer la salle du théâtre de la Rose pour la représentation de l'après-midi, on s'aperçut que de mauvais plaisants ou des malfaiteurs, clandestinement entrés dans le théâtre, avaient démoli l'escalier des tribunes. L'accès en devenait donc impraticable pour la prochaine séance, car la réparation nécessiterait plus d'une journée de travail.

Nut s'irrita. Le front soucieux il vint constater le dommage, en maudit les auteurs, malmena tous ceux qui lui adressaient la parole. Du reste il s'emportait maintenant pour un rien, ses amis le trouvaient aigri, vieilli, très éprouvé par un séjour de plusieurs semaines en prison. Sa mise en liberté

avait coïncidé avec l'enterrement de Booley. Booley mort, Amoret et le Silène disparus, sa troupe se trouvait désorganisée. Il lui fallut recommencer à former des comédiens, à composer des pièces, à courir après des idées nouvelles, à remettre les vieilles au goût du jour comme auparavant, et le feu sacré allait en s'éteignant.

Le programme du jour, affiché de chaque côté de la porte sur deux petits placards, étalait naïvement son titre : « Les deux cocus de Leicester ». A lire l'annonce, les visages s'épanouissaient. Foin de héros pathétiques, d'héroïnes éperdues, de traîtres au regard noir : aujourd'hui on s'apprêtait à rire, à rire de la répartie des commères hardies, de la ruse des jouvenceaux hâbleurs, de la vue courte des maris balourds.

— Marry, si la pièce nous en montre seulement deux, tu peux être sûr qu'il y en aura davantage dans la salle!

Les plaisanteries fusaient, provoquant le rire aigu des femmes.

Le parterre se garnit rapidement. Des gentilshommes prirent place sur la scène, demandèrent des pipes, commencèrent à fumer et à jouer aux dès.

Nut fit admirer dans la première scène un pourpoint de velours rouge orné d'une ganse de soie, des hauts-de-chausses tailladés et des bottes de cuir blanc au bord déchiqueté en forme de créneaux.

Tout en donnant la réplique au bouffon au costume bariolé, dont les saillies réjouissaient fort le public, sa préoccupation le ramenait vers la galerie impraticable et il lui semblait y voir quelqu'un tapi. Soudain il demeura médusé : Amoret, le visage blême au milieu de ses voiles noirs, venait de se dresser dans la tribune comme un ange justicier et s'appuyait à la balustrade. Elle parla tout de suite, couvrant la voix des comédiens.

— Réveille-toi, Angleterre!

Ses anciens camarades, bouche bée, la découvrirent et toute la salle se retourna d'un même mouvement. Il se fit un grand silence où il entrait plus de stupeur que de curiosité.

— Frères, je suis venue vers vous pour essayer de vous sauver, pour vous aider de mon exemple. Vous m'avez connue vivant dans le péché, désemparée! Je jouais un rôle

dans la vie comme sur la scène; je ne me connaissais pas moi-même, j'étais une feuille dans le vent. Mon existence était du vent. Je scrutais mon visage dans le miroir, mais je ne sondais pas jusqu'à l'âme. J'avais faim et je trompais ma faim par la nourriture du corps quand mon âme seule criait famine... Frères, je suis venue dans ce lieu d'abomination pour vous dire de méditer la parole du Livre : « Défrichez des terres nouvelles et ne semez plus parmi les épines [1]. »

Peu à peu l'assistance se ressaisit, elle commença à s'agiter et à murmurer. Des voix isolées interpellèrent la jeune femme. Sentant venir la bataille elle s'anima :

— Frères, je vous en supplie, écoutez l'avertissement de l'Écriture! « Confiez-vous en l'Eternel à perpétuité car il humiliera la ville superbe, il l'humiliera jusqu'à terre, il la fera descendre jusqu'à la poussière. » — « Le pays chancellera entièrement comme un homme ivre et son péché s'appesantira sur lui tellement qu'il tombera et qu'il ne s'en relèvera plus [2]. »

— La fille de joie nous fait la morale!

— La gueuse nous provoque!

— Elle nous insulte!

— Allons chercher des échelles pour la descendre de là!

— Des échelles!... des échelles!...

Les comédiens demeurés en scène se concertèrent. Près d'eux les seigneurs se levaient pour mieux voir et écoutaient Amoret d'un air amusé. Tout à coup, derrière eux, s'éleva la voix aigre du bouffon :

— Pas d'échelles! Laissez-la!

On se retourna, les yeux interrogateurs se fixèrent sur le gnome. Il portait toujours le costume bariolé qui soulignait la gibbosité de son épaule, mais son visage bouleversé ruisselait maintenant de sueur, il tremblait :

— Laissez-la! Laissez-la! Pas d'échelles, Dieu l'inspire!

Alors ce fut le signal des rires, des cris, du tumulte. Du parterre les coquilles de noix, les pelures d'oranges et de pommes volèrent vers le misérable contrefait. Ses camarades le houspillèrent, le poussèrent hors de la scène. Il trottina, agitant ses jambes grêles, ses bras dégingandés pendant que

1. Jérémie.
2. Isaïe

les seigneurs, atteints par les projectiles, lançaient à leur tour dans la salle toutes les munitions d'une artillerie de fortune ramassée sur le plancher. Des facétieux visèrent également Amoret. D'autres exhalaient leur mauvaise humeur :

— Quel scandale!

— La pendarde est venue troubler cette représentation!

— Ne devrait-elle pas être déjà arrêtée!

— J'en veux pour mes six pence!

— Vlan!

— Touché!

— Manqué!

— Nut, rends-nous nos six pence!

— Cessez donc!

— Ecoutez-la, elle discourt contre le théâtre!

— Puisque nous y sommes prenons-en pour notre argent!

On entendait en effet à travers le bruit, par lambeaux de phrases, Amoret fulminer contre le théâtre :

— « ...Je découvrirai sa turpitude aux yeux de ceux qui l'aiment[1]... » Le théâtre... semblable à la femme de l'Apocalypse, pleine de noms de blasphèmes, vêtue de pourpre, de pierres précieuses et de perles et tenant à la main une coupe d'or pleine des abominations et souillures de son impudicité...

Alors, Nut intervint. Du haut de la scène il se mit à apostropher son ancienne interprète avec véhémence et lui fit honte de sa conduite, mais sa voix se perdit complètement dans le bruit devenu assourdissant.

Près de lui les seigneurs philosophaient sans s'émouvoir, ils se contentaient d'élever le ton afin de dominer le tumulte :

— Ainsi, Rome, accueillante à tous les cultes étrangers, eût autorisé la nouvelle religion. Mais la vertu ombrageuse des premiers chrétiens ne tolérait ni les mœurs des Romains, ni leur religion officielle. Puis, cette sévérité, transformée en licence avec le papisme a amené la réforme de la religion et...

— et cette réforme a suscité de nouveaux martyrs! Cette fille, regardez-la, raide, pâle, les lèvres serrées, tenant tête à l'orage! Elle est prête au supplice pour affirmer son interprétation de la religion!

1. Osée.

— Nos enfants verront d'autres martyrs quand l'humanité inquiète cherchera autre chose, murmura un des seigneurs, un ami d'Eastangle.

A part lui il pensait : « Tout cela en vain! A quoi servent les martyrs? L'humanité n'arrivera jamais à être convaincue, la même religion ne saurait satisfaire tous les peuples, toutes les aspirations, et, sous la toge drapée ou sous le pourpoint brodé battront toujours quelques cœurs de païens! »

Il sourit dans sa barbe raidie par la pommade à la rose et ajusta son épée pour se préparer à sortir.

A l'apparition de l'échelle la clameur s'éleva jusqu'au ciel. Tous voulaient monter à l'assaut et les porteurs eurent de la peine à avancer, à appliquer l'échelle contre la balustrade. Du reste, aussitôt qu'elle fut à la portée de sa main, Amoret la repoussa avec violence et la longue machine tomba au milieu de la cohue malmenant plusieurs personnes. On entendit des cris de douleur et d'épouvante, puis la fureur agita la foule. Les poings se tendirent vers l'impudente, des pierres volèrent vers elle avec des cris de menace. L'entrée d'un groupe d'hommes portant plusieurs échelles fit diversion, provoqua l'enthousiasme. Trois à la fois furent appliquées contre la balustrade, des grappes humaines se hissèrent, on vit Amoret happée par vingt bras. Cent poignes menaçantes la guettaient en bas, on se rua vers elle. Ceux qui la tenaient reçurent force horions. Le flot des assaillants les dépassa, les entraîna, ils lâchèrent leur proie.

Mais, le calme rétabli, on chercha inutilement la puritaine : elle avait disparu sans laisser de traces.

Afin de se rendre importants quelques bavards prétendirent avoir vu un jeune homme roux l'arracher à l'étreinte de ses ravisseurs, facilitant sa manœuvre par nombre de taloches bien appliquées. A les en croire, certains auraient même reconnu dans cet auxiliaire mystérieux un porteur d'eau nommé Sharp.

Mais la grande majorité des gens trouva cette disparition aussi inexplicable que celle de Saint-Paul. La protection d'En-Haut semblait s'étendre sur Amoret. Le bruit de la présence à Londres d'une nouvelle Déborah, d'une prophétesse envoyée par Dieu pour sauver l'Angleterre, commença à trouver

créance : des méchants se prirent à trembler et de nombreux pécheurs songèrent à se repentir.

***

Londres était en fête. La joie éclatait, énorme. Énorme comme les quartiers de viande engloutis aux tables dressées dans les rues, comme les pots de petite bière lampés en quelques gorgées, comme la carrure puissante des gars crevant de santé et de gaieté, les muscles impatients, la panse pleine, énorme comme la mâchoire des dogues et le cou des taureaux qui combattaient aux cris délirants de la foule. La poitrine des commères joviales dansait, agitée par la joie au même rythme que la bedaine des hommes attablés. Le plaisir faisait monter de la rougeur au visage des jeunes filles, des larmes aux yeux des vieux. Qui donc aurait pu ce jour-là se tenir à l'écart des réjouissances? Qui aurait pu rester morose, en dehors des agonisants dans leurs lits, des prisonniers dans les geôles de la Reine, des puritains dans leurs repaires?

C'était l'anniversaire de l'avènement de sa gracieuse Majesté la reine Elisabeth.

Aux carrefours la flamme des feux de joie lançait des lueurs d'incendie, faisait étinceler l'or et la soie des tapisseries bariolées suspendues aux fenêtres et aux balcons. Ces tentures revêtaient la façade des maisons d'une housse magnifique, donnant aux rues l'apparence d'une immense salle de fêtes avec le ciel pour plafond.

Coiffés de morions, les miliciens de la cité de Londres formaient la haie le long du parcours et présentaient leurs piques d'un geste martial. Leurs hauts-de-chausses bouffants retombaient plus bas que le genou et leurs corselets de métal poli étincelaient au soleil.

Un vent léger agitait les flammes, les étendards et les pennons; l'appel des cloches emplissait l'air. Jusqu'à l'arrivée du cortège les chants et les rires montèrent de la foule dense, mais alors le son aigu des trompettes couvrit toutes les voix humaines. Les hérauts parurent les premiers revêtus de cottes d'armes et porteurs de hallebardes, précédant les tireurs d'arc et les grands officiers de la couronne. Monseigneur le

comte d'Essex, le grand Écuyer et Henry, Lord Hundson, le lord Chambellan, marchaient tous les deux seuls côte à côte. Derrière eux venaient les gentilshommes de la Chambre privée, les barons, les comtes, les chevaliers de la Jarretière, la jambe gauche ornée d'une jarretière de velours bleu portant en inscription la devise « Honni soit qui mal y pense ». Le grand collier d'or de l'ordre passé par-dessus leur court collet de velours luisait sur leur poitrine; la médaille d'or, emblème de leur dignité, pendait au-dessous suspendue à un ruban bleu attaché au cou. Le lord Chancelier suivait portant les sceaux dans une bourse de soie rouge et escorté de deux gentilshommes dont l'un présentait le sceptre sur un coussin de soie, l'autre épée d'État dans un fourreau rouge semé de fleurs de lis d'or, et il la tenait la pointe en haut.

Enfin la reine Élisabeth apparut. Monseigneur le comte de Sussex, Maître du Cheval, conduisait par la bride sa jument blanche caparaçonnée. La souveraine portait une robe de satin blanc, brodée de perles qui semblaient dégoutter de l'étoffe comme de grosses larmes. Sa tête se détachait sur l'éventail d'une fraise de proportions gigantesques. Une petite couronne d'or surmontait sa chevelure d'un blond ardent, semée de boutons de diamants. Elle avait le front découvert et un sourire adoucissait son visage altier et prétentieux au nez courbe. Grâce à des soins délicats son teint conservait de fraîches couleurs malgré la peau fripée. Elle contemplait d'un œil noir perçant son peuple en liesse.

— Longue vie à sa Majesté la Reine!

— Longue et heureuse vie à notre Souveraine!

— Merci, merci, bonnes gens! — répondait-elle de ses lèvres minces souriantes, en inclinant la tête.

Après son passage on admira le manteau de soie pourpre fort ample qui lui tombait des épaules et couvrait toute la croupe de sa monture.

Les dames du plus haut rang, comme elle à cheval, la suivaient : dames de la Chambre à coucher, dames de la Chambre privée, camérières. Un murmure d'admiration salua enfin les filles d'honneur, toutes vêtues de blanc, délicieuses de grâce et de jeunesse.

Les représentants des corps de métiers, rangés en grand

apparat, formaient une file ininterrompue depuis Cheapside jusqu'à Fenchurch. On reconnaissait les corporations aux emblèmes brodés sur leurs bannières et on se montrait les maçons, les menuisiers, les bateliers, les bouchers, les corroyeurs, les éperonniers, les potiers d'étain, les fondeurs de cloches. La bannière des brodeurs de soie excita la louange générale. Celle des orfèvres et des batteurs d'or était d'un travail et d'une richesse incomparables.

Sur un échafaud dressé à un carrefour, devant une maison inhabitée, un énorme coffre décoré de verdure et de fleurs portait cette inscription :

Les présents d'Élisabeth à l'Angleterre.

Au moment où la Reine passait le coffre s'ouvrit et il en sortit une théorie de jeunes filles figurant la Gloire, la Foi, la Charité, l'Économie et la Prospérité. Chacune à tour de rôle vint réciter à sa Majesté un compliment en vers exaltant son règne.

Or, à l'instant précis où la Charité allait céder sa place à l'Économie, une fenêtre de la maison abandonnée s'ouvrit avec précaution au premier étage. Amoret y apparut sans que personne y prît garde. Elle éleva son âme vers Dieu ensuite elle abaissa son regard sur la tourbe brillante qui s'agitait en bas.

Soudain, glaçant tous les auditeurs, sa voix retentit :

— « Descends, sieds-toi sur la poussière, Vierge, fille de Babylone, sieds-toi à terre, il n'y a plus de trône pour la fille des Caldéens! Sieds-toi dans le silence et entre dans les ténèbres, fille des Caldéens, car tu ne te feras plus appeler la souveraine des royaumes![1] »

A ces paroles sacrilèges un frisson d'horreur parcourut la foule. Le nom d'Amoret fut murmuré, se répandit. En effet, le scandale de l'église Saint-Paul et celui du théâtre de la Rose demeuraient le thème de toutes les conversations et on venait de la reconnaître, blafarde et vêtue de deuil avec la même attitude raidie qu'on lui avait vue les deux précédentes fois.

En un instant la Reine comprit d'où partait l'offense. Les

1. Isaïe.

insolences des Brownistes[1] encore présentes à sa mémoire l'éclairaient sur l'état d'esprit des puritains. Cependant aucun des novateurs n'avait encore poussé l'audace jusqu'à l'interpeller ainsi en plein Londres, au milieu de sa cour et de son peuple, troublant la fête anniversaire de son avènement. Son front devenu hautain se plissa sévèrement et elle se redressa sur la selle de toute sa majesté royale.

— « Tu t'es confinée dans ta malice. Ta sagesse et ta science, voilà ce qui t'a séduite et tu as dit en ton cœur : c'est moi, et il n'y en a point d'autres que moi![2] »

Cette faible voix de femme produisit une panique dans la foule. Le crime de lèse-majesté consommé au moyen de citations bibliques remplissait d'épouvante le peuple de Londres.

Enfin, les seigneurs, quelques instants décontenancés, se ressaisirent. Les uns se précipitèrent vers la maison cherchant à enfoncer les portes closes, les autres s'efforcèrent de rétablir l'ordre du cortège pour entraîner la Reine loin de ce lieu. Mais le désordre et la presse devenaient tels que les chevaux ne pouvaient plus avancer et piétinaient sur place. Les tables de festin bousculées, renversées, encombraient le passage, la bière s'écoulait dans le ruisseau et des chiens avides glissaient silencieusement entre les jambes portant dans la gueule les morceaux de viande délaissés. En effet l'ivrogne, le glouton oubliaient leur vice. Les voleurs ne pensaient plus à couper la bourse des badauds, en dépit de la sécurité qu'offrait la confusion. Malgré l'inattention des parents les jeunes filles ne songeaient plus à presser la main des galants audacieux et les gamins, d'ordinaire enfiévrés de vagabondage, s'accrochaient maintenant aux jupes de leurs mères.

La foule avait des convulsions comme une énorme bête à l'agonie. Elle se jetait parfois en avant, puis revenait, se dilatait et se resserrait, poussée par des mouvements irraisonnés et des rumeurs sans fondement. Des bras se tendaient vers la Reine, des mains se tordaient :

— Notre bonne Souveraine!

1. Le puritain Robert Brown fondateur d'une secte prêcha et écrivit contre l'Église d'Angleterre et mit en doute la suprématie de la Reine.
2. Isaïe.

— Étoile du Nord!
— Reine de la mer!
— Cynthia!
— Diane!
— Astrée!
— Notre Reine Vierge!
— Semper Eadem!
— Guérisseuse!

Des menaces montaient vers Amoret :

— Profanatrice!
— Sorcière!
— Impie!
— Suppôt du diable!

Un gentilhomme saisit la bride du palefroi de la Reine, chercha à faire descendre sa Majesté empêtrée dans ses atours. Ses efforts maladroits eurent pour résultat d'énerver davantage la jument qui se cabra, rua, s'emporta, se fraya de force un passage. La Souveraine, violemment projetée, perdit l'équilibre et glissa, retenue par son manteau embarrassé dans la selle et les caparaçons. Elle fut traînée. Un long cri d'horreur monta alors de la foule. Les uns se cachaient le visage, les autres se jetaient à terre comme en présence d'un cataclysme. Les lamentations des femmes dépassaient tous les cris de douleur entendus jusqu'à ce jour...

. . . . . .

Quand on releva la reine Élisabeth, la reine Vierge, la Souveraine des royaumes, la fille de Babylone, elle était sise dans la poussière réalisant ainsi la prophétie.

Alors une vague d'épouvante déferla sur la cité de Londres.

***

Un grand concours de peuple encombrait le terrain de Smithfield. La foule grouillait, piaillait, comme en un jour de fête sur le passage d'une cavalcade.

Nut, intrigué, s'enquit du motif de cette affluence :

— Marry! Dieu m'assiste, camarade, n'auriez-vous point entendu parler d'Amoret, la sorcière, l'hérétique qui conspira contre la sûreté du Royaume et contre la vie de sa Majesté?

On s'apprête à la brûler, camarade, et le bon peuple de Londres accourt pour assister à son expiation!

Nut frissonna :

— J'étais absent de Londres, — expliqua-t-il, — je ne fais que de rentrer; j'ignore tout, ou presque tout des offenses de cette femme!

— Ainsi donc vous n'êtes pas au courant des plus grands crimes du siècle, des abominations accomplies par la puritaine?

Disert, l'inconnu se pencha vers son interlocuteur :

— C'était une comédienne. Sa Majesté (Dieu la conserve en santé et en joie), sa Majesté avait eu la bonté de l'autoriser à paraître au théâtre. Marry, quel serpent réchauffé dans le sein royal! Un jour que pour quelque offense les comédiens furent mis en prison, la gueuse disparut, s'alla cacher avec ses semblables dans les bas-fonds de Whitefriars ou de Mutton lane. Un puritain (autre calamité!), un puritain (le diable grille cette engeance!), un puritain, dis-je, libraire dans Warwick lane, la prit en pitié et la recueillit chez lui. A nouveau la truande donna des preuves de ses bons sentiments! Son bienfaiteur la surprit, abusant de son hospitalité, sous son toit, en commerce coupable avec un porteur d'eau! Il en a témoigné au procès. Ce misérable porteur d'eau (il fut du reste pendu l'autre semaine) jouait au conspirateur! On trouva chez lui de ces brochures infâmes contre la prérogative Royale et la hiérarchie de l'Église d'Angleterre! Lui-même écrivait secrètement un pamphlet dans lequel il préconisait la république et un gouvernement semblable à celui des juges d'Israël. Beaux juges institués par les porteurs d'eau et les prostituées! Et la mijaurée se donnait les allures d'une sainte femme! Oh, Seigneur, monsieur, la fieffée coquine avait commis plus d'actes abominables qu'il n'est possible à l'intelligence humaine d'en imaginer! D'autre part elle se livrait à la sorcellerie. Au dire de son ancienne logeuse, sa mère lui avait enseigné plus d'une pratique impie. Grâce à sa magie, elle réussit deux fois à se soustraire à la justice et elle espérait jouir de l'impunité! Elle n'en jouira pas, tenez, la voici, le feu la guette! Ah, chienne de sorcière!

Dans la charrette cahotante, Nut chercha en vain la bril-

lante Amoret d'autrefois, et son cœur s'alourdit. Les yeux immobiles de la condamnée fixaient un point vague de l'horizon, il ne reconnut pas le visage flasque, les lèvres amincies et décolorées. Le front, dégarni de cheveux, se montrait à découvert, bombé comme le crâne d'un squelette. Des mèches désordonnées commençaient à repousser autour de la tête de la puritaine, son corps se dissimulait sous une sorte de robe, faite d'un sac.

On arrêta la voiture non loin de l'endroit où il se trouvait, et les assistants du bourreau aidèrent Amoret à descendre. Quelques cris s'élevèrent, puis la multitude contempla dans un quasi-silence la malheureuse avec plus d'horreur que de rage. Une voix l'interpella dans la foule :

— Allons, comédienne, monte sur l'estrade, joue ton ultime rôle! Enchante le public une dernière fois!

Elle tressaillit et leva les yeux : Hiérophante se tenait au premier rang des curieux.

— Je vais mourir, frère, — dit-elle simplement.

Alors il se tut, mais continua à la fixer de son œil sévère. Elle approcha d'un pas :

— Donne-moi le baiser de paix, frère, — implora-t-elle en tendant le front.

Il avança la tête avec effort, puis la pensée des baisers infâmes qui avaient pollué ce front le traversa et il recula comme si des serpents se fussent dressés, sifflants, sur la tête de la condamnée.

— Va en paix, sœur, — dit-il en l'écartant de la main, — Dieu te jugera!

Nut la vit alors marcher entre les aides du bourreau indifférente aux injures, inconsciente de l'hostilité générale. Un remous de la marée humaine la cacha bientôt aux yeux du comédien : on se ruait pour jouir du spectacle.

Ecœuré, il se détourna et s'en fut à pas lents, la tête basse dans la direction du théâtre.

— Amoret, si belle, si éclatante, tellement fêtée, comment a-t-elle pu...?

Il fouilla dans ses souvenirs pour revoir les traits de son visage, ses attitudes familières, les particularités de son caractère. Un jour elle racontait comment la vocation du

théâtre lui était venue en entendant les belles tirades débitées dans sa province par une troupe de comédiens ambulants. « J'ai toujours été sensible aux mots », disait-elle.

— Les phrases sacrées l'ont sans doute émue quand elle a été lasse de la musique des paroles profanes... L'abandon et la mort d'Arabella l'ont profondément impressionnée, et puis le théâtre... A ce moment là nous avons été persécutés, emprisonnés... Du reste moi-même je ne me suis pas bien conduit envers elle... Ensuite elle a dû rencontrer quelque homme (car il y a certainement de l'amour là-dedans!), ce porteur d'eau ou un autre, qui l'a convertie. Tiens, — remarqua-t-il, — voilà un excellent canevas! Une fille de joie vit au milieu des plaisirs du monde, folle, dépensière, coquette... une bonne tirade sur l'amour, une autre sur le plaisir, deux rôles de jeunes écervelés, et un rôle de vieux bon vivant... Elle rencontre un puritain, se fait un jeu de le séduire, puis, un malheur lui survenant, par exemple la trahison d'un amant ou la mort d'une amie chère, elle écoute le puritain, ses yeux s'ouvrent. Elle s'écrie comme l'autre : « Moi aussi je suis chrétienne! » et elle se montre aussi enragée puritaine qu'elle fut ribaude passionnée! Chez cette fille excessive, bouleversée par des courants contraires, l'amour de Dieu semble aussi condamnable que les passions dont elle était auparavant agitée. Elle meurt sans posséder de la vie une notion exacte l'ayant vue trop belle en apparence et moralement trop laide, alors qu'elle est simplement quelconque... Ce personnage de repentie irait très bien à Berwick! Je représenterais l'amant... Il faudrait un rôle original pour le grand Ned... Tiens mais pourquoi pas celui de la Swine-Killer, la mère d'Amoret, qui paraîtrait au début dans une scène de sorcellerie?

Il marchait allégrement, riant à ses imaginations, jubilant de voir la charpente du drame s'échafauder avec aisance. Derrière lui la fumée du bûcher s'élevait dans le ciel, il n'y pensait plus. En posant la main sur le loquet de la porte du théâtre de la Rose il eut un tressaillement de joie :

— Et je tiens le titre! — dit-il, — un bon titre : « La courtisane puritaine! »

YVON LAPAQUELLERIE

LE RÉGIME DE « PROHIBITION »

AUX ÉTATS-UNIS

Au cours d'un récent séjour dans ce pays nous nous sommes efforcé de rechercher les causes de l'étrange perturbation dont nos amis américains souffrent depuis l'application du régime dit de prohibition destiné pourtant à améliorer leurs conditions de vie.

Nos conclusions sont défavorables à la solution imaginée par les Américains. Sachons-leur gré, pourtant, d'avoir essayé de résoudre à leur manière ce redoutable problème. Il importe, en effet, au succès même de la lutte entreprise contre le mauvais usage de l'alcool de bien connaître les erreurs commises par nos amis d'outre-Atlantique, dans la vaste expérience sociale qu'ils viennent d'instituer. Et peut-être aussi, si ces pages pouvaient trouver quelque crédit auprès des Américains eux-mêmes, contribueraient-elles à leur ouvrir les yeux et à leur faire comprendre pourquoi ils ont, jusqu'ici, fait fausse route.

Le régime dit « prohibition » existe aux États-Unis depuis le 1er juillet 1919. Il est radical, en ce sens que toutes les boissons alcooliques, sans excepter celles que nous appelons en France « hygiéniques », telles que le vin et la bière, sont absolument prohibées. Ce régime comporte cependant trois dérogations en faveur : 1° des boissons destinées aux besoins du culte; 2° de celles destinées aux besoins médicaux; 3° de

celles qui se trouvaient emmagasinées chez les particuliers au moment de l'entrée en vigueur de la loi, à condition de n'être pas vendues et d'être consommées sur place.

En dehors de ces trois exceptions, la consommation de tout liquide alcoolique constitue une violation de la Constitution et est passible des peines les plus sévères. Une ménagère ne peut plus, légalement, se procurer le doigt de vin blanc nécessaire à la confection d'un homard à l'américaine.

Les Américains viennent ainsi d'entreprendre une expérience dont les amateurs d'études sociales devront suivre de près toutes les péripéties.

Ce qui frappe, lorsque l'on séjourne en ce moment aux États-Unis, c'est l'inobservation constante, universelle d'une des lois fondamentales de la République, je veux dire la loi de Prohibition. Cette situation semble anormale au suprême degré dans un pays que, jusqu'ici, son respect de la loi poussait à une sorte de formalisme dans tous les actes de la vie sociale. Aujourd'hui, tout le monde viole la constitution plus ou moins ouvertement : le chasseur qui vous apporte du whisky dans votre chambre à l'hôtel; le restaurateur qui vous prépare un cocktail sur le vu d'un papier signé de l'un de ses amis, certifiant que vous êtes « all right »; l'avocat qui fait son vin à domicile avec des raisins frais de Californie; le fermier qui fabrique clandestinement sa bière ou son cidre; le juge qui boit un verre de whisky avant de se rendre à son club, non sans avoir au préalable condamné le « Bootlegger » coupable d'en avoir vendu; le sénateur et le député qui, à Washington, après avoir voté quelque nouvelle mesure destinée à renforcer le 18e amendement de la Constitution, absorberont volontiers un verre de la boisson défendue.

Je viens de parler du « Bootlegger ». Quel est ce personnage? C'est généralement un ancien barman ou un ancien négociant en vins et spiritueux dont la prohibition a fait la fortune en le privant de sa profession. Il est maintenant courtier marron et se livre au trafic illicite des boissons alcooliques. C'est à lui que s'adressent ceux qui ont soif. Aussi est-il le triomphateur du jour. La crise industrielle ne l'atteint pas. Seul il gagne de l'argent. J'en connais un, un modeste, un tout petit, qui a gagné 80 000 dollars en trois mois, soit

près d'un million de notre monnaie au change actuel. Et c'est une maigre prébende, si on la compare aux gains des grands « bootleggers », qui mettent la société en coupe réglée.

Cette inobservation constante d'une des lois fondamentales du pays aboutit à une démoralisation qui gagne peu à peu toutes les couches de la population et toutes les régions de l'immense territoire. Chaque citoyen, en effet, se fait, plus ou moins consciemment le raisonnement suivant : puisque tout le monde viole la loi de prohibition, pourquoi ne violerais-je pas toute autre loi venant à l'encontre de mes intérêts et de mes plaisirs?

Une des conséquences les plus funestes de la législation nouvelle a été d'absorber les forces judiciaires du pays, au point que la machine répressive, ne suffisant plus aux besoins normaux du pays, souffle. Il faudrait, pour pouvoir appliquer les lois, multiplier les tribunaux, dont les rôles sont littéralement encombrés de « cas de prohibition ». Cet accroissement de magistrature entraînerait nécessairement des dépenses considérables. En attendant, la criminalité, débarrassée du contrôle habituel, se développe.

Cette démoralisation du peuple américain, qui frappe l'étranger plus encore que l'indigène, accoutumé graduellement à cette atmosphère, est encore accentuée par le sentiment de révolte que provoque, chez les ouvriers, le fait que la cave du riche est garnie, tandis que les leurs sont vides, parce qu'ils n'avaient pas en mains les fonds nécessaires au moment où il était licite d'acquérir de quoi boire sa vie durant, c'est-à-dire antérieurement au 1er juillet 1919, date d'application du nouveau régime.

Ce sentiment est si fort que Samuel Gompers, chef du parti travailliste et président de la Fédération américaine du Travail, écrivit dernièrement au chef d'un des grands hôpitaux de New-York pour lui signaler le danger qui résultait de cette inégalité, dont les socialistes et les anarchistes ne manqueraient pas de tirer parti, si l'on n'y remédiait promptement. Samuel Gompers, que j'ai vu moi-même le 9 mai à Washington, m'a confirmé l'existence de ce ressentiment dans les masses populaires.

Il est certain aussi que les riches peuvent se procurer du

vin introduit aux États-Unis en contrebande; mais il ne faudrait pas s'exagérer l'étendue de telles fraudes.

Certes on sert du vin à New-York dans les restaurants de nuit, mais il est impossible de s'en procurer dans les restaurants des grands hôtels et c'est dans ces restaurants que la consommation la plus forte avait lieu; d'autre part, dans des villes importantes, comme Baltimore, Washington et bien d'autres, il est impossible de se procurer une goutte de vin ou d'alcool, à moins d'y résider et, même dans ce cas, l'opération reste toujours difficile et parfois périlleuse.

Par contre, il est possible à New-York, dans beaucoup d'établissements — surtout ceux de nuit qui semblent jouir d'une bienveillance toute particulière de la part de la police — de boire du vin ou des cocktails, mais à des prix exorbitants : de 6 à 8 dollars par bouteille (60 à 80 fr.) pour des Sauternes ou des Chambertins, généralement fabriqués en Californie, 25 dollars minimum pour une bouteille de Champagne, parfois 35 et même 40, soit plus de 400 francs de notre monnaie au cours d'aujourd'hui. La contrefaçon s'exerce sur une grande échelle et tout recours est exclu d'avance, l'acquéreur du produit falsifié étant lui-même un délinquant. La plupart des restaurants, parmi ceux qui continuent à servir des boissons alcooliques, ne pouvant fournir qu'un ou deux crus, le client n'a pas le choix et la boisson qu'on lui sert est en général frelatée. Aussi, pour éviter des mécomptes, les consommateurs ne boivent-ils généralement que du whisky et ils ne se font pas faute de l'apporter dans de petites fioles, que l'on glisse dans une poche intérieure de l'habit, et qui sont construites spécialement à cet usage.

Il n'y a, en réalité, qu'une seule catégorie de gens qui puissent encore, et dans une certaine mesure seulement, se procurer du vin : ce sont les personnes possédant de grosses fortunes. A condition de payer de 110 à 150 dollars pour une caisse de Champagne, de 42 à 60 dollars pour une caisse de Bordeaux blanc, ils pourront renouveler leur provision, mais, même à ce taux ruineux, le produit de bonne qualité ou simplement authentique se fait de plus en plus rare. Un Champagne, fabriqué à Staten Island, sévit en ce moment sur les tables les mieux servies à New-York. Le

plus sûr est encore d'aller chercher soi-même ses provisions au Canada et d'user envers les employés de la douane des moyens auxquels ceux-ci ne résistent pas. On me signalait dernièrement que, les jours de beau temps, des milliers d'automobiles traversent la frontière entre Montréal et New-York.

Il est superflu de dire que, dans ces conditions, les vins français sont graduellement éliminés par la contrefaçon ou les prix excessifs, dont les intermédiaires, tous gens tarés, seuls profitent, à l'exclusion des producteurs.

Nous venons de mentionner l'anomalie de la situation créée par la loi de « Prohibition » c'est-à-dire la demande extraordinaire, effrénée, de whisky. Le peuple américain, dans son ensemble, a toujours eu pour ce spiritueux un goût très vif. Aujourd'hui ce goût est devenu une nécessité commandée par les circonstances, puisque le whisky possède deux avantages considérables aux yeux de ceux qui violent la loi : son prix plus réduit que celui du vin et surtout sa teneur supérieure en alcool, qui permet de le transporter et de le dissimuler aisément, généralement dans un flacon, parfois dans des objets creux et métalliques, affectant la forme d'un cigare, d'un étui à cigarettes, d'une canne, etc... dont l'industrie s'est singulièrement développée aux États-Unis, depuis quelque temps.

La « Prohibition » a donc abouti à cette situation paradoxale, que ses auteurs ne recherchaient certainement pas : le triomphe incontesté du whisky et la disparition des boissons hygiéniques, telles que le vin et la bière. Le whisky est roi aujourd'hui et ce sont les prohibitionnistes qui l'ont fait tel.

Sous son nom, les mixtures les plus délétères, les poisons les plus meurtriers sont vendus. Il y a quelques mois, deux frères, fabricants d'une marque d'automobiles, connue universellement, mouraient en quarante-huit heures, dans un des plus grands hôtels de New-York, pour avoir absorbé un verre de soi-disant whisky, en réalité d'alcool méthylique, qu'un chasseur leur avait procuré. Le chef d'un des hôpitaux les plus importants de New-York, lui-même médecin réputé, et prohibitionniste de la première heure, m'a dit désirer

maintenant le retour des vins légers et de la bière; son revirement est dû au fait qu'il soigne journellement des ouvriers qui viennent mourir « comme des chiens, dans des convulsions affreuses », à la suite de l'ingestion d'un de ces poisons qui circulent aujourd'hui sous le manteau, dans les villes d'Amérique. Il ajoutait ceci : « L'homme a besoin parfois d'une détente, c'est au vin et à la bière qu'il doit la demander. »

Je me suis étendu à dessein sur les ravages causés par une législation destinée à rendre un grand peuple vertueux. Il est permis d'espérer, en effet, en constatant l'état de choses actuel, que les Américains montreront, un jour, une rigueur moins déraisonnable. Le plus sûr moyen d'être battu à la longue, n'est-il pas de lutter contre la nature des choses? Et la nature des choses ne nous interdit-elle pas de croire à la possibilité d'appliquer une loi contraire aux vœux de l'immense majorité des citoyens dans un pays qui vit sous le régime démocratique?

Toute la question est là en effet : est-il possible d'appliquer à un pays qui n'en veut pas un régime de prohibition totale? Peut-on dire, avec les prohibitionnistes, que la période actuelle n'est que transitoire et que la loi sera appliquée dans quelques années? Non, l'histoire de ces trois dernières années montre qu'ils ont fait un calcul faux. Ils se sont trompés dans l'estimation du pouvoir que possède l'État pour imposer aux citoyens d'un pays démocratique une règle de vie contraire aux vœux d'un grand nombre d'entre eux. Il est impuissant à réprimer la contrebande et la fabrication clandestine.

La contrebande se pratique en des points innombrables des 15 000 kilomètres de la frontière américaine, terrestre et maritime. Il est impossible d'évaluer les quantités qui passent ainsi aux États-Unis, enrichissant une série innombrable d'intermédiaires. Dernièrement, sous la pression des prohibitionnistes, le Gouvernement a créé des corps de mitrailleuses et une véritable flottille de torpilleurs pour traquer les délinquants sur terre et sur mer. Mais étant donné l'immensité du territoire à protéger, leur action peut-elle être efficace, à moins de mobiliser l'armée et la flotte américaines?

Quant à la fabrication clandestine, la situation est pire encore et ne peut laisser aucune illusion au Gouverne-

ment. La pratique illégale du « home-brew » (fabrication à domicile) fleurit principalement dans les États signalés par leur ardeur à réclamer la « sécheresse ». Cette situation s'explique par la raison que les États, qui ont montré le plus grand zèle prohibitionniste sont ceux où les « fermiers », du nom donné là-bas aux cultivateurs, forment politiquement l'élément dominant. Or, ces fermiers, qui fabriquent chez eux leur bière et leur eau-de-vie de cidre, n'en sont pas moins des prohibitionnistes militants et forment le gros des forces politiques sur lesquelles s'appuient les chefs du mouvement. Cette anomalie s'explique par la démoralisation qu'amenait parmi les ouvriers des campagnes, la présence des « saloons » ou des bars dans les villes voisines. Les prédicateurs, revenant inlassablement au même thème, convainquirent leurs ouailles, que le seul moyen de supprimer le « saloon » était d'interdire toute espèce de boisson alcoolique sur toute l'étendue du territoire américain.

La fabrication clandestine sévit également dans les grandes villes. Beaucoup de citadins se livrent chez eux à la distillation de l'alcool, font du vin, brassent la bière. Les alambics font parfois explosion, tuant leurs propriétaires, quand ce ne sont pas les passants, les produits de la distillation sont presque toujours nocifs. Mais rien ne peut démonter la foi prohibitionniste, qui se débarrasserait volontiers par ce moyen des citoyens assez criminels pour violer le 18e Amendement à la Constitution. Rien, d'autre part, ne tiédit l'ardeur de ceux qui sont décidés à boire n'importe quoi, n'importe comment, pourvu que ce soit de l'alcool. N'eût-il pas mieux valu dans ces conditions contrôler la production et la distribution des eaux-de-vie de grain? N'eût-on pas plus sûrement atteint le but désiré qui, de l'aveu de tous, était la suppression du « saloon » avec son flot de whisky et de gin, en favorisant la diffusion des boissons saines, comme le vin et la bière, quitte même à en contrôler l'usage, si on le jugeait nécessaire? Était-il sage de créer une loi générale et draconienne? N'eût-on pas obtenu un meilleur résultat avec l'option locale qui tient compte des contingences de régions, d'industries et de races?

Je me trouve ainsi amené à essayer de répondre à la ques-

tion que tout le monde se pose : ce régime va-t-il durer toujours? Autorisera-t-on bientôt les vins et la bière?

Mais, avant de le faire, il est indispensable de compléter le tableau ci-dessus par un récit succinct des circonstances qui ont amené la prohibition.

Le mouvement prohibitionniste a commencé dès la première moitié du XIXe siècle dans plusieurs États, surtout dans les États du Sud et dans ceux du Moyen-Ouest; il était au début uniquement dirigé contre le « saloon », contre le bar populaire qui répandait deux fléaux à la ronde, principalement dans les milieux ouvriers, la politique subversive et l'alcoolisme. Sur ce point, tout le monde est d'accord, partisans et adversaires de la prohibition : il fallait détruire le « saloon ». Le cri de guerre « Sus au saloon » a été entendu par les Américains, pendant toute leur enfance. Il est devenu pour tous un article de foi indiscutable et, nous devons le dire, justifié. Les « saloons » étaient généralement la propriété des grands brasseurs et des fabricants de whisky, qui les faisaient exploiter par des gérants, intéressés naturellement à pousser la clientèle à consommer le plus possible. Les prohibitionnistes avaient beau jeu à flétrir ces établissements dont certains, surtout dans les grandes villes, servaient d'asiles au crime et à la débauche et constituaient pour la jeunesse un réel danger de contamination morale et physique.

Les brasseurs, avertis du danger que leur industrie courait, s'ils continuaient à « financer » les « saloons », furent assez aveugles pour ne pas renoncer à une source de profits, qui allait finalement causer leur ruine. Ils furent traités avec d'autant moins de ménagement, lorsque la prohibition fut votée, que les États-Unis étaient alors en guerre avec l'Allemagne et que la plupart d'entre eux étaient d'origine allemande. A ce moment, la cause prohibitionniste parut d'autant plus juste qu'elle se confondait avec la haine de l'Allemand. Prendre la défense de la bière constituait non seulement une inconvenance qui classait son auteur dans la catégorie des gens sans aveu dont la clientèle des « saloons » était composée, mais un blasphème contre la patrie. Les gens sensés se souciaient d'autant moins de protester que jusqu'à

la dernière heure ils ne crurent pas au succès des partisans de la prohibition intégrale.

Dans les États du Sud, le mouvement avait pris beaucoup d'ampleur, dès son apparition, il y a au moins quatre-vingts ans, parce que les nègres, sous l'influence du gin, s'attaquaient aux femmes blanches. Plusieurs États avaient voté des lois interdisant l'entrée des boissons alcooliques sur leurs territoires respectifs, bien avant la « Prohibition ». Le Maine, par exemple, était « dry » depuis le milieu du siècle dernier. Son voisin, l'État de Massachusetts, entretenait à prix d'or, cet état de sécheresse si profitable aux intérêts de ses propres brasseurs dont les produits franchissaient clandestinement la frontière des deux États. Ainsi tout le monde y trouvait son compte, les habitants du Maine, qui, pour s'être débarrassés du « saloon », n'avaient jamais eu l'intention de supprimer totalement la consommation des boissons alcooliques et les habitants du Massachusetts, qui faisaient des affaires.

Cet état d'esprit se retrouvait partout. Dans les États les plus intolérants, on désirait non pas tant la suppression totale du « saloon » que son éloignement. On cherchait à le repousser chez le voisin afin d'en avoir les avantages sans les inconvénients. C'est dire qu'une suppression totale des boissons alcooliques n'était pas, à ce moment-là, envisagée. Ce régime, non dénué d'incohérence, convenait admirablement à une population dont la géographie morale est plus variée encore que la géographie physique, et il aurait pu durer indéfiniment sans l'initiative d'un milliardaire bien connu : J. D. Rockefeller, le fondateur de la « Standard Oil C° », membre zélé d'une des églises Baptistes, habitant un État du Sud, et décidé à employer ses richesses à la réforme morale du peuple américain. Nulle amélioration ne lui parut plus digne de son appui que la suppression totale, absolue des boissons alcooliques, quelles qu'elles fussent.

Ainsi, le peuple américain deviendrait grand, non seulement par sa vertu, mais aussi par les richesses que le rendement accru de ses usines, dû à l'emploi d'une main-d'œuvre sobre, lui vaudrait infailliblement.

Les réformateurs ont beau jeu dans ce pays de cent dix

millions d'hommes, où les masses populaires s'inquiètent peu de savoir où elles vont, du moment qu'elles prospèrent. Et la ploutocratie qui les mène veille à ce qu'elles prospèrent et ne posent pas de questions. Aux États-Unis, plus que partout ailleurs, croyons-nous, un groupe d'hommes décidés, disposant de gros capitaux, peut imposer sa volonté à la masse de la nation, grâce à la science de l'organisation et à la savante utilisation des moyens modernes de diffusion, publicité de toute nature, journaux et campagnes oratoires. Avant d'entreprendre une réforme quelconque, sociale, religieuse ou morale, l'Américain s'assure d'abord de fonds considérables, lui permettant une action à grand rendement sur des masses populaires vastes, curieuses de nouveautés et affamées de formules simplistes.

C'est dans ces conditions qu'est née la fameuse « Ligue contre les saloons » (The Anti-Saloon League), fondée par M. Rockefeller et appuyée par tout le clergé protestant, surtout par les églises méthodistes, les plus nombreuses, les plus riches, les plus puissantes parmi les églises protestantes.

L'action de l'« Anti-Saloon League » fut d'emblée ce qu'elle devait être pour réussir dans un pays comme l'Amérique, violente et outrée. Tout citoyen qui hésitait à s'inscrire dans les rangs des prohibitionnistes était dénoncé comme un habitué des saloons, comme un ivrogne invétéré, comme un débauché. Dans les campagnes, l'opinion publique est vite ameutée et les pasteurs jouèrent en virtuoses de cette arme redoutable.

L' « Anti-Saloon League », dont le siège social est à Washington est menée par un comité de sept membres, dont le « Superintendant » est un nommé Anderson. Il est à remarquer que cet homme fut choisi, non pas à cause de ses convictions prohibitionnistes, mais pour son talent d'organisateur et de publiciste. Il dirigeait en effet une affaire de publicité, quand il fut chargé d'organiser la campagne prohibitionniste. Les fonds dont la Ligue dispose sont illimités et l'on entend dire couramment que les directeurs, dont quelques-uns ont fait fortune depuis qu'ils ont acepté leur mandat, ne rendent jamais de comptes. Je crois devoir entrer dans ces détails qui expliquent le succès extraordinaire de cette Ligue et son pouvoir occulte et souverain sur l'Administration, comme

sur le Congrès. Son action est secondée par celle du clergé protestant tout entier, sauf quelques exceptions.

Le suffrage des femmes est venu, lui aussi, renforcer l'action de l' « Anti-Saloon League ». Il constitue à notre avis l'un des obstacles les plus sérieux au rétablissement du régime antérieur. La question étant posée comme elle l'a été, c'est-à-dire comme un choix entre la prohibition totale de toute boisson alcoolique et la persistance des ravages causés dans les classes ouvrières par le « saloon » et l'alcool, les femmes ont naturellement eu souci, avant tout, de la conservation des foyers et de la sauvegarde des salaires. Elles ont voté pour la prohibition totale, comme ce serait sans doute le devoir de tous les bons citoyens dans tous les pays de le faire, si réellement le problème se présentait en ces termes simplistes. Mais toute la question est là : peut-on considérer la solution américaine comme un bloc à rejeter, ou à accepter, purement et simplement? Le légitime souci de la santé d'une partie importante de la population, celle qui se montre incapable de sobriété dans un régime de liberté complète, doit-il aboutir nécessairement à la suppression du produit sain, comme le vin ou la bière?

Beaucoup de bons esprits se posent la question en ce moment au Nouveau-Monde. Ce problème est débattu dans d'innombrables interviews et articles de magazines. Un auteur dramatique connu de New-York, qui a pris parti publiquement contre l'état de choses actuel disait : « La Prohibition est le résultat d'un état d'esprit mortel pour l'art et pour la pensée. »

Elle n'est que le premier pas dans la voie des réformes destinées à faire du peuple américain un peuple modèle.

Au Kansas, comme dans l'Utah, il est interdit de fumer la cigarette et le seul moyen d'obtenir du papier à cigarettes, est de demander du papier à nettoyer les verres de lunettes. Dans le Kentucky, il s'en est fallu d'une voix aux Chambres de cet État pour que l'enseignement du Darwinisme ne fût interdit dans les écoles, ainsi que la vente de toute littérature darwiniste. Il est question de faire voter des « lois bleues » interdisant toute espèce de divertissement le dimanche, cinéma compris.

L'action puritaine, laquelle s'exerce dans chaque État, s'est faite fédérale à Washington, afin d'atteindre les Sénateurs et les Représentants. Tous les moyens furent bons : l'*Anti-Saloon League* avait des millions à sa disposition, chaque membre du Congrès fut l'objet d'un assaut soigneusement préparé, dont la stratégie variait suivant la nature du terrain à conquérir.

Aujourd'hui, l'*Anti-Saloon League* est maîtresse du Congrès, de l'Administration à qui elle impose ses hommes et ses méthodes; de la justice, grâce à ses délégués qui assistent aux procès et veillent à ce que la justice soit rendue suivant la conscience prohibitionniste. L'Amérique est sous la domination de cet organisme tenace, véritable État dans l'État, qui ne lâchera pas prise sans une lutte longue et — peut-être — violente.

Des artistes, des écrivains, des médecins, de hauts fonctionnaires, des hommes politiques, voire des évêques de l'Église épiscopalienne protestent courageusement contre ces mesures antilibérales.

Une femme, miss Elisabeth Marbury, membre du Comité du parti démocratique pour l'État de New-York, s'est élevée contre les méfaits de ce régime, dans de grands meetings antiprohibitionnistes.

La Prohibition, s'écria-t-elle dans l'une de ses harangues, a maintenant eu trois années pour faire ses preuves. Elle n'est plus un essai : elle est un fait. Les partisans du 18e Amendement à la Constitution sont parfaitement indifférents au fait que les attaques à main armée se multiplient journellement; que nos cours criminelles soient de plus en plus encombrées; que nos prisons regorgent de bandits et d'assassins et que les crimes contre l'esprit dépassent cent fois les crimes contre la chair... Lorsque deux millions de nos hommes traversèrent l'Océan pour verser leur sang sur les champs de bataille de France, cette chose qui a nom « Prohibition » n'existait pas. Le vin et la bière ne leur furent pas refusés et cependant ils se battirent comme des lions et moururent comme des hommes... Dans 99 p. 100 des maisons de riches on trouve de l'alcool sous une forme ou sous une autre. Il s'agit seulement d'avoir de quoi. Tandis que l'ouvrier, le citoyen modeste ne peut même pas se procurer une bouteille de vin ou de bière pour boire à son repas, après son labeur quotidien. S'il a le malheur d'acheter la boisson que le commerçant malhonnête lui offre à un prix abordable pour sa bourse, l'absorption de ce produit frelaté risque de lui coûter la vie... Rendez au peuple le libre usage du vin et de la bière. Nous

avons assez de cette monstrueuse iniquité. Rendez la liberté à ceux à qui vous l'avez volée... Les jeunes gens et les jeunes femmes, qui autrefois pratiquaient la vertu de modération, ont maintenant perdu toute retenue. Le fruit défendu est devenu aujourd'hui le régime de tous les jours. Assez de cette folie stupide, assez de cette dégradante hypocrisie. Nous refusons de nous laisser convertir en une race nourrie au biberon et dont les os sont devenus mous. Les Saintes Écritures nous prescrivent de prendre un peu de vin pour le bien de notre estomac. Il nous est impossible d'obéir aux Saintes Écritures sans violer la loi.

La véhémence même de ce langage, est un exemple de l'ardeur des polémiques et fait présager la violence des luttes à venir.

Une association s'est formée il y a quelques temps, pour lutter contre la prohibition, avec le mot d'ordre « Vins légers et bière? Oui! Saloons? Jamais ». Cette association a pris tout de suite un développement rapide; elle a aujourd'hui 400 000 adhérents et ce nombre s'accroît à raison de 1 400 membres par jour environ. Elle est représentée par des filiales dans la plupart des États et elle organise des meetings dans tout le pays. J'ai assisté à deux de ces meetings, l'un à New-York et l'autre à Baltimore. Des hommes politiques, des écrivains, des avocats, des banquiers, des industriels, tous personnages notoires et estimés, prirent la parole et attaquèrent la nouvelle législation au nom des principes mêmes sur lesquels la constitution des États-Unis repose. L'un d'eux cita l'exemple stupéfiant donné par l'État de New-Jersey dans lequel fut votée la loi Van Ness, suspendant l'institution du jury pour juger les « cas de prohibition ».

Ce vote fut confirmé par la Cour suprême du même État et les garanties constitutionnelles s'y seraient trouvées abolies sans l'intervention de la Cour d'Appel, qui cassa cette loi contraire à la Constitution. Et l'orateur, qui citait ce fait, d'ajouter : « Eh bien! mes chers citoyens, le danger n'est-il pas plus grand pour vous que celui que vous courez en buvant un cocktail? N'est-il pas plus sérieux et plus réel que l'usage du vin et de la bière? Il s'agit de sauver tout ce pour quoi la race blanche a versé son sang depuis la Grande Charte. » Le public, à chaque meeting, montra un grand enthousiasme et s'engagea solennellement à ne voter, aux

élections de novembre, qu'en faveur des candidats qui se seront déclarés *wet* (« humides », par opposition aux *dry*, les « secs », qui sont partisans de la prohibition).

Ce mouvement, qui n'est qu'à ses débuts, est appelé à exercer une grande influence sur le corps électoral. Mais il faut se garder de faire une comparaison avec ce qui se passerait dans notre pays dans l'hypothèse d'une situation analogue. L'Amérique ne forme pas, comme la France, un organisme à cerveau et à cœur uniques, avec intercommunication rapide d'idées diverses, juxtaposées; la circulation, qui ne se fait pas sous l'impulsion d'un organe central, est lente. Il faudra beaucoup de temps avant qu'un écho ne pénètre dans le Moyen-Ouest de ce qui sera peut-être devenu une agitation violente dans les États de l'Est.

Quelles sont les chances de victoire des « humides »? Pour pouvoir répondre à cette question, il est nécessaire de dire un mot de l'aspect juridique du problème. Il serait impossible, sans écrire un gros livre, de définir les lois, décrets et arrêtés divers qui régissent la prohibition dans les divers États, car il faudrait, outre les lois fédérales, tenir compte de la législation particulière à chacun d'eux. Je me contenterai donc de prendre les textes les plus importants, ceux qui dominent toute la question et s'appliquent à tous les États. Ils sont au nombre de trois :

1° Le texte établissant la prohibition sur l'ensemble des États-Unis et qui résulte, comme on le sait, non pas d'une loi, mais d'un amendement à la Constitution, lequel porte le numéro d'ordre 18, et est entré en vigueur le 29 janvier 1919.

2° Le texte portant le nom de *Volstead Act* (la loi Volstead), voté le 28 octobre 1919. Cette loi d'application a pour objet d'édicter les peines, dont le 18e amendement ne parle pas, et de définir l'expression « boissons enivrantes », nouvellement introduite dans la Constitution.

3° Le texte, voté le 23 novembre 1921, qu'on appelle le *Campbell Willis Act*. Il a pour objet d'interdire l'usage de la bière pour les besoins médicinaux et, en outre, l'importation des vins et spiritueux, tant que les stocks actuels seront considérés comme devant suffire aux besoins religieux et pharmaceutiques.

Ces trois textes nous donnent la clé de la législation fédérale sur la question. Le but des antiprohibitionnistes étant de les faire rejeter ou modifier en tout ou en partie, voyons maintenant, par une analyse rapide de chacun d'eux, quels sont les moyens et leurs chances d'aboutir.

Si l'on considère d'abord le 18e amendement[1], la pierre d'angle de l'édifice prohibitionniste, il suffit d'un examen sommaire de la situation pour se rendre compte que l'écarter est une quasi-impossibilité. Ce n'est pas au hasard que les partisans de la prohibition en demandèrent l'incorporation à la Constitution, sous la forme d'un amendement. Ils échappaient ainsi au danger que leur œuvre réformatrice eût couru, s'ils s'étaient contentés d'une loi toujours révocable au gré d'une majorité. En effet, pour introduire un article dans la Constitution et, par conséquent, pour le répudier ou le modifier, deux conditions sont nécessaires : une majorité des deux tiers des voix au Sénat et à la Chambre des Représentants à Washington et une majorité des trois quarts des États, exprimant individuellement leur vote par l'intermédiaire de leurs « Législatures », terme sous lequel on désigne le Sénat et la Chambre des Représentants dans chaque État. Pour repousser ou modifier le 18e amendement, il faut donc, pour commencer, que 344 sénateurs et représentants à Washigton votent contre lui, ce qui, à la rigueur, est possible dans quelques années (il y a aujourd'hui environ 150 membres du Congrès qui sont des « humides » déclarés, le total des membres du Congrès, sénateurs et représentants étant de 516). Ensuite, au moins 36 Sénats et 36 Chambres des représentants devront en faire autant. En d'autres termes, puisqu'il y a en tout 48 États aux États-Unis, il suffit que 13 de ces États fassent opposition à toute modification du nouvel amendement, pour que celui-ci subsiste, quand même le chiffre total de leur population n'atteindrait pas le dixième du chiffre total de la population américaine.

1. Voici la traduction de la section 1 : « A partir d'une année après la ratification de cet article, la fabrication, la vente, ou le transport des boissons enivrantes à l'intérieur des États-Unis et de tout territoire soumis à la juridiction de ces derniers, leur importation ou leur exportation à fin de boisson sont interdits. » L'usage ordinaire, étant seul visé, il en résulte une exemption en faveur des besoins religieux et pharmaceutiques, dont la loi Volstead précisa la modalité.

En fait, il y a au moins une quinzaine d'États qui resteront, coûte que coûte, fidèles au régime « sec » par puritanisme et à cause de la question nègre [1].

Conformément au *Volstead Act*, toute boisson contenant la moitié de 1 p. 100 (1 /2 p. 100) d'alcool ou davantage est considérée comme enivrante.

C'est là une assertion manifestement fausse. On peut soutenir par suite que cette loi est anticonstitutionnelle, puisque le 18e amendement à la Constitution n'exclut de la fabrication, de la vente, du transport, de l'importation et de l'exportation que les boissons enivrantes. Aussi les adversaires de la prohibition dirigent-ils toute leur offensive contre la loi Volstead, sur laquelle la partie qui s'engage va se jouer tout entière. Ils ont beau jeu à en exploiter les contradictions et ils en réclament la suppression à cors et à cris. Il suffirait, disent-ils, d'élever cette teneur de 1 /2 p. 100 à un degré qui permette l'usage des vins légers et de la bière pour que le pays soit délivré des chaînes trop lourdes de la prohibition totale. Le peuple américain, ayant le droit de boire du vin et de la bière, renoncerait à se procurer, comme aujourd'hui, du whisky de contrebande.

Nul ne peut cependant prévoir aujourd'hui la tournure que prendront les événements. En France, qui dit vin léger suppose une boisson pouvant titrer jusqu'à 14 ou 15 p. 100 d'alcool.

L'adoption d'une telle mesure exclurait donc les vins français.

Notre gouvernement, qui s'est montré jusqu'ici justement soucieux de ne rien faire ou dire qui puisse froisser l'opinion publique américaine en une affaire d'ordre purement intérieur, fera bien de suivre les événements de près et, de saisir l'occasion, au cas où elle se présenterait, de rétablir un courant d'exportation, qui représenterait environ 100 millions de francs par an, avec le cours actuel du change, sur la base des quantités expédiées pendant les années précédant la guerre.

1. Les États suivants formeront le carré des forces prohibitionnistes à suppose qu'elles aient pu être défaites dans le reste du pays : Le Kansas, l'Arkansas, le Nebraska, l'Oklahoma, le Maine, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, le Géorgie, la Floride, l'Alabama, le Mississipi et le Texas.

J'en viens maintenant au *Campbell Willis Act*, le troisième texte dont j'ai parlé. Cette loi a, en ce moment, une importance considérable, puisqu'elle a pour effet d'exclure entièrement, depuis le 23 novembre 1921, nos produits, même ceux destinés aux besoins du culte et de la pharmacie, tant que les stocks actuels ne sont pas épuisés. Mais comme si cette rigueur, non prévue par l'amendement à la Constitution, ne suffisait pas, elle ajoute une regrettable condition à la clause autorisant la reprise de l'importation après l'épuisement des stocks. En voici le texte :

« Aucun vin (*no vinous liquor*) ne doit être importé aux États-Unis, à moins qu'il ne soit prouvé au Commissaire que le vin destiné aux usages autres que la boisson [1] et produit aux États-Unis ne l'est pas en quantité suffisante. »

Par exemple, si un convalescent veut se procurer une bouteille de champagne sur l'ordre de son médecin, il devra user d'un vin mousseux fabriqué dans le New Jersey. Et les autorités américaines aggravent encore ce texte par l'interprétation qu'elles lui donnent : elles assimilent les uns aux autres des produits aussi différents que le cognac et le whisky. Aussi, bien qu'il n'y ait plus de cognac aux États-Unis, l'Administration refuse-t-elle d'accorder des licences d'importation, parce qu'il y a encore dans le pays, d'amples stocks de corn-whisky.

Ne serons-nous pas contraints de lutter contre des décisions qui sont aussi contraires à l'esprit du 18e amendement lui-même en établissant une discrimination entre le produit indigène et le produit étranger? Les procédés autocratiques de l'administration américaine sont bien dans la manière prohibitionniste, mais quand ils visent à interdire purement et simplement les vins étrangers, au profit des vins nationaux, ne sommes-nous pas en droit de riposter? Que diraient les Américains si nous édictions une loi conçue en ces termes : « L'importation des blés américains est interdite »?

Malgré les entraves nouvelles introduites par le *Campbell Willis Act* et si gênant soit-il momentanément, il ne constitue pas, en lui-même, un obstacle fondamental. Aussi les

1. C'est-à-dire pour les besoins du culte et de la pharmacie.

efforts des antiprohibitionnistes sont-ils dirigés uniquement contre le *Volstead Act*. Quelles sont leurs chances de victoire?

Notre impression, après avoir recueilli l'opinion de plusieurs centaines de personnes dans l'un et l'autre camp, est que les « humides » peuvent raisonnablement espérer gagner des voix aux élections législatives du 7 novembre. Ces élections ont lieu, comme on le sait, tous les deux ans pour renouveler un tiers du Sénat et la totalité de la Chambre des Représentants. Comme il y a environ 140 « humides » déclarés sur 420 membres à la Chambre des Représentants, un déplacement de 50 voix seulement serait une indication suffisante de revirement dans l'opinion publique pour impressionner le Congrès.

Quoi qu'il en soit, l'optimisme serait, chez les antiprohibitionnistes, absolument injustifié. Nombreux sont les hommes bien informés qui ne croient pas à une évolution du sentiment public, mais au contraire à une application toujours plus rigoureuse de la législation actuelle. Une chose est certaine, la lutte sera ardente, les deux camps sont organisés et disposent de munitions abondantes en or et en documents. Non seulement il y a un conflit aigu d'intérêts entre les fabricants de boissons alcooliques et les fabricants de limonade, mais y a heurt entre deux conceptions.

Les États-Unis sont en vérité à un tournant de leur histoire. De la solution qu'ils apporteront finalement à ce grand problème dépendra leur avenir. L'exercice de la liberté individuelle, la modération acquise, le tact qui distingue les plaisirs et domine les instincts sont indispensables à la production d'une civilisation supérieure. Peut-on dire que la liberté individuelle existe dans un pays où le contrôle de l'État se fait tous les jours plus oppressif, où certains entreprennent maintenant la suppression du tabac, de la danse, des cartes, du cinéma et du baseball dominicaux, etc.?

En France, nous suivrons les péripéties de la lutte avec une attention soutenue, non seulement parce que la discussion d'un problème impliquant la liberté individuelle ne saurait nous laisser indifférents, mais aussi parce que notre pays est producteur de vin. Était-il opportun de l'empêcher d'exporter un des rares produits qu'il puisse expédier aux

Américains, au moment même où toutes les nations cherchent à renouer les fils du commerce international brisés par la guerre? Cette exportation, qui contribuerait au rétablissement de notre franc, aiderait à décongestionner les États-Unis de leurs marchandises. Personne n'avait besoin de cette nouvelle entrave apportée aux échanges.

Le souci de notre prospérité économique nous fait donc souhaiter que l'Amérique renonce au régime d'oppression qui sévit en ce moment chez elle. Est-il inopportun de rappeler la réflexion que Matthew Arnold faisait à propos de la crise qui assombrit l'Angleterre il y a trois siècles : « Les Anglais furent mis dans la geôle puritaine et pendant deux cents ans la porte resta verrouillée sur leur esprit. »

Le débat est plus ample qu'il n'apparaît tout d'abord. Il a dès maintenant débordé son cadre purement technique et hygiénique. Les adversaires de la prohibition, par une manœuvre habile et justifiée, l'ont transporté sur son véritable terrain, celui de la liberté individuelle. Du problème initial posé en termes simplistes, ils ont tiré un nouveau et vaste problème, qui met en cause l'avenir même de la nation américaine.

ERNEST GUY

LE VOL A VOILE

ET

L'AVENIR DE L'AVIATION

Le rêve d'imiter l'oiseau est aussi ancien que l'homme; à travers les légendes émouvantes et les tentatives périlleuses et puériles, c'est lui qui a engendré l'aviation moderne. Durant des siècles, ces tentatives comme ces légendes ont témoigné des plus grossières illusions sur l'envergure, le poids et la puissance qu'exige un appareil artificiel pour maintenir un homme en équilibre dans l'océan aérien. C'est seulement au cours de ces soixante dernières années que l'observation, l'expérience et la théorie combinées ont apporté des données exactes et précises sur la force sustentatrice d'une surface planante, et défini l'*ordre de grandeur* des difficultés à vaincre ainsi que les méthodes susceptibles de les surmonter. Les noms et les admirables travaux de Mouillard, de Marey, de Pénaud, puis d'Ader sont inséparables de cette période de la science aéronautique. Mais c'est l'Allemand Lilienthal qui, le premier, dans ses innombrables glissades aériennes où il finit par se tuer, a réalisé le planement prolongé d'un être humain.

Il est vrai que, dans ces expériences, il ne s'agissait pas à proprement parler du *vol à voile,* encore que Lilienthal, nourri de Mouillard et de Marey, en fût profondément préoccupé et se préparât systématiquement à le tenter. Lancé à bord de son planeur, sur une colline descendante, contre un vent légèrement ascensionnel, il quittait le sol et s'efforçait de rendre aussi faible que possible son angle de chute. En un

mot, il pratiquait méthodiquement la descente planée. Il apprenait ainsi à maintenir l'équilibre de son appareil, il en amenuisait le profil et le galbe de façon à diminuer la résistance à l'avancement et à accroître la qualité sustentatrice. Ses planements les plus longs n'excédaient pas d'ailleurs deux à trois minutes. Mais, d'une part, il maîtrisait ainsi le phénomène élémentaire du vol à voile, car c'est, à l'analyse, en une suite de planements dans le vent que peut se résoudre le vol à voile le plus compliqué. D'autre part, l'étude du planement simple était le préliminaire indispensable du vol mécanique.

C'est uniquement à la réalisation du vol mécanique que les successeurs de Lilienthal ont appliqué les résultats obtenus par l'héroïque expérimentateur. Les frères Wright, après Chanute, ont pratiqué, des années durant, la chute planée pour perfectionner et la forme et les gouvernes de leur appareil. C'est ce qui explique la souplesse de ses virages et sa remarquable qualité sustentatrice, un moteur de dix-huit chevaux lui permettant de voler avec deux passagers, deux heures durant, à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure. L'école française suivit une méthode plus directe et plus brutale : douer ses monoplans et ses biplans d'une vitesse suffisante pour leur permettre de *tenir l'air*, tel était son objectif immédiat. A l'exemple d'Ader, c'est sur l'appareil propulsé que le pilote faisait son apprentissage. Une fois construits d'ailleurs les premiers aéroplanes, on peut dire que les diverses écoles se rejoignirent. Tout l'effort de recherche porta sur le moteur et quelque peu sur l'hélice, bref sur la puissance motrice, tandis qu'on négligeait le perfectionnement systématique des ailes et leur ajustement à l'organe propulseur. Traverser l'atmosphère comme un bolide et trouver dans cette ruée vertigineuse son équilibre et sa sécurité, s'appuyer sur l'air en le soufflétant d'une telle vitesse que les caprices du fluide en deviennent négligeables : superbe paroxysme et magnifique violence! Dans sa lutte à la vie à la mort contre le temps, contre l'espace, contre la meurtrière pesanteur, c'est cette voie qui s'imposait au génie humain et aux modernes ressources de son industrie. C'est elle aussi qu'exigeait la guerre, maîtresse impérieuse et farouche, et qui ne pouvait attendre. Quand nos constructeurs

affirment que l'homme vole mieux que l'oiseau, qu'il brave des tempêtes où nul être vivant avant lui ne s'est aventuré, ils disent vrai. Auprès de ces formidables monstres artificiels d'acier, d'aluminium et de feu que sont nos avions d'aujourd'hui, couvrant d'immenses espaces à des vitesses de 300 kilomètres à l'heure, bondissant en quarante minutes plus haut que l'Himalaya, l'albatros et le condor ne sont plus que des joujoux vivants.

Et nos constructeurs ont raison encore, quand ils se vantent d'avoir évité l'imitation trop servile de la nature, qui les eût égarés. Il leur fallait, pour réussir, faire plus grand, plus lourd, plus solide et plus simple. La vie a des moyens d'exécution qui lui sont propres : elle emploie à ses fins des organes souples, élastiques, compliqués, sensibles. Mais il est une chose qui lui est interdite : c'est la roue, c'est l'hélice, c'est un organe vivant tournant indéfiniment dans le même sens autour d'un axe vivant. « Inventeur de la roue, inconnu Demi-Dieu », a dit le poète. Inventeur de l'hélice, autre Demi-Dieu, qui a écarté des chercheurs l'erreur des ailes déformables et battantes. Et de même, pour guider à travers l'espace ces invisibles attelages d'un millier de chevaux, il n'est point nécessaire aux conducteurs de nos chars aériens d'avoir appris longuement à imiter l'oiseau et à se bercer sans moteur dans les caprices des vents. Un tel apprentissage ne leur est guère plus indispensable que celui de la bicyclette au mécanicien d'un rapide. Pour toutes ces raisons, on conçoit que, aux yeux de tant d'aviateurs et d'ingénieurs, l'étude du vol des oiseaux et la pratique du planement sans moteur apparaissent comme une phase nécessaire mais aujourd'hui bien dépassée de l'aviation, et qu'ils considèrent comme un recul de s'en préoccuper à nouveau.

***

Mais si justifié que soit l'enthousiasme suscité par la mécanique humaine et une fois entonnée la dernière strophe de cet hymne triomphal, réfléchissons pourtant aux exemples que nous offre la nature et aux comparaisons qu'elle nous suggère. Oui, le rêve millénaire est accompli, le grand défi

est relevé : oui, l'homme a « battu » l'oiseau dans le propre domaine où celui-ci semblait inégalable; mais à quel prix? En gâchant, en prodiguant la puissance motrice, en brutalisant l'air avec une invraisemblable violence, en abusant jusqu'à la limite du possible de l'esclavage de la matière inerte. Il nous faut munir nos oiseaux géants d'un cœur d'acier tumultueux et le « forcer » au point qu'en dépit de son dur métal son existence éphémère se compte par *heures*; il nous faut leur donner des entrailles de flamme, où l'infernale chimie des explosions engendre inlassablement la prodigieuse énergie gaspillée seconde après seconde. Quel contraste entre cette dispendieuse et retentissante victoire et les solutions économiques et silencieuses que la nature a minutieusement menées à terme dans ses différents types d'oiseaux. L'air, pour elle, n'est pas un vaincu qu'on écrase, c'est un auxiliaire qu'on emploie et dont les caprices mêmes sont sagement utilisés. Imaginons que le problème soit posé à l'homme de transporter régulièrement, par-dessus la Méditerranée, le poids d'une cigogne, mais sans recourir à ces températures d'un millier de degrés, sans dépasser les 38° centigrades fatidiques, avec, comme piston un muscle cardiaque et comme source unique d'énergie de paisibles phénomènes, tels que ceux de la digestion et de la respiration. Croit-on que nous serions, dès aujourd'hui, en état de répondre à un tel programme? Si Mouillard ressuscitait parmi nous, il serait à coup sûr émerveillé en voyant nos avions sillonner l'espace, chevaucher l'orage, s'élancer du sol d'un bond furieux; mais évoquant les longs voyages des oiseaux migrateurs et la silencieuse ascension des grands vautours, il songerait que d'autres énigmes restent à résoudre et d'autres tentatives à poursuivre.

Ces énigmes, il faut les résoudre; ces tentatives, il faut les poursuivre. Avant tout, parce que c'est la gloire et le tourment de notre espèce de ne laisser inexploré aucun des mystères qui l'enveloppent; et cette inépuisable curiosité, contemptrice du profit est toujours à l'origine des plus surprenantes applications. Lors même que la maîtrise du vol à voile nous apparaîtrait aujourd'hui comme ne devant être qu'une stérile conquête, elle se manifesterait à l'épreuve, d'une merveilleuse utilité. Mais ce n'est pas ainsi que le problème se présente à

nous, et il suffit du moindre effort d'imagination pour concevoir les multiples et féconds avantages qu'apportera avec elle dans l'avenir la pratique du vol à voile. Les techniciens qui se refusent à en convenir font preuve du même aveuglement et du même scepticisme auxquels ils se heurtaient eux-mêmes il y a quinze ans, alors qu'ils réalisaient héroïquement l'aéroplane et que la plupart des critiques, soi-disant compétents, qualifiaient leur tentative, dût-elle aboutir, d'inutile et dangereuse chimère.

***

Tout d'abord, le vol à voile peut seul nous fournir le moyen d'étudier méthodiquement, dans des conditions vraies et variées, l'influence de la forme des ailes et des fuselages, en éliminant le rôle perturbateur du moteur. La chute planée, l'essai des voilures sur un chariot lancé sont des procédés rudimentaires; celui du tunnel est trompeur par suite des dimensions minuscules des modèles, du voisinage des bords du tunnel et de la trop faible vitesse du courant d'air. Le vol à voile nous apprendra à amenuiser les ailes et les coques de nos appareils, de façon à accroître leur qualité sustentatrice et à diminuer les résistances nuisibles; en un mot, à acheter la *poussée* utile qui équilibre la pesanteur avec le minimum de *traînée* retardatrice. Le vol à voile nous apprendra également à tirer parti des conditions météorologiques, des régimes aériens : ainsi se trouveront réduites, dans des proportions que nous n'osons espérer aujourd'hui, les ruineuses exigences de puissance motrice, qui risquent de paralyser le développement de l'aviation.

D'autre part, la pratique du vol à voile *maintiendra le contact* entre l'homme et son empire aérien. La guerre, qui n'épargne ni la vie humaine ni l'argent, a fait en cinq ans accomplir à l'aviation des progrès grandioses. Elle a engendré des légions de pilotes magnifiques : mais ils ont cessé de s'entretenir et disparaissent sans être remplacés. Or l'avenir de l'aviation est étroitement lié au recrutement et à la valeur de ses pilotes. Faudrait-il donc, horreur! de nouveaux massacres pour que pût se poursuivre l'élan donné? Le vol à

voile, sport peu coûteux et dont les risques sont faibles (ou en tout cas deviendront faibles dès qu'on en aura établi les règles essentielles), entraînera la jeunesse aux exercices aériens, décidera de vocations et assurera à l'aviation la sélection nécessaire de ses pilotes.

Mais ce ne sont là que des services subalternes : une plus brillante destinée attend le vol à voile. A côté de l'aviation ultra-rapide, dévoratrice d'espace mais aussi d'argent, il engendrera une aviation plus modeste mais beaucoup moins dispendieuse, plus répandue et par suite non moins utile. Telle, la navigation à voiles — la comparaison a été souvent faite en ces dernières semaines et elle est juste dans ses grandes lignes — telle la navigation à voile, et notamment la navigation mixte à voiles et à moteur auxiliaire, à côté de la navigation des grands paquebots.

C'est cet avenir du vol à voile qui rencontre aujourd'hui le plus de scepticisme : scepticisme injustifié, comme je le voudrais montrer.

La plupart des techniciens estiment que le vol à voile est seulement possible dans les courants d'air ascendants; pour eux, dans toute la région où le fluide n'a pas une vitesse ascensionnelle, un planeur sans moteur est condamné à atterrir sans délai. Si cette conception était fondée, les circonstances où le vol à voile serait *utilement* praticable en restreindraient singulièrement les applications. Quinton a cité — et justement — comme exemple les plaines d'Égypte : aux heures favorables, elles constitueraient en effet une des très rares régions où le vol à voile serait susceptible d'être employé comme moyen régulier de transport.

Mais la vérité est bien différente : ce n'est pas seulement dans les vents ascendants, — cas exceptionnels — mais dans *les vents horizontaux variables* — cas banal — que le vol à voile est réalisable. Voilà ce qui lui donne sa véritable portée et permet d'espérer dans nos climats, sans grande dépense de force motrice, les traversées aériennes à longue distance.

J'insiste sur ce point, car nous touchons ici au nœud du problème. Ce n'est pas là seulement une erreur commune, c'est la conviction de nombreux spécialistes que le principe

de la conservation de l'énergie interdit à un appareil sans moteur de conserver sa hauteur dans un vent horizontal. S'ils ont raison, l'avenir du vol à voile est singulièrement borné; s'ils ont tort, il est largement ouvert. Or leur conclusion est exacte quand le vent horizontal est régulier, c'est-à-dire constant en direction et en vitesse : elle est complètement erronée quand le vent, gardant même direction et même intensité moyennes, subit des variations légères mais rapides.

Ce sont là des affirmations si faciles à démontrer et par des voies si élémentaires, une fois établies les lois simples du planement, qu'on s'étonne qu'elles prêtent encore à controverses. Bien que ces considérations soient un peu arides, j'en voudrais pourtant donner une idée.

***

Il y a plus de quinze ans, alors que Wilbur Wright et Henry Farman poursuivaient à Auvours et à Mourmelon leur match émouvant, analysant et expliquant les divers aspects du vol des oiseaux, je distinguais, d'après les observations de Mouillard, trois types essentiels de vols sans coups d'aile : classification que me semblent confirmer les études récentes, notamment en France les travaux intéressants de MM. Magnan et Irac.

Le premier type s'observe d'une façon saisissante à certaines heures, dans les vastes étendues sablonneuses, sous le soleil brûlant des tropiques. Un vautour prend son essor en quelques vigoureux coups d'aile ou se laisse tomber, d'une roche élevée : après quoi, les ailes déployées et immobiles, il poursuit en planant sa route indéfinie, d'une course *rectiligne* rigoureusement horizontale ou même légèrement ascendante. Le même vol s'observe dans nos climats, mais sous une forme moins pure, au-dessus des longues pentes montagneuses, quand elles sont balayées par le vent dans le sens de la montée.

Le second type, beaucoup plus fréquent, est le vol horizontal ou ascendant *par orbes*. Il n'est pas de jour, dans les contrées tropicales, où d'innombrables rapaces n'en donnent le spectacle. Quand le soleil échauffe le sol, un vautour, par exemple, après quelques coups d'aile qui lui communi-

quent une vitesse suffisante, s'élève indéfiniment par spires majestueuses, sans un mouvement, les ailes déployées penchant d'un angle invariable vers l'intérieur des orbes qu'il décrit. Le même vol s'observe en nos pays dans les montagnes ou au bord de la mer, au-dessus des vallées ou des fentes profondes, mais moins régulier et interrompu de coups d'aile qui parent aux trous d'air.

Le troisième type est le vol des grands migrateurs : ils le pratiquent à toute heure du jour et dans toutes régions, au-dessus des continents ou des mers. C'est le vol par vent horizontal variable. Les oiseaux grands voiliers accomplissent ainsi sans presque donner un coup d'aile de longs parcours, toujours dans le même sens, en festonnant très légèrement; les oiseaux de moindre envergure coupent de détentes plus fréquentes de leurs rémiges leurs planements prolongés.

***

Ces divers types de vols sans coups d'aile ont paru longtemps inexplicables parce qu'une erreur grave et persistante faussait les lois du planement ou, d'une façon plus précise, sous-estimait considérablement la résistance opposée par l'air au mouvement d'un plan mince. Imaginons un planeur schématique réduit à une plaque solide dont nous regardons comme négligeables l'épaisseur et les rugosités : supposons que cette plaque, restant horizontale, tombe verticalement dans l'air immobile. Elle subit de la part du fluide une résistance dirigée verticalement et de bas en haut, et que l'expérience montre être sensiblement proportionnelle au carré de la vitesse de la chute. Par exemple, admettons que, pour une vitesse d'un mètre à la seconde, la résistance opposée par l'air à la plaque soit d'un kilogramme; pour une vitesse de 5 mètres à la seconde, cette résistance sera de 25 kilogrammes. Si la plaque pèse justement 25 kilogrammes, la résistance de l'air équilibrera le poids de la plaque dès que la vitesse de chute atteindra 5 mètres à la seconde, et la plaque, de si haut qu'elle tombe, conservera cette vitesse.

Mais supposons que la plaque (maintenue toujours horizontale) soit gouvernée de manière à descendre obliquement : elle sera animée à la fois d'une certaine vitesse horizontale

et d'une certaine vitesse verticale. La résistance de l'air est toujours perpendiculaire à la plaque (parfaitement lisse), donc verticale et dirigée de bas en haut. Mais des raisonnements simplistes, sans aucune valeur, conduisaient à admettre, depuis Newton, que cette résistance ne dépend en aucune façon de la vitesse horizontale mais seulement de la vitesse verticale de la descente et qu'elle est toujours proportionnelle au carré de celle-ci.

Si une telle loi était exacte, le phénomène du planement n'existerait pas; je veux dire que l'obliquité de la chute n'atténuerait en rien sa vitesse verticale. Dans l'exemple numérique choisi ci-dessous, c'est toujours avec une vitesse verticale de 5 mètres par seconde que le planeur schématique arriverait au sol, comme dans le cas de la chute verticale [1].

Mais cette loi est en contradiction complète avec l'expérience; celle-ci montre au contraire que la résistance de l'air, pour les descentes très obliques, est proportionnelle non pas au carré de la vitesse verticale, mais à la fois à la vitesse verticale et à la vitesse horizontale [2]. La résistance de l'air qui correspond à une vitesse verticale faible peut équilibrer le poids si la vitesse horizontale est suffisante. C'est ainsi que, dans l'exemple numérique qui précède, le poids sera équilibré en particulier si le planeur a une vitesse horizontale de 25 mètres à la seconde, et une vitesse verticale d'un mètre seulement.

D'après cela, considérons un oiseau qui s'abandonne, à bonne hauteur, dans l'air *immobile*. Après une brève abattée, il descendra, les ailes horizontales immobiles, suivant une droite plus ou moins inclinée, avec une vitesse verticale plus ou moins grande, selon la manière dont il lui plaira de gouverner sa chute[3]. Si l'oiseau était vraiment assimilable au planeur schématique infiniment mince et parfaitement lisse, il pourrait faire en sorte que sa vitesse *verticale* de chute fût aussi faible qu'il lui plairait. En réalité, à cause de l'épaisseur de son

1. Nous supprimons dans cette explication, pour n'en garder que l'esprit, les complications de détail.

2. Si on appelle i l'inclinaison de la chute sur le plan horizontal, et V la vitesse du planeur, la loi de Newton évaluait la résistance comme proportionnelle à $V^2 \sin^2 i$ (loi du $\sin^2$) au lieu qu'elle est en fait proportionnelle à $V \sin i$ (loi du sin.), au moins pour les petits angles i.

3. En adoptant, par exemple, au départ une certaine position de son centre de gravité.

corps et des frottements, le plan des ailes, au lieu d'être horizontal, doit pencher très légèrement en avant durant la chute planée; mais surtout, si habilement que l'oiseau manœuvre, la pente de cette chute ne peut être inférieure à une certaine limite, non plus que sa vitesse verticale. C'est cette limite qui caractérise la *finesse* du planeur que constitue l'oiseau les ailes déployées. Plus cette limite est basse, plus l'oiseau se rapproche théoriquement du planeur schématique et plus sa finesse est remarquable [1].

Appelons régime *optimum* du planeur le régime de chute planée pour lequel la vitesse verticale est la plus faible possible et admettons, par exemple, que cette vitesse minimum soit de 0 m. 50 par seconde. Supposons maintenant qu'au lieu d'être immobile l'air soit animé d'un mouvement ascensionnel vertical d'une vitesse supérieure à 0 m. 50 par seconde. En vertu des lois de la mécanique, les résistances de l'air sur le planeur ne dépendent (toutes choses égales d'ailleurs) que des vitesses *relatives* de l'air et du planeur : c'est, si l'on veut, le principe de la relativité en aérodynamique.

Le mouvement du planeur *par rapport à l'atmosphère ascendante* sera donc le même que tout à l'heure par rapport à l'air immobile : l'oiseau pourra manœuvrer de façon à descendre dans la colonne d'air montante avec une vitesse verticale de 0 m. 50 par seconde ou un peu supérieure; et comme la vitesse verticale de l'air (par hypothèse) dépasse 0 m. 50, l'oiseau par rapport au sol ne perdra pas de hauteur et en gagnera même.

Le même raisonnement s'applique au planement dans un vent oblique mais ascendant. C'est l'explication du vol sans coup d'aile au-dessus des étendues désertiques surchauffées (ascension verticale de l'air) ou au-dessus des longues pentes (courant d'air oblique mais ascendant). La montée par orbes s'explique de la même manière, le planeur devant alors pencher vers l'intérieur de l'orbe pour que la résistance de l'air (sensiblement perpendiculaire au planeur) équilibre à la fois la pesanteur et la force centrifuge. On comprend pourquoi ce

1. Il faut se garder de conclure de ce qui précède que, pratiquement, les ailes et les coques les plus aplaties constituent les formes les meilleures pour atténuer les résistances nuisibles inévitables et accroître la finesse d'un appareil.

dernier genre de vol est si fréquemment observé dans les tropiques. Dès que le soleil échauffe le sol, il se forme des colonnes d'air ascendantes : il suffit au vautour de se maintenir dans une telle colonne et son extraordinaire *finesse* comme planeur lui permet de s'élever sans un coup d'aile dans une colonne d'air dont la vitesse ascensionnelle est pourtant faible. Dans nos climats, au bord de la mer et en pays de montagnes, les colonnes d'air ascensionnelles sont fréquentes, mais beaucoup plus irrégulières et présentent des trous : d'où les coups d'ailes fréquents qui interrompent les planements par orbes des mouettes et même des aigles de grande envergure.

***

Plaçons-nous maintenant dans l'hypothèse d'un vent horizontal parfaitement régulier : en vertu du même principe de relativité, la vitesse verticale du planeur dans son régime optimum sera la même que dans l'air immobile. Sans force motrice, il est donc condamné à atterrir et dans le même délai que si le vent n'existait pas. C'est cette conclusion évidente qui conduit tant de mécaniciens à regarder comme paradoxale la possibilité du vol à voile dans un vent horizontal. Ce paradoxe, je voudrais l'élucider aussi simplement que possible, en me restreignant au cas du planeur schématique sans épaisseur ni rugosités.

Imaginons un vent horizontal nord-sud, mais qui, toutes les dix secondes et alternativement, incline un peu à l'est et un peu à l'ouest. Un oiseau, qui s'est communiqué au préalable une bonne vitesse sud-nord, veut avancer indéfiniment contre le vent, c'est-à-dire du sud au nord sans plus donner un coup d'aile. C'est le paradoxe sous sa forme la plus audacieuse.

Représentons-nous l'oiseau, que nous assimilons au planeur schématique, dans un plan horizontal, la tête dirigée vers le nord, la queue vers le sud; il maintient constamment l'axe de son corps dans cette direction, mais quand le vent souffle un peu de l'ouest, l'oiseau manœuvre de façon à pencher légèrement à droite autour de son axe; quand le vent souffle de l'est, il penche légèrement à gauche. La résistance de l'air est toujours dirigée vers le haut et *perpendiculaire au*

plan de l'oiseau, donc à son axe et à la direction horizontale sud-nord : elle penche légèrement à droite et à gauche alternativement ; l'inclinaison que se donne chaque fois l'oiseau, il la choisit de façon que la composante verticale de cette résistance équilibre le poids ; la petite composante horizontale, qui change de sens à chaque pulsation du vent, déporte un peu l'oiseau à droite et à gauche alternativement. Dans ces conditions, l'oiseau garde sa vitesse horizontale sud-nord, mais festonne insensiblement à droite et à gauche dans un plan horizontal. Il avance donc indéfiniment contre le vent, moyennant cette simple manœuvre de bascule. Bien plus, en même temps qu'il penche *légèrement* de côté, si l'oiseau penche *très légèrement* en avant, la résistance de l'air, en même temps qu'une *petite* composante latérale qui change constamment de sens, aura une *très petite* composante sud-nord, qui, elle, est toujours de même sens et pousse l'oiseau en avant, accroissant sa vitesse contre le vent moyen. *L'oiseau progressera donc contre le vent moyen avec une vitesse croissante* sans donner un coup d'aile, sans autre effort que la petite manœuvre qui fait pencher son corps alternativement à droite et à gauche.

Si, au lieu de changer de direction, le vent, gardant rigoureusement la direction nord-sud, changeait périodiquement d'intensité, le paradoxe s'expliquerait aussi facilement : l'oiseau, placé comme ci-dessus, devra se maintenir horizontal et descendre en chute planée quand le vent mollit et se cabrer légèrement pour remonter quand le vent reprend sa force. Il progresse encore contre le vent, mais un peu en montagnes russes, en festonnant légèrement dans un plan vertical. C'est ce qui aurait lieu encore si, la direction moyenne du vent restant toujours horizontale et nord-sud, le vent soufflait alternativement un peu vers le haut et un peu vers le bas. En fait, l'oiseau utilisera toutes les pulsations du vent en direction comme en intensité.

Nous avons étudié la marche de l'oiseau *contre* le vent moyen, parce que c'est le cas le plus frappant : mais, bien entendu, la marche oblique s'analyserait aussi facilement. Enfin quand, au planeur schématique, on substitue un planeur vrai, la discussion devient évidemment plus compliquée, mais l'esprit n'en est pas modifié : pour que le vol à voile soit possible,

il faut alors que les pulsations du vent soient suffisamment amples, d'autant plus amples que le planeur considéré a moins de *finesse* et s'écarte davantage du planeur schématique.

***

Tous ces modes de vols à voile, l'homme peut les pratiquer comme l'oiseau. Les plus faciles sont les vols dans les courants d'air ascendants, notamment au-dessus des longues pentes. Ils exigent des appareils d'une grande finesse. D'une façon précise, si le but qu'on se propose est de tenir l'air longtemps sans moteur, la qualité primordiale qu'il faut imposer au planeur c'est que, dans son régime optimum de chute planée, sa vitesse verticale soit aussi petite que possible. Mais ce ne saurait être là qu'un premier stade : c'est le vol à voile à longue distance et par vent horizontal variable qui doit être le but. Comment l'atteindre? Les pilotes n'ont pas de nerfs sensibles au bout de leur voilure : c'est une infériorité. Les futurs appareils, en même temps que très fins, devront être construits de manière à amorcer, sous les caprices du vent, la manœuvre qui s'impose et à avertir ainsi le pilote. C'est là que des tâtonnements nombreux et prolongés seront nécessaires. De plus, nos appareils sont beaucoup plus lourds que les plus lourds oiseaux et leur qualité sustentatrice est actuellement très inférieure : les défaillances de l'air seront pour eux plus fréquentes et plus graves, et, afin de parer à ces défaillances, un moteur auxiliaire, rallumable instantanément sera indispensable.

Il n'est pas douteux d'ailleurs que l'amélioration graduelle des plans porteurs et des fuselages et de leurs qualités sustentatrices, la diminution consécutive de la puissance et du poids du moteur, bref tous les perfectionnements divers qui réagiront les uns sur les autres, permettront de diminuer, dans des proportions qui nous paraîtraient aujourd'hui chimériques, le poids et l'encombrement de l'appareil capable d'enlever et de soutenir un homme. Un planeur muni d'un moteur de quelques chevaux, voilà qui se rapprocherait de l'*aviette* rêvée. Ira-t-on plus loin? A force d'affiner les ailes et les coques et d'utiliser savamment les remous des vents, l'homme parviendra-t-il, dans n'importe quelle région, à parcourir sans

moteur, à travers les airs, des itinéraires arbitraires et fixés d'avance? Animant à l'aide de pédales une hélice aérienne, il s'élancerait contre le vent dans un puissant effort et ses muscles n'auraient plus ensuite recours à l'hélice que de temps en temps, pour se garder des traîtrises de l'air. Il n'est pas absolument chimérique de nourrir de tels espoirs, mais cela ne sera possible en tout cas qu'après une très longue période de tâtonnements et d'essais où le moteur auxiliaire aura joué un rôle essentiel.

***

En 1908, Quinton, qui fut un précurseur en même temps qu'un ardent propagandiste de l'aviation, fondait un prix de 10 000 francs destiné au pilote qui, le premier, tiendrait l'air dix minutes, moteur éteint. L'opinion universelle fut alors que de telles conditions étaient irréalisables et que le prix ne serait jamais gagné. Cette incrédulité est la meilleure preuve de l'importance et de la difficulté des progrès accomplis dans le domaine du vol à voile. Ce n'est pourtant là qu'un commencement. N'allons pas surtout nous tenir à l'écart sous prétexte que, sur ce terrain, nous nous sommes laissé devancer : il nous suffit de vouloir pour reprendre la tête, et les journaux qui stimulent notre effort servent bien l'intérêt national. Certes, les réalisations seront minutieuses, délicates, laborieuses, mais jamais aucun progrès de l'industrie humaine ne se serait accompli si on n'avait pas marché de l'avant, sans se préoccuper des innombrables et rebutants détails de la mise au point. Et je demande à ceux qui trouveraient mes prévisions aventureuses de se reporter à cette année de 1907, où naquit l'aviation. J'ajournais alors à dix ans les critiques qui ne croyaient ni aux vols d'altitude, ni aux foudroyantes vitesses, ni à la traversée des montagnes et des mers, ni au rôle militaire de l'avion : il n'est aucune des anticipations qui semblaient alors téméraires que la réalité n'ait largement dépassées. Dans un très petit nombre d'années, les lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'à la fin de cet article un peu sévère pourront constater que je n'ai pas péché par optimisme.

PAUL PAINLEVÉ

PARMI LES LIVRES

L'achevé d'imprimer de *Lucienne* est du 31 mai, et sans doute il eût mieux valu parler plus tôt de ce livre, dont le mérite est rare. Mais il est d'une interprétation assez difficile; sa secrète abondance et sa richesse subtile déconcertent la critique.

En apparence, le sujet est fort simple. Une jeune fille, Lucienne, qui enseigne le piano dans une petite ville, a, parmi ses élèves, deux sœurs, Cécile et Marthe Barbelenet. Un cousin, en âge d'être marié, Pierre Febvre, fréquente la maison. Madame Barbelenet a décidé qu'il épouserait l'aînée de ses filles, Cécile; quand il s'aperçoit du piège, Pierre, pour se dégager, s'empresse un peu plus auprès de la cadette, Marthe. Les deux pauvres enfants s'éprennent de lui, et les voilà jalouses l'une de l'autre. C'est à ce moment que Lucienne paraît. Et Pierre l'épouse.

Voilà le sommaire du roman. Mais d'abord, M. Jules Romains a fait la gageure de le faire raconter par Lucienne, Ce romancier, travesti en jeune fille, va nous montrer le spectacle de l'univers et le mouvement de la vie tels qu'ils sont réfléchis dans une âme féminine. Y pense-t-il? A chaque moment nous reconnaîtrons le subterfuge, et que c'est un homme qui écrit. A certains moments, M. Romains en fait presque l'aveu. Il fait dire à Lucienne : « Le renoncement, quand il approche de la perfection, donne à l'âme une tension assez belle. Il y a en moi, comme peut-être chez beaucoup d'hommes, un ascète inemployé qui ne demande qu'à faire ses preuves. »

A un tel trait on ne peut guère se tromper. Mais cet air double du caractère principal nous inquiète. A chaque instant, nous nous demandons : Une femme parlerait-elle ainsi? Et presque toujours, il nous semble que non. Une femme, d'ordinaire, pense par images et raisonne par des synthèses instantanées, qu'elle appelle des intuitions. Au contraire, Lucienne analyse et déduit avec la dernière finesse. Écoutez-la :

Quand nous eûmes passé la porte et retrouvé l'air du dehors, j'en vins à me demander si j'étais contente ou non. J'avais le choix. Une joie et une mélancolie semblaient se tenir à ma disposition, côte à côte. La joie se comprenait. Mais pourquoi la mélancolie? Peut-être tout simplement parce que je venais d'être pendant plusieurs heures trop excitée, trop tendue. Pourtant elle n'avait pas l'aspect d'une fatigue. Je reconnais la fatigue à son goût de vie usée, et aussi à l'indifférence qu'elle nous donne, pour tout ce qui veut faire partie de l'avenir. « En avoir fini! voilà le soupir qui sort de la fatigue. Ma mélancolie, au contraire, je la devinais vigilante, lucide, comme un regard de marin qui voit un signe à l'horizon. Quant à la joie, je n'étais pas portée à l'examiner de trop près, tant j'avais peur d'en arriver à me dire qu'elle était sans fondement. »

La page est jolie, mais cette façon de donner un nom aux nuances et de les reconnaître entre elles est-elle d'une femme? Il y a des passages où tout le roman semble transposé, où Lucienne et son amie Marie Lemicz semblent deux jeunes agrégés de l'Université, l'un plus distrait et plus spéculatif, l'autre plus fin et plus sensible, qui vivent en popote dans la petite ville, et qui enseignent au lycée.

Ce doute nuit singulièrement à la crédibilité, dont M. Bourget fait la condition du roman. Et au fait, aucun lecteur ne s'intéressera beaucoup, je le crains, à l'aventure sentimentale de Lucienne, très sommairement esquissée, et déduite plutôt que contée. Et c'est un prodige que le livre soit assez riche pour se passer précisément de son personnage principal. Cependant on recomposera assez aisément l'unité de l'ouvrage autour d'une idée de l'amour que M. Romains fait expliquer par Pierre Febvre. Cette idée, c'est que l'amour, entre tout homme et toute femme qui se rencontrent pour la première fois, naît immédiatement, à la façon d'une étincelle électrique. Une rue de Paris, à six heures du soir, un salon, une salle de théâtre sont tout

crépitants de ces échanges. L'amour est le premier mouvement. Mais presque toujours, cette étincelle s'éteint aussitôt et n'a duré qu'un éclair. Pour que le trait de feu persiste entre ces deux pôles, il faut une faveur de la nature.

Dès lors, tout le roman devient clair. Cécile, puis Marthe, puis Lucienne s'éprennent tour à tour de Pierre. Telle est la loi. Mais que va durer cet amour? Cécile qui n'est pas jolie, avec une peau grise et des yeux verts, mais qui est violente et passionnée, s'éprend avec une frénésie secrète, qui dans le malheur la rendra féroce aux autres et cruelle à elle-même; elle tentera de se tuer, pour interrompre à la fois son chagrin et la joie de ceux qu'elle accuse. Marthe, la seconde, plus légère et plus tendre, charmée d'un amour plus doux, en fera plus aisément le sacrifice et se consolera dans l'amitié. Quant à Lucienne, nous avons constaté que malgré le soin qu'elle met à s'analyser, à cause de ce soin, peut-être, elle nous restait inconnue. Nous voyons qu'un jour, tout à coup, elle se sent amoureuse, comme on sent le premier frisson d'une grande fièvre. Et c'est encore une très belle page. Mais que pourrait-elle savoir elle-même de plus? Ce n'est pas la condition des hommes d'être instruits de leurs propres sentiments. Nous la voyons radieuse et nous la savons belle. Cet amour de Pierre et de Lucienne, intelligents et sensibles, M. Romains a voulu en faire une revanche de la nature. L'ironique destin les avait envoyés tous deux, comme des princes en voyage, chez ces pauvres petites Barbelenet, elle, parisienne, pauvre et artiste, lui, dilettante qui subit en province l'ennui d'un congé. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils se retrouvent et ils se reconnaissent. — Ha! dites-vous, cette harmonie préétablie me gâte un peu le roman. Il est vrai, mais on la sent à peine. On dirait que le livre prend deux aspects selon qu'on l'éclaire. Tantôt il est le tableau de l'amour de Lucienne et de Pierre, et le bonheur mérité de ces deux raisonneurs ne laisse pas de nous paraître un peu fade. Tantôt au contraire il est le drame de la maison Barbelenet, et ce drame, très sobrement raconté, et, si l'on veut, très commun, est assez beau.

Le père Barbelenet, qui est bon homme, exerce d'importantes fonctions à la gare de cette petite ville. La gare est

grande, la maison est au delà d'un réseau compliqué de rails, et la première impression que nous recevons est celle de cet isolement et de ce retranchement derrière les voies ferrées qu'il faut franchir, dans la nuit, à la lueur d'une lanterne, en enjambant des fils d'acier, à travers un barrage de trains grondants. Les escarbilles frappent les vitres de cette maison, si proche et si séparée à la fois de la vie. Cécile et Marthe passent là leur jeunesse inutile. Il y a sur le lit de Marthe, une courte-pointe qu'elle a mis dix-huit mois à broder. La maison est d'ailleurs confortable, bien établie, et l'on y fait, selon la forte expression de M. Romains, une cuisine profonde. Toute la stabilité de la vie est figurée là; là, règne la majestueuse madame Barbelenet, qui réussit à dire les choses sans parler d'elles, et qui a de la politesse, de l'autorité, de la grandeur avec un féroce égoïsme. Pour s'évader de cette prison que tant de trains frôlent en vain, les deux filles n'ont que l'espoir du mariage. Mais ne croyez pas qu'elles cherchent ailleurs une autre existence. Elles ont l'esprit de la famille, et le foyer qu'elles fonderont ressemblera au foyer quitté. Au milieu de ces êtres fixés, Lucienne et Pierre sont des nomades, elle, sans maison, lui commissaire à bord d'un paquebot. Ils représentent une autre espèce humaine. Mais toutes les aventures qui arrivent par le monde ne sont-elles pas les épisodes d'une éternelle guerre de races? Ici les nomades, ceux du clan de l'esprit, s'étant reconnus, partent ensemble. C'est l'effondrement de tous les espoirs qu'avaient formés le clan des êtres fixés, le clan Barbelenet. Mais la défaite est acceptée en silence. Nous avons vu que dans cette maison, les drames se passaient sans qu'on en parlât. Les querelles entre les sœurs ont lieu la nuit, dans une chambre retirée où nul ne les entend. Tout est mystère. Les fiançailles de Lucienne et de Pierre ont lieu durant une promenade, l'après-midi. On revient pour dîner, Lucienne va se recoiffer dans la chambre de Marthe, et les jeunes filles n'échangent que des paroles très simples. Sans un mot, Cécile est sortie. Lucienne, qui pressent un drame, va à sa recherche. Elle la trouve au milieu des rails guettant un train sous lequel la malheureuse va se jeter. Lucienne la retient, s'accroche avec elle à un lampadaire; l'express passe, énorme, grondant, rougeoyant.

Cécile qui s'est débattue, et qui a craché de fureur à la figure de Lucienne, est maintenant domptée. Les deux jeunes filles font la paix. Elles rentrent à la maison. Nul, sauf Marthe peut-être n'a pressenti le drame. Et l'on débouche une bouteille de champagne.

***

Tchirougougou, de M. Gérard Gailly, est un livre étrangement inégal. Tantôt il paraît d'une extrême faiblesse, à peine supérieur aux fadeurs attendrissantes du roman pour jeunes filles; tantôt il paraît d'une subtilité ingénieuse et d'un marivaudage compliqué; tantôt il semble écrit par un amateur qui fait l'agréable; tantôt il semble machiné par un écrivain retors et par un poète :

Qui donc es-tu? es-tu ma joie enfin possible?
Es-tu demain? demain qui n'est encore venu
Sur mes chemins, et qui s'en vient clair et paisible?
Demain plein d'une eau pure et d'un miel inconnu?

Tout le livre ressemble à ce quatrain, dont les trois premiers vers ne valent rien, et dont le dernier est charmant.

Imaginez une de ces villes du Nord, où il n'y a point de nouveau venu, et où, une longue amitié unissant les familles, des troupes d'enfants, qui ont grandi ensemble, deviennent des adolescents, entre qui se nouent de nouvelles amitiés et des amours. Imaginez les réunions, les parties de campagne, les soirées, les anniversaires. Voilà le milieu : les Dellebart, les Queval, les Morelle, les Trimon, les Bricoux. « Une longue habitude n'avait pas émoussé chez ces braves gens leur plaisir de se voir. Leur rencontre actuelle avait toujours le goût d'une inauguration. Les enfants, garçons et filles, de quinze à dix-neuf ans, se tutoyaient dès l'enfance. Les parents les tutoyaient aussi, indistinctement. Et quelque étranger tombant parmi tout ce monde n'aurait pu débrouiller à qui appartenait Robert, Jacques, Louise, Alice, René, Pierre, Berthe, Odette, etc.... »

Un jour Victor Dupriez demande à Robert Dellebart, en grand secret et confidence, un service. Victor est excellent musicien, mais médiocre écrivain. Il s'est épris de la fille d'un

quincaillier, Angèle Baudru, qui est bien la plus insignifiante personne du monde. Il demande à Robert Dellabart, qui est poète, de lui composer ses lettres d'amour, comme Dangeau faisait pour Louis XIV quand ce prince aimait mademoiselle de la Vallière.

Robert accepte, et compose une épître éperdue. Les réponses d'Angèle sont les plus plates du monde. Mais quoi! A vingt ans on écrit les lettres d'amour pour le plaisir d'écrire. Robert oublie qu'il est Victor, et qu'il parle à Angèle; et pour mieux l'oublier, il feint qu'Angèle a un double, esprit aérien, libéré du temps et de l'espace, image plus subtile et plus tendre. Il n'y a guère de correspondance amoureuse où l'on ne trouve cette fiction, et ce : « J'aime ce vous qui n'est pas vous. » Pour plus de commodité. Robert invente pour le gracieux esprit, figure immatérielle d'Angèle Baudru, un nom capricieux. Il l'appelle Tchirougougou, qui est un nom de fée.

Or il arrive un prodige. Les réponses d'Angèle, qui étaient désespérantes de sottise, changent tout à coup. Un mystère un peu railleur, une repartie fine, un air nouveau les transforment. On dirait que la petite fée évoquée par Robert existe vraiment, et qu'un double s'est substitué à Angèle. C'est à ce double seul que Robert écrit. Il a oublié Angèle pour Tchirougougou; et pareillement Tchirougougou paraît avoir deviné que les lettres, signées de Victor, ne sont pas de lui, mais de Robert. Sous les noms de Victor et d'Angèle, deux inconnus poursuivent un amour chimérique. L'ordre des choses est renversé. Les déclarations les plus tendres sont échangées sans qu'on se soit vu et qu'on sache qui l'on est. Enfin le mystère est percé, et il se découvre que Tchirougougou n'est autre qu'une des amies d'enfance de Robert, Alice Bricoux. Le roman rebondit alors. Tandis qu'ils s'écrivaient sans se connaître, des lettres passionnées, ils avaient continué à vivre amicalement côte à côte. Chacun aime un rêve, qui est l'autre; et pourtant ils ne s'aiment pas, ou du moins pas encore, car vous pensez bien que la fin du livre est de les amener à l'amour. Ils s'épousent, et l'on nous montre encore combien ils sont heureux, quatre ans plus tard. Tout cela fait une aimable fiction, et, si l'on veut, un roman : plus exactement, une opérette.

***

Le Phare, de M. Paul Reboux, vient d'être réédité, et c'est un excellent roman, écrit de ce style net, simple et fort, qui est hérité de Maupassant. Pas de littérature, mais le trait précis : « Le *Désiré* était amarré à l'éperon du premier bassin, dans le port de Brest. » Un geste dessiné d'un accent suggère un personnage. Et par moments un vaste paysage, rapidement esquissé, apparaît, non seulement tel qu'il est, mais avec le sens qu'il prend dans la pensée de l'homme. Il y a ainsi, dès le début de l'ouvrage, une sortie de la rade de Brest, que reconnaîtront tous ceux qui sont familiers de cette côte.

D'amples houles gonflaient la mer. Çà et là pointaient des écueils cernés de collerettes d'écume. Il y en avait une quantité surprenante, de ces monstres bruns, dont l'échine sortait à fleur d'eau, et qui semblaient aux aguets, avec des crocs prêts à percer, avec des mâchoires prêtes à mordre. Il y en avait, qu'un plus gros dominait, groupés en embuscades autour du chef. Il y en avait d'autres sournoisement tapis, des solitaires, masqués par les remous qui pirataient pour leur compte et que dénonçait seulement une aigrette blanche perpétuellement renouvelée. Tout autour, les courants striaient la glauque étendue, se rencontraient quelquefois, en crachant de colère l'un contre l'autre, se creusaient de tourbillons, ou formaient des plaques rondes, lisses, d'une immobilité inquiétante. Et l'on songeait que là-dessous des bateaux naufragés, couchés sur le flanc, chevelus d'algues, frôlés par des poissons, se désagrégeaient lentement dans la nuit verte des abîmes.

J'ai cité le passage, qui est écrit avec soin, parce qu'il donne une idée assez nette de l'auteur ; la gravure est vigoureuse, mais on y regrette la mobilité et le mystère. Ce devenir infini des flots, ces figures qui se défont, ces formes grandissantes heurtées et écroulées, ces volontés qui se brisent, ces milliers d'âmes, ce tumulte inépuisable, il me semble que tout cela est un peu fini dans l'eau-forte de M. Paul Reboux. Et il lui manque aussi de ressentir cette épouvante que l'auteur du *Horla* communique à un lecteur nerveux. Il a beau nous conter l'histoire d'une roche hantée, sur laquelle les hommes élèvent en vain un phare, et que la mer ou le diable finissent par reprendre, il règne dans ce livre mystérieux une lumière de chambre claire.

La clarté est si forte qu'on aperçoit, ou qu'on croit apercevoir l'arrière-pensée du romancier. Et l'on se demande si cette légende du phare maudit, péniblement construit de 1867 à 1882, puis, après une suite de drames, démoli par une tempête, n'est pas un prétexte à mettre bout à bout des nouvelles sur le thème commun de l'isolement à la mer.

Les premiers gardiens qui furent désignés furent Bernard Guirec et Hervé Douellou. Mais Douellou tomba malade et fut remplacé provisoirement par un jeune ingénieur, Lefèvre, qui se fit accompagner de son beau-frère Vincent Cadio. Guirec est un solide matelot, qui a beaucoup roulé et qui raconte de cyniques histoires. Vincent est un gamin de dix-neuf ans qui ressemble étrangement à sa sœur, la jeune femme de Lefèvre. Quels poisons ces nuits chaudes versent-elles à un cœur solitaire, quelle jalousie bizarre, quels monstrueux soupçons? Quelques jours plus tard Guirec se noie et Lefèvre le laisse se noyer.

En septembre les gardiens sont Douellou et Brenellec. Ce sont deux matelots grisonnants, deux vétérans. A peine arrivé, Douellou tombe malade. Il y a là trente pages, où l'on voit son agonie, soignée par son vieux camarade fraternel et maladroit, puis sa mort, qui sont parmi les meilleures qui se puissent écrire. Tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils pensent, est simple et fidèle, comme une image dans un miroir, et il y a quelque chose d'étrangement émouvant dans la gaucherie de ces deux hommes devant le dernier mystère.

Puis c'est le tour de Brenellec et de Le Hern, qui croient avoir reçu la visite du Diable, et qui épouvantés s'enfuient dans une barque et ne reparaissent plus. C'est le Noël tragique de Houarz et de Redec, qui s'aperçoivent qu'ils ont la même maîtresse, et qui sont assiégés dans le phare par le cadavre du mari qu'ils ont trompé. C'est Thuillier qui devient fou furieux. Enfin c'est la tragique tempête qui termine l'histoire, les bandes d'oiseaux fous qui crèvent les glaces, les coups de mer qui enlèvent la coupole, les lames qui entrent dans la colonne de granit.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

— Les Ingres, monsieur Bonnat, montrez-nous les Ingres!

Il se retournait à demi, comme s'il allait gagner le fond de la pièce et puis, subitement, revenait à ses interlocuteurs, baissait le front, les regardait par-dessus ses lunettes, les sourcils froncés :

— Vraiment, vous voulez?... C'est que ça n'est pas très commode...

Et puis, il ajoutait, sur un ton bourru :

— Allons!... Venez tout de même.

Un couloir assez étroit menait à sa chambre. Les murs en étaient couverts de cadres, assez difficiles à regarder dans l'obscurité. Les Ingres se trouvaient au dernier rang, presque à la limite de la plinthe, à quelques centimètres du parquet.

— Attendez, je vais vous donner de la lumière, reprenait la voix bourrue.

Quelques frottements secs sur une boîte d'allumettes... et une jaune et vacillante lueur se reflétait sur les vitres des dessins, qu'il fallait regarder en s'accroupissant et mettant un genou à terre.

Ces dessins, ces études de maître, emplissaient ainsi tout l'hôtel, jusque dans le cabinet de toilette. On peut juger au Musée de Bayonne de la quantité de petits chefs-d'œuvre collectionnés pendant toute sa vie par cet artiste d'une si grande probité, d'un respect si constant envers le passé et les grands initiateurs. Mais le musée de Bayonne ne représentait qu'une moitié à peine de ce qui avait été amassé ainsi par M. Bonnat, dont la plus grande partie des revenus passait en acquisitions destinées à enrichir après sa mort, son cher

musée, l'un des plus riches aujourd'hui et des plus variés de province.

M. Bonnat était essentiellement l'homme souhaité, désigné, né, pour devenir — en France — directeur de l'École des Beaux-Arts et incarner le respect de la tradition, le maintien de ces forces que la suite des générations a nouées, développées, alourdies de résistance et de gloire, et qui ne sauraient se renouveler qu'avec précaution, lenteur, en épuisant successivement les tentatives trop hardies, qui ont, celles-là, pour les encourager, les imposer ou les perdre, toute la jeunesse frémissante derrière soi, — la jeunesse, plus souvent enivrée de détruire que de créer et dont dix hommes seulement sur dix mille, savent ouvrir sans solution de continuité, des voies nouvelles dans le prolongement de celles que les prédécesseurs ont tracées.

Il fallait, devant des hommes comme Degas, comme Monet, un homme comme Léon Bonnat. C'est un tort de croire qu'il « attardait » des générations de jeunes peintres fumants de génie, il les maintenait, il s'efforçait de les maintenir, comme le professeur de culture physique, avant de lancer ses athlètes dans des épreuves sensationnelles, commence par leur faire des muscles, à l'aide d'une série de petits exercices plus ou moins assujettissants et ennuyeux. Nous sommes à même de constater chaque jour, et sur quelle étendue de désastres, à quel point le manque d'éducation première, l'affranchissement total de toutes les lois anciennes a jeté la peinture dans le chaos. Si, tout de même, quelques hommes d'autrefois ne s'étaient pas trouvés là pour maintenir encore un semblant de tradition, où serions-nous! Après l'élan d'un éblouissant novateur, il faut regarder de nouveau derrière lui, avant de continuer la route. Et puis, ne pas oublier que de grands artistes comme Manet, Degas, Monet, Sisley, Renoir, avaient précisément commencé par l'étude et conservaient la religion des maîtres.

Pendant toute une semaine de mai, à Venise, six ou sept ans avant la guerre, nous rencontrions quotidiennement M. Bonnat et, malgré ses soixante-quinze ans, il nous fatiguait tous à visiter Vicence et Padoue, revoir encore les colonnades de Palladio et les Tiepolo de la Valmarana, retourner de

l'*Académia* aux îlots les plus lointains de la lagune et jusqu'à Ravenne, que nous visitâmes en détail. Je me souviens d'avoir fini la journée sous les ombrages de ce bois qui semble pleurer encore le passage de Lord Byron, de toutes les lyres rassemblées de ses pins parasols.

Le vieux maître, entouré d'un cercle de jeunes femmes vêtues de claires toilettes, sur le sable ensoleillé que marbraient de bleu les ombres agitées, s'était mis à raconter ses débuts douloureux, sa jeunesse laborieuse, son travail forcené, avec un beau calme, que rendait plus serein encore l'accompagnement aérien dans les hautes branches, des souffles de l'Adriatique prochaine...

M. Léon Bonnat avait pour lui non seulement la raison et la sagesse, mais encore le bel équilibre que donne la santé. C'était un homme solide et trapu comme un chêne, dont le principal, peut-être le seul délassement, était la chasse. Je l'y ai vu, en plein hiver, insensible au froid, demeurer dans la neige des heures rouges, à attendre des faisans et heureux de ses coups doubles ou de ses *coups du roi*, sans grande démonstration, mais avec à peu près le même sourire qui passait pardessus ses lunettes, lorsque dans son atelier il vous montrait des sépias ou des eaux-fortes originales de Rembrandt.

Il semble que, pour lui succéder rue Bonaparte, la personnalité de M. Albert Besnard, ancien prix de Rome, soit la plus désignée, mais la Villa Médicis n'a-t-elle pas accaparé une trop grande part déjà des loisirs dont peut disposer ce maître de la couleur qui, le premier, et tout en demeurant fidèle aux traditions, s'enivra des jeux de la lumière électrique, capta des reflets jusqu'alors insaisis et transforma l'atmosphère des salons ou des chambres.

Au dernier Salon, âgé de quatre-vingt-neuf ans, M. Léon Bonnat exposait encore trois portraits, dont celui de Me Henri-Robert. C'est un bel exemple de longévité d'abord, mais aussi de volonté et de droiture, qui doit être marqué.

Pour que l'art ait ses grandes personnalités héroïques, ses figures passionnées, ses Delacroix, ses Corot, ses Courbet, il faut dans leur ombre, les Guérin, les Couture, les Victor Bertin, les Auguste Hesse, comme il aura fallu, aux temps quasi héroïques où, de Gauguin et Van Gogh, à Matisse et

Van Dongen, tant d'artistes marquaient leur personnalité intransigeante et frénétique, la massive, sévère et impassible silhouette d'un Léon Bonnat.

***

Une ruelle de la vieille cité maritime, bâtie sur les récifs par les pêcheurs, pirates de naissance, mais que réunissait un évêque aux heures de prières... Les boutiques, creusées en contre-bas, dans lesquelles on ne pénètre qu'en descendant plusieurs, marches, sont plongées dans une ombre que jamais ne vient dissoudre, ni colorer le soleil. Sur l'une d'elles, peinte en vert, on peut lire ces mots écrits en lettres noires, au-dessus de la porte et de la large fenêtre à petits carreaux : *Café de la Société*. Dans la pénombre, le zinc du comptoir a de ces demi-reflets, comme on en voit sur les toiles d'intérieurs de Pieter de Hooch. Estaminet de matelots et de pêcheurs, où viennent prendre aussi l'apéritif quelques petits commerçants d'alentour... et des passants, des égarés, ces gens qu'on voit dans les ports, qui ne sont plus ni d'un pays, ni d'une race, qui sont en marge, fétus de paille emportés par le vent et qui ne seront jamais engrangés.

— Bonjour, patron!

L'homme a sous le nez de fortes moustaches noires dans un visage hâlé! Il est vêtu d'un complet de toile à carreaux noirs et blancs, délavée, le col de la chemise lâche... Il a le type méridional, pourtant il nous dira tout à l'heure qu'il est Breton de la côte, tout près d'ici et qu'il a navigué longtemps...

— Bonjour, patronne!

La femme est brune, elle aussi, petite, massive, ronde, grasse, surprenante, effarante un peu, avec ses cheveux noirs massés en dents épaisses autour du front et retenus par des épingles en corne ornées de strass. Le visage commun, rougeaud, la chair comme imprégnée de suif, le visage s'éclaire cependant de la bonté, de la résignation du regard. Quand elle parle, on dirait qu'elle débite mécaniquement, avec des intonations de fillette, des phrases apprises par cœur et que jamais son cerveau ne lui en suggérera qui ne lui aient été péniblement inculquées, au préalable...

L'ami qui nous a conduits, nous dit, dans un semblant de présentation, toujours comique par son sérieux et ses imprévus : — « Madame est de Naples et elle joue de l'accordéon admirablement. » Nous le savions et nous ne sommes même venus que dans le but d'entendre la femme aux cheveux calamistrés jouer de son instrument.

— Elle est bien fatiguée, — dit le patron, — elle ne pourra jouer que du *petit*.

— Mais, mais si, — riposte la grosse femme à voix de fillette, comme si sa protestation lui avait été préparée; — je peux très bien jouer du *grand*...

Le *petit*, le *grand*... C'est, à notre souhait, le *grand* qui l'emporte. Il est grand, plus que grand même, en effet, cet accordéon napolitain que la joueuse suspend à son épaule par un cordon de cuir et qu'elle installe à son flanc, puis enfin, déplie et d'où s'exhale l'âme vibrante d'un orchestre populaire.

C'est un air de là-bas, un de ces airs qui font revoir le Vésuve à ceux qui ont voyagé et qui l'évoquent à ceux qui ne le connaissent que d'après les gouaches bleues rapportées par des pèlerins à l'âme mandolinesque, et sur lesquelles on voit la ville ouvrant son cœur de grenade blonde, au-devant du mont conique, surmonté d'un panache de vapeurs, avec ces mots dans la marge inférieure : *Vésuvio da mare*, ou *da Napoli*...

Nous avons fermé les yeux, peut-être pour ne pas nous voir dans ce cadre imprévu ou pour partir pendant quelques instants en chasse, à la poursuite du passé, de nos communs souvenirs...

— Elle ne sait pas lire, — dit le patron... — Elle ne connaît pas sa musique, mais vous pouvez lui demander tout ce que vous voudrez, elle vous le jouera...

Elle sait un peu de tout, en effet, des gigues et des *paso doble*, des fragments de danses gitanes et des refrains anglais et la marche des bersaglieri, qui a l'air d'un mouvement de plumes de coq dans l'air ensoleillé et *Viens Poupoule* et *la Tzarine*... Et des airs oubliés, qui nous évoquent l'éveil de l'enfance aux cris de : Vive Boulanger!

Ah! tout ce qui peut faire chavirer la mémoire, en un quart d'heure d'accordéon qui remue de pauvres vieux airs de partout, le « partout » de notre vie, saisis sans en avoir eu cons-

cience ou bien presque religieusement écoutés, parce que loin de chez soi et pas seul et que la nuit était venue...

Une jeune femme de nos amies demande :

— Savez-vous la Java, Madame?

Notre introducteur a fait verser des quinquinas et des Byrrh pour toute l'assemblée, la servante comprise.

— Savez-vous la Java, Madame? — demande notre amie, en soulevant gentiment son verre, parce que le patron a fait le geste de trinquer.

« La Java »? Le femme fronce le peu de front qu'on aperçoit entre ses dents de cheveux noirs et ses sourcils... Chacun de nous se met à fredonner la Java... C'est comme un concerto de bourdons. La femme sait... Elle étire son lourd instrument qui se déplisse et se met à jouer l'air célèbre.

Et c'est tout le Paris de certains soirs troubles de février qui s'est évoqué là, chez ce *bistro* malouin, marié à cette Napolitaine, « la plus jeune de huit enfants, tous musiciens!... »

— La Java... Et c'est la Java! — dit en se levant l'un des auditeurs avec une intonation intraduisible... Ses yeux ont rencontré ceux de la jeune femme qui l'avait demandée si poliment, cette Java... Elle se lève à son tour, svelte, gracieuse, légère, l'air d'une dame de Pisanello, malgré la mode... Et « c'est la Java », dans ce café terré au creux d'une étroite rue froide, sous les regards complices du patron et de la napolitaine émerveillée... Intermède de plage et de casino, hasards d'une promenade, d'une phrase, qui rassemblent ainsi des êtres si peu faits pour se joindre... Ils dansent, ayant l'air de parodier, mais si élégamment, avec tant de tact et de mesure, qu'on oublie le cadre, l'atmosphère à jamais privée d'un rayon de soleil... et que deux ouvriers, la casquette collée aux cheveux, qui allaient entrer, demeurent à la porte interloqués et disparaissent, comme s'ils avaient aperçu Peau d'Ane, dans sa robe couverte de diamants.

***

La période des vacances offre, parmi d'autres avantages, celui de montrer dans un décor renouvelé, des personnages que nous sommes habitués à voir, tels les héros célèbres

des grands maîtres de la peinture, dans une ambiance toujours égale, dans un cadre immuable. Imaginez notre agrément de considérer un jour le roi Charles Ier, par Van Dyck, au milieu d'une partie de polo, à Bagatelle ou bien la Béatrix d'Este, de Raphaël, dans un thé, à Cannes.

Ainsi, M. Alfred Capus, aujourd'hui, ne se montre plus à nous devant une table de poker ou de bridge, ni dans une salle de rédaction, mais debout dans le souffle de la mer, à l'extrémité d'un cap de rochers, ayant derrière lui, dans la brume bleuâtre d'une belle journée de septembre, le récif de Saint-Malo, avec sa blonde ceinture de remparts, ses hautes maisons construites par la Compagnie des Indes, et son clocher pointu. Le courant de la marée montante donne une animation frémissante à l'embouchure de la Rance, que sillonnent les vedettes du service Saint-Malo-Dinard et plusieurs transports, de noirs charbonniers, qui font glisser leur corps allongé d'insecte, sur l'azur mêlé du ciel et de l'eau.

Mademoiselle Constance Maille, l'interprète d'une des dernières pièces de M. Capus, fraîche et rose comme une fleur de chair, est là parmi quelques amis, après une partie de croquet, sur le terre-plein qui domine la villa et toute la baie.

— Voyez, — dit l'auteur de tant de pièces si parisiennes, — j'étais venu ici pour mettre à jour un volumineux courrier... — sans doute, M. Capus fait-il allusion aux nombreux témoignages de sympathie et félicitations qu'il vient de recevoir, à propos de sa « cravate de commandeur »... — eh! bien! je crains de m'en aller sans y être parvenu.

Derrière le lorgnon, l'œil a des clignements continuels qui éclairent d'une sorte de malice désabusée les yeux de cet optimiste classé, indélébile... irrétrécissable..., qui se console assez bien, on le devine, d'être, une fois de plus, un peu en retard... Maintenant, l'est-il autant qu'il le dit? Nous adoptons inconsciemment, malgré nous, certaines attitudes, qui passent pour marquer notre véritable nature, notre tempérament nos penchants, alors qu'elles ne sont, en réalité, que l'expression des qualités ou des manies, comme des passions que nous souhaiterions posséder. J'ai toujours pensé que M. Capus n'était si brillamment optimiste dans ses œuvres, que parce qu'il est, au fond de lui-même, assez morose, désenchanté

et qu'il voit la vie bien plus avec les yeux de Montaigne que ceux de Rabelais... C'est pourquoi ses jugements sur les hommes et les faits sont marqués de cette ironie, de cette amertume, si prompte à se poser avec une feinte nonchalance, sur tout ce qui se trouve à portée de l'aile.

Nous parlons théâtre, ou plutôt, nous voulons obliger l'auteur de *la Veine* à parler théâtre, le long des ceintures de géraniums qui dessinent des créneaux et des machicoulis vermillons et roses de carthame, devant la mer accourue et qui halète, comme la multitude un jour de fête.

— Pourquoi ne faites-vous plus de pièces, — demande une dame, — vous qui savez si bien regarder votre temps?

— Il n'y a plus de public, — riposte M. Capus.

— Mais, il y aurait nous, — dit la dame, en montrant d'un geste aimable le petit groupe que nous formons devant l'immensité.

— Précisément, — riposte le spirituel directeur du *Figaro*, — voyez si vous êtes peu nombreux!

Alors, tandis que dans le salon voisin, mademoiselle Maille et ses amis essaient de faire tourner et parler un guéridon fragile et qui virevolte au premier commandement, nous parlons tout de même théâtre : de Samuel, l'ancien directeur des Variétés, avant M. Max Maurey, Samuel, qui s'appelait Louveau et qui croyait aux esprits, aux tables tournantes et qui s'y installait, pendant des heures, à interroger des disparus, qui, d'ailleurs, répondaient avec plus ou moins de complaisance et de lucidité.

Mademoiselle Ève Lavallière, elle aussi, accordait créance aux esprits et les mains au rebord des tables tâchait de capter une âme errante, comme un enfant attend au milieu d'une prairie, son filet vert à la main, le passage d'un papillon. Un soir, l'ombre de Ludovic Halévy s'était risquée à supporter les dangers d'une interwiew.

— ... Cher Maître, cher Maître? ... — interrogeait Samuel, avec une respectueuse insistance. Mais les réponses ne satisfaisant qu'imparfaitement mademoiselle Lavallière, Capus l'entend, car il était de la petite fête, qui s'écrie : — Allons donc! « cher Maître », « cher Maître »... Tu me disais toujours que tu préférais Meilhac! et que Ludovic Halévy....

Alors Samuel, subitement tout pâle et frissonnant, regardant de droite à gauche, terrifié, réplique :

— Chut!... Voyons, veux-tu te taire, il entend!

Du salon voisin, nous arrive cette phrase : « Esprit, veux-tu que j'enlève mon bracelet où il y a de petites médailles? » ... A l'abri des verres de son lorgnon, les yeux de M. Alfred Capus brillent d'un éclair...

Et puis, nous oublions le voisinage des esprits de tables tournantes et, tout en regardant Saint-Malo, nous parlons du dix-septième siècle, dont on s'obstine, selon M. Capus, à louer la grandeur à cause de ses écrivains, de Racine ou de La Rochefoucauld, de Corneille et de Molière, sans presque jamais ramener cette grandeur à celle des peintres qui l'ont illustré, comme Rubens, auquel une bonne part des peintres du dix-huitième siècle français et anglais doivent tout, comme Rembrandt, comme Van Dyck, Philippe de Champaigne, comme Vélasquez!... et, dans la science, des hommes tels que Galilée, Newton...

Et puis, à propos du *Sporting*, ce nouveau cercle qui s'installe rue de l'Élysée, dans l'ancien hôtel Hirsch, et dont M. Capus sera l'un des Présidents, nous parlons d'ameublement. M. Capus ne connaît point cette hantise du décor, qui fut le dada de tant d'hommes de théâtre, comme Rostand et Sardou.

— Ce qu'il faut, — dit-il, — c'est pouvoir écrire, travailler, n'importe où, dans une chambre d'hôtel, comme au cercle ou sur un coin de table de salle de rédaction... J'ai complètement renoncé à toute préoccupation de ce genre, — ajoute-t-il avec philosophie, l'air de dire : après nous, qu'est-ce qu'il reste de tout cela... — Même au théâtre d'ailleurs, j'ai toujours laissé ce soin aux interprètes, ce qui est bien préférable, quand il y a des artistes comme Guitry pour s'en charger...

Décidément, dans la pièce voisine, le guéridon ne veut s'exprimer que par énigmes. Nous sortons sur la terrasse ensoleillée, avec ses astragales de fleurs aux vives couleurs, au delà desquelles les petites vagues précipitées de la mer se lancent vainement à l'assaut de la côte. Les bâteaux fragiles, mus par le pétrole, la vapeur ou la voile, glissent et s'éloignent, et s'approchent, comme si chaque minute qui leur est accordée ne tenait qu'à la mansuétude d'un invisible géant,

après tout optimiste, lui aussi, — dont la bouche toujours sourit, tandis que le front plissé menace.

***

— Moi, c'est bien simple, dès que j'entends parler d'une maladie, je l'ai!

Les souriants yeux bleus, dans lesquels brille une flamme diamantée, expriment une telle sérénité que l'on ne prend de cette affirmation que ce qu'il en faut d'une boutade. Mais les deux mains qui s'étaient croisées s'ouvrent et s'écartent pour ramener de nouveau contre la poitrine une imaginaire écharpe, les jambes se soulèvent, les paupières se ferment sur la belle clarté des yeux et la jeune dame blonde disparaît au milieu des coussins du divan anglais, profond comme un sleeping et plus moelleux...

Mais ce n'est qu'une éclipse, car la voici de nouveau assise, prête à la rispote, avec ses yeux d'escrimeur, pourtant si féminins, mais attirés par la lutte et qui pour mieux se défendre ou attaquer, désirent un corps robuste et sain...

— Après la lecture d'un rapport de X... je me figurais avoir de l'artério-sclérose... J'ai sauté dans un taxi et j'ai couru chez Z... Il demeure au diable. Eh bien! pendant les vingt minutes du trajet, j'avais complètement changé d'existence... Je renonçais au théâtre, je quittais Paris, j'allais vivre au calme, j'écrivais des romans... Lorsque Chose m'a dit que j'étais folle, que je n'avais absolument rien, ça m'a même bien ennuyée de rentrer dans ma vie!

— Vous auriez quitté le théâtre, vous! C'est impossible. Vous ne pourriez pas.

Chacun lui cite le titre d'une pièce qu'elle a jouée depuis *le Détour*, jusqu'à la dernière reprise du *Voleur*, tout le théâtre de Bernstein..., *le Passé*, à la Comédie-Française. Elle tient à nous prouver qu'elle n'a fait du théâtre que par hasard.

— Cependant, vous aviez épousé Le Bargy!

— Eh! bien oui, mais ce n'était pas pour faire du théâtre... Si j'ai joué?... Un jour, il devait aller donner à Reims une pièce du répertoire. J'ai appris le rôle en m'amusant, en quinze jours. Le Bargy prétendait que ce serait un four... J'ai joué...

Voilà comment j'ai fait du théâtre... Mais, en réalité, je voulais faire des sciences... Si j'avais vingt ans, — maintenant que je sais ce que c'est, le théâtre! — je n'hésiterais pas un instant : je ferais des sciences!

Mais une seconde s'est à peine écoulée que, déjà, madame Simone parle de *Judith* et du *Chevalier de Colomb*. Ce qu'il ne semble pas que personne ait jamais pris la peine de remarquer chez cette femme si remarquable, si exactement de son temps et qui pouvait exceller de tant de façons, c'est la part considérable que tient chez elle l'imagination. Quand elle dit que, pendant un trajet de vingt minutes d'auto, se croyant atteinte d'une maladie grave, elle avait entièrement transformé sa vie, elle donne tout le secret de son activité, de son énergie. C'est parce que son imagination lui présente les faits avec une sorte de grossissement excessif qu'elle a des réactions presque brutales et je suis bien persuadé que cette comédienne, que l'on se représente possédant un sens si exact des réalités, ne les perçoit, au contraire, qu'à travers les prismes de son imagination.

De là ces désaccords retentissants et ces raccommodements avec l'auteur de *Judith*, cette *Judith* que l'imagination de madame Simone ne cessa de lui représenter sous des aspects si attirants, pendant la petite année qu'elle passa au Théâtre-Français.

... *Judith*, cette aurore boréale devant laquelle madame Simone attendait le lever du jour, — du jour de la répétition générale, — M. Henry Bernstein l'a enfin achevée; madame Simone la répète toutes les nuits, car elle a voulu consacrer ses après-midi au *Chevalier de Colomb* pour lequel elle aide de ses conseils M. Le Bargy, en remplacement de l'auteur, M. François Porché, absent de Paris.

Cette journée de dimanche à la campagne est une trêve de quelques heures pour madame Simone, dont le visage souriant et reposé ne témoigne d'aucune fatigue. Tout le secret de cette résistance, elle le rapporte au sommeil. Elle peut dormir douze heures sans défaillance et, pour être bien certaine que le hasard ne se permettra point d'interrompre un repos qui lui est si précieux, elle ne s'endort jamais sans avoir clos ses oreilles de deux boules de cire malléable, réparant ainsi un oubli de la nature, qui mit sur nos yeux des paupières, mais

négligea d'en créer pour l'ouïe; à moins qu'elle eût laissé aux premiers hommes vivant dans le désordre initial, cette chance de n'être point dévorés par les fauves ou exterminés par leurs semblables.

Mais dans la précipitation bien naturelle d'un directeur soucieux de voir son théâtre inaugurer la saison le plus promptement possible, M. Bernstein a fini par convaincre madame Simone, une fois de plus, de la nécessité de renoncer momentanément aux répétitions de la Comédie-Française. On s'y hâte d'ailleurs, — les auteurs en savent quelque chose —, avec beaucoup moins de fièvre qu'au Gymnase et, si *Judith* passe le 28 septembre, la pièce en vers de M. François Porché ne sera guère jouée, elle, avant le 15 octobre.

L'auteur s'y résigne aisément. D'abord parce qu'il est poète; ensuite parce qu'ayant été reçu au Théâtre-Français et devant y être joué dans la même année, son cas est déjà bien exceptionnel et qu'il s'en rend compte, et puis, il n'est pas nécessaire de regarder longtemps ce Charentais, au sang arabe, pour comprendre que l'auteur de *l'Arrêt sur la Marne* et des *Butors et la Finette*, malgré la noble ardeur de ses poèmes, n'est pas de ceux qui, l'œuvre écrite, se dépensent en intrigues pour la faire représenter.

Cependant ce *Chevalier de Colomb*, dans lequel M. Le Bargy s'est montré dès les premières répétitions si remarquable, est l'œuvre d'un grand poète, d'un poète dramatique et son succès sera considérable...

Après s'être un peu fait prier, mais pas trop, car, à la campagne, madame Simone n'est pas pour promenades, ni excursions et préfère, avant tout, l'immobilité et la conversation, nous la décidons à une lecture des trois actes dont elle sait, presque par cœur, un grand nombre de passages.

Dehors, le soleil oblique colore les massifs de verveines et de pétunias et l'approche du soir fait exhaler aux longs pistils blancs du nicotiana tout son arome et tout son suc, parmi les senteurs d'héliotrope et de rose-thé... Les trois actes manuscrits devant elle, à proximité d'une fenêtre fermée où le jour s'attarde aux plis croisés des doubles rideaux de mousseline à volant, dans cette atmosphère factice et enchantée que créent les trop grands bouquets dans les vases et ceux des

cretonnes glacées, le *chintz* des rideaux et des housses, madame Simone commence à lire, dans ce recueillement des champs, où la présence du dimanche que rien ne décèle, se révèle pourtant à un son de cloches, tandis que le chant lointain du coq lui-même a pris des airs empesés...

A chaque lecture nouvelle faite par cette comédienne si originale, l'enchantement se recrée; avec la même pénétration, la voix chaude et nuancée, ardente, donne aux moindres intonations des personnages de second plan cette sorte de fièvre qui, dans le roman par exemple, brûle jusqu'aux derniers comparses des œuvres de Balzac et crée une atmosphère qu'aucun autre romancier après lui n'a recréée... Cette voix, ces intonations, c'est, au-dessus des vers, comme la patine dorée qui tombe de certains vitraux sur les nefs d'une cathédrale...

La petite compagnie éclate en applaudissements qui s'en vont mourir sur les massifs odorants, dans le bruissement confondu des feuillages et des abeilles... Mais la voix chaude, la voix dorée continue le récit du compagnon de Christophe Colomb racontant dans un mouvement magnifique, l'heure sublime où le nouveau monde apparut :

« ... Et moi, moi qui suis là, j'ai vécu la seconde,
Où, soudain de l'abîme émerge un nouveau monde,
J'ai, dans le crépuscule, entendu le canon,
Saluer le rivage avant qu'il eût un nom;
J'ai vu les matelots tendre leurs mains ouvertes
Comme pour recevoir le don des îles vertes
Qui moutonnaient au loin sous le ciel obscurci;
Et, devant ce miracle, impossible à comprendre,
J'ai de joie et d'orgueil senti mon cœur se fendre.
(*Montrant don Jaime avec ironie* :)
Il a raison, c'est vrai, je n'ai pas réussi! »

Les applaudisements se renouvellent à la fin de l'acte... et, ainsi, jusqu'au dernier vers, dans le soir presque venu... Et puis, lorsque chacun de nous s'imagine que la lectrice, à demi épuisée, ne songe plus qu'à s'étendre, sans vouloir paraître au dîner, madame Simone se retourne vers l'un de de ses auditeurs et lui dit :

— Mon petit Max, nous allons danser;... n'oubliez pas que vous m'avez promis de me donner une leçon de tango!

ALBERT FLAMENT

LES PUISSANCES ET L'ORIENT

La victoire turque est venue changer soudain la face des événements. A l'heure même où les puissances s'occupaient de réunir une conférence pour régler le conflit pendant entre la Grèce et la Turquie, l'armée d'Angora les a tout à coup mises en présence d'un fait : elle a infligé un désastre complet aux forces grecques, les a chassées de l'Asie Mineure et elle est allée occuper Smyrne. C'est tout le problème du Proche-Orient qui s'est posé brusquement avec des données nouvelles. C'est plus encore : comme tout se tient par des rapports visibles à tous depuis la guerre de 1914, comme du Rhin au Bosphore la question politique a son unité, ce sont les affaires européennes qui, par contre-coup, se sont trouvées en cause.

Il suffit de se rappeler les événements de 1914-1915, et de regarder une carte de l'Europe nouvelle pour discerner quel a été pendant la guerre le sens de l'effort germanique et quel a été après la victoire la pensée des négociateurs du traité de Paix. Le parti turc qui a entraîné l'Empire ottoman dans la guerre n'a pas agi au hasard : il a obéi aux inspirateurs du plan général qui avait été établi à Berlin et qui assurait au germanisme la domination à la fois de l'Europe centrale et de l'Orient avec la complicité de la Bulgarie et de la Turquie. La pensée de ceux qui ont fait la paix après la victoire a été au contraire de dissocier le bloc allemand de l'Europe centrale, de lui faire contrepoids par la Petite Entente, et de libérer la Petite Entente de ses soucis en Orient en limitant la puissance turque en Europe, et en la séparant de la Bulgarie son alliée. Notre amitié ancienne pour le peuple turc, entraîné dans le conflit mondial

par le parti qui le gouvernait, ne nous a pas empêchés de constater dès l'armistice que la première condition d'une paix durable était pour l'Europe de garder à jamais la maîtrise des Détroits. Sur ce sujet, et quelles que fussent par ailleurs les différences de leurs points de vue, Angleterre, Italie, et France ont eu la même volonté.

La Turquie ne met pas en péril les résultats de la victoire : mais elle oblige à y veiller. Il n'y a pas lieu de prévoir aujourd'hui que l'armée kémaliste, enivrée de ses succès, se lance dans une immense aventure, réveille les vaincus de 1918, Allemands et Bulgares, s'associe aux forces des Bolchevistes qui sont ses alliés et entreprenne contre la civilisation occidentale une campagne qui renouvellerait par d'autres moyens celle de 1914. Il y a lieu seulement de prendre garde que la victoire turque ne modifie pas les conditions des Balkans d'où est partie la guerre, et ne prépare pas de nouveaux conflits. Si la Petite Entente, si la Serbie et la Roumanie retrouvaient jamais les préoccupations qu'elles ont eues jadis du côté de la mer Noire, ce n'est plus du côté de l'Europe Centrale qu'elles porteraient leurs efforts : Allemands et Magyars auraient beau jeu, et tout l'équilibre péniblement édifié par la paix serait compromis. C'est pourquoi les revendications des Turcs touchant la Thrace et Andrinople posent une question plus complexe qu'il ne paraît au premier abord : elles ont pour effet de remettre en contact la Bulgarie et la Turquie, et d'inquiéter les Balkans, et elles ne peuvent être acceptées sans que des précautions soient prises. La victoire turque est telle qu'il serait insensé de n'en pas tenir compte pour arriver à un règlement équitable : mais elle porte en elle des possibilités sur lesquelles les puissances doivent réfléchir. La destruction complète du traité de Sèvres serait un événement grave : tel est l'aspect général du problème.

Les Alliés auraient pu régler plus tôt le conflit gréco-turc. Malheureusement ils n'étaient pas d'accord. Le gouvernement anglais a eu depuis l'armistice dans les affaires orientales une politique déconcertante. Tandis que le gouvernement français cherchait à s'entendre avec les Turcs d'Angora et à rétablir la paix, l'Angleterre a compté sur la Grèce. Constantin s'est engagé dans une aventure où il risquait son trône et où

il l'aurait déjà perdu, si la Grèce après son désastre n'était tombé dans un tel état d'apathie qu'elle ne réagit plus aux événements et qu'elle ne semble même plus avoir la force de renvoyer le souverain qui l'a conduite d'un cœur léger à la catastrophe. Pendant que les Alliés délibéraient, Mustapha Kemal a agi. L'attitude de l'Angleterre qui encourageait la Grèce a exaspéré le nationalisme turc. Lorsque, il y a quelque temps, Fetty Bey, ambassadeur accrédité du gouvernement d'Angora, est allé à Londres et que les ministres britanniques ont refusé de le recevoir, le ressentiment des Turcs a été à son comble. L'offensive turque a été le résultat direct de ce fait que les Alliés n'ont pas su obtenir que l'armée grecque évacuât l'Asie. La fortune a servi les Turcs : avec trente mille cavaliers, Mustapha Kemal a obtenu une victoire dont la rapidité a dû dépasser ses prévisions les plus optimistes. Aujourd'hui les Alliés sont contraints de régler les conditions de la paix qu'ils n'ont pas réussi à rétablir il y a plusieurs mois, mais au lieu de causer avec un gouvernement ambitieux et plein d'espoir, ils ont en face d'eux un gouvernement victorieux et impatient d'obtenir le prix de ses succès.

L'Angleterre a été gravement émue par la victoire turque. C'est qu'elle renverse tout son plan. Le gouvernement britannique, dès l'armistice, a tout mis en œuvre pour assurer en Orient son hégémonie. Délivré de la menace russe, par la révolution et l'avènement des Soviets, il n'a plus connu d'obstacles à son rêve traditionnel de domination orientale. Il n'a tenu compte de rien ni de personne. Non seulement il s'est installé en maître à Constantinople : mais en Asie Mineure, il a agi comme s'il était seul, et souvent comme si les Alliés n'avaient pas eux aussi de légitimes intérêts. Il a cru l'heure venue de s'assurer conformément à une idée essentielle de sa politique la route des Indes, le contrôle terrestre des voies qui conduisent aux fleuves mésopotamiens et à Mossoul, et sa position sur l'Euphrate. Il a eu des initiatives hardies; il a inventé le panarabisme, il s'est fait donner le mandat sur la Palestine et Jérusalem, où le sionisme et la rivalité entre Sionistes et Arabes lui réservaient bien des difficultés. Il a cru maintenir les Turcs à l'écart, hors des limites qu'il avait tracées. On conçoit que la vic-

toire des Kémalistes l'inquiète : il pense non seulement aux conséquences européennes, mais aux répercussions sur le monde musulman, à sa situation dans l'Inde, en Mésopotamie, en Égypte. A la nouvelle de la défaite grecque, toute l'Angleterre s'est souvenue du mot prononcé par le Field Marshal sir Henry Wilson : « M. Lloyd George a joué sur un mauvais cheval » et M. Lloyd George a été l'objet de critiques dont la véhémence est rarement atteinte par la presse anglaise.

Alors l'Angleterre s'est tournée vers les Alliés, et elle a fait appel à une solidarité, dont elle a eu le tort de ne pas prendre plus de soin. Si l'Europe est aujourd'hui en désarroi, si la question des réparations traîne comme a traîné la question orientale, si l'esprit de la victoire s'est affaibli, si les désaccords ont séparé les puissances jadis unies sur les champs de la bataille, n'est-ce pas parce que la politique anglaise, poursuivant des fins particulières, a trop négligé les conditions nécessaires à l'entente des Alliés, et s'est refusée à comprendre les intérêts vitaux de chacun? Quand l'Angleterre parle aujourd'hui des regrettables différends franco-britanniques, quand elle déclare que la seule sécurité est une politique commune des Alliés, elle a raison. Mais ce qu'elle dit aujourd'hui à propos des affaires turques, nous le disions hier à propos des affaires allemandes. La nécessité de défendre les effets de la victoire et la paix est une : ce qui est vrai du Bosphore était et demeure vrai du Rhin. Ainsi les événements font apparaître les rapports nécessaires des choses et rappellent les Alliés au sentiment de leur union et de leurs devoirs. Ce n'est point parce que M. Lloyd George les oubliait un peu quand il s'agissait des réparations que nous devons y être indifférents quand il s'agit de l'Orient.

La nervosité anglaise s'est exprimée au premier moment par une note qui a quelque peu ému les chancelleries. Prenant une vigoureuse offensive, la Grande-Bretagne parlait d'une énergique défensive militaire dans la zone des Détroits. Elle paraissait prévoir une sorte de coalition européenne, dont elle prenait la direction, pour défendre au besoin par les armes le Bosphore et les Dardanelles menacées par le péril turc. A cette nouvelle croisade, elle conviait non seulement la France et l'Italie, non seulement la Roumanie et la Yougo-Slavie, mais la Grèce même. Cette conception n'était celle

d'aucun pays, et l'opinion anglaise elle-même était loin de l'approuver. Dès le début de la crise orientale, la France et l'Italie ont été d'accord pour marquer qu'elles n'entendaient pas distraire un seul homme de leurs armées et pour se refuser à toute aventure dangereuse. La Roumanie et la Yougo-Slavie, directement intéressées dans le conflit, manifestaient beaucoup de mesure et de prudence. En Angleterre le *Labour Party* se proclamait tout à fait opposé à une politique belliqueuse, et de nombreux personnages politiques indiquaient qu'ils ne partageaient pas la manière de voir de M. Lloyd George. Rien dans la situation générale ne paraissait justifier l'initiative britannique. Le gouvernement français afin de souligner ses intentions et d'éviter tout hasard donnait l'ordre de ramener sur la côte d'Europe les contingents débarqués sur la rive asiatique des Dardanelles. Il était manifeste qu'en dehors de l'Angleterre, tous les Alliés étaient partisans d'une action strictement diplomatique.

M. Lloyd George, par son initiative, amenait en Angleterre une levée de boucliers contre lui. Ses adversaires l'attaquaient à fond. Et, même parmi ceux qui n'avaient point coutume de le combattre, il y avait une résistance nette à sa politique. La *Pall Mall Gazette*, journal conservateur et ministériel, écrivait ces lignes caractéristiques : « On a annoncé ce matin que les Français ont évacué la partie asiatique de la zone neutre. La Grande-Bretagne ne doit donc compter que sur ses propres ressources. Dans la situation critique actuelle, nous ne pouvons que conseiller au gouvernement britannique de n'engager aucune action dont il n'aurait pas mesuré, au préalable, toutes les conséquences. Le manifeste de samedi a produit l'impression que notre politique était entre les mains de gens qui ne comprennent pas le caractère essentiel de la diplomatie et ne sont pas sous le contrôle d'une prudence élémentaire; mais il est impossible d'ignorer que les événements récents ne permettent plus la continuation du système de gouvernement actuel. L'opinion publique réfléchie a pris son parti de la nécessité d'un changement de système et même de personnalités, et le pays doit se préparer à des décisions importantes, dans un avenir prochain. » Et le *Daily Mirror*, qui s'abstient habituellement de déclarations de cet ordre,

exprimait cette opinion catégorique : « M. Lloyd George et ses collègues sont isolés dans leur folie; cette fois, la nation britannique ne soutient pas le ministère. Le cabinet pourra peut-être envoyer des régiments dans le Proche-Orient, mais il n'aura pas l'appui du public. Quelques membres du cabinet ont cherché une nouvelle chance dans une élection basée sur les « atrocités ». En fait, dans cette question, il n'y a pas à choisir entre les Grecs et les Turcs; les Grecs ont commis à Smyrne des massacres aussi horribles que ceux des Turcs dès qu'ils y ont été envoyés par Lloyd George, en mai 1919. Le premier devoir du gouvernement britannique est dans cette question de se montrer absolument impartial. Nous ne souffrirons pas que nos troupes marchent au combat à côté des Grecs discrédités. Il faut revenir aux méthodes saines. La nouvelle guerre doit être arrêtée et une paix juste doit être conclue. » Et plus encore l'agitation des milieux ouvriers paraissait aux Anglais dignes de retenir l'attention. Alors que la presse libérale et radicale se faisait complice de la politique impérialiste, alors que les doctrinaires pacifistes se mettaient au service des idées du gouvernement, de grands meetings se tenaient à Kingeway Hall, en plein centre de Londres, sous les auspices de l'*Independant Labour Party*; le colonel Wedgwood, et MM. Robert Smillie, Ramsay Mac Donald et Philip Snowden y prenaient la parole pour condamner l'intervention armée en Orient. On conçoit que cette agitation n'ait pas été sans causer des inquiétudes à beaucoup d'esprits sages. « De toutes façons, écrivait d'Oxford au *Times*, M. Thomas Case, le Premier Ministre doit se rappeler qu'il y a maintenant, hélas! un pouvoir plus puissant que le Parlement, celui des Trades-Unions, qui est devenu un danger perpétuel pour ce pays, surtout à la suite des nombreux compromis et concessions dont le Premier Ministre lui-même s'est rendu coupable. Depuis son arrivée au pouvoir il a fréquemment condescendu à consulter avant tout les chefs travaillistes. Si la guerre est déclarée, il lui faudra de nouveau les consulter. Mais, grâce à la grève et à leur nouvelle organisation, les syndicalistes peuvent empêcher ou arrêter la guerre. S'ils ne font ni l'un ni l'autre, et s'ils y donnent leur consentement, ils en demanderont ensuite le prix et ainsi ils contri-

bueront à hâter la ruine de ce malheureux pays. » Il n'est pas jusqu'à l'attitude des Dominions qui n'ait donné à réfléchir à la masse de l'opinion britannique. On a remarqué les hésitations qu'ils ont montrées avant de s'embarquer dans une grande aventure. A la Chambre des Représentants de Melbourne, M. Hughes, premier ministre d'Australie, a bien déclaré que les Alliés devraient défendre Constantinople par la force. Mais il a ajouté que « l'appui de l'Australie n'irait pas au delà du maintien de la liberté des Détroits, et que 99 p. 100 des Australiens refuseraient de tirer l'épée pour aller défendre la Grèce. » Au Canada M. Mackensie King, Président du Conseil, a décidé de consulter le Parlement avant tout envoi de contingents en Orient. Il n'y avait que la Nouvelle-Zélande où l'on pouvait compter que des volontaires se présenteraient aisément aux bureaux de recrutement.

C'est dans ces conditions que lord Curzon, ministre des Affaires étrangères, est venu conférer à Paris avec M. Poincaré, et avec le représentant de l'Italie. Il a quitté Londres environné de tous les vœux de ceux de ses concitoyens qui redoutaient la politique impulsive de M. Lloyd George, et qui comptaient sur le tact, l'esprit conciliant et les qualités d'homme d'État du chef du *Foreign Office*. La présence à Paris du ministre des Affaires étrangères de Yougo-Slavie lui permettait de participer aussi aux conversations. C'est donc avant la Conférence projetée une sorte de Conseil suprême qui s'est tenu au Quai d'Orsay et qui a abouti à un accord. Il devait fixer rapidement une ligne de conduite et définir les principaux articles de son programme. La situation ne souffrait pas en effet les longs délais. Les Kémalistes victorieux ne pouvaient attendre très longtemps et, si les principaux chefs, mieux informés et plus prudents, étaient enclins à prendre leur temps, qui aurait assuré qu'ils ne seraient entraînés par un entourage plus impétueux, par les extrémistes et par les troupes enfiévrées de leurs succès?

Trois questions principales sont posées : celle d'Anatolie, celle de Thrace, celle de Constantinople et des Détroits. Le problème d'Anatolie se trouve simplifié par le fait de l'occu-

pation par les Turcs et de l'expulsion des Grecs. Il reste à assurer la protection des minorités chrétiennes. C'est une mission capitale pour l'Europe, et en particulier pour la France, au nom de laquelle depuis tant d'années les religieux ont accompli en Asie Mineure une œuvre qui par sa haute bienfaisance et sa grandeur spirituelle est une partie de notre prestige et de notre patrimoine national en Orient. Cette protection des minorités, qui a déjà une si longue histoire, paraîtrait moins difficile à établir s'il y avait dans l'Empire ottoman une situation régulière et stable. Mais on ne peut oublier les origines du mouvement nationaliste turc, les principes qui dirigent les extrémistes et qui sont de nature à faire concevoir à l'Europe de légitimes inquiétudes. Moralement les Alliés se doivent de protéger l'Anatolie contre une politique intolérante et fanatique, qui si elle venait à triompher serait la désolation de cette partie de l'Asie. Les plus grandes précautions sont nécessaires. Nous ne demandons qu'à croire les Kémalistes capables de comprendre cette préoccupation de l'Europe : mais nous sommes bien obligés de tenir compte de l'exaltation que la victoire a donnée aux chefs extrémistes du mouvement islamique.

La question de Thrace est plus compliquée. Après la guerre, la Turquie d'Europe se trouvait réduite à Constantinople et à une étroite étendue de pays. Aujourd'hui la Turquie réclame la Thrace orientale, Andrinople et la frontière de la Maritza.

Cette réclamation soulevait diverses objections. L'Angleterre en particulier semblait s'y opposer. Grâce à l'insistance de lord Curzon à Londres, le Cabinet britannique a consenti à la rétrocession de la Thrace aux Turcs. Par la note du 23 septembre, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie se déclarent donc prêtes à soutenir à la prochaine Conférence les revendications turques en ce qui concerne le retour dans la souveraineté du sultan de la Thrace orientale jusqu'à Andrinople et la Maritza. Mais les trois puissances ont fait une réserve nécessaire : elles déclarent que dans le traité à conclure des mesures seront prévues d'un commun accord dans l'intérêt de la Turquie et de ses voisins pour démilitariser certaines zones à déterminer. On comprend aisément la portée de cette condition.

Un des résultats de la victoire de 1918 a été d'éloigner la puissance militaire de la Turquie. Permettre aux Turcs de redevenir dans les Balkans un pouvoir militaire puissant, ce serait préparer des difficultés et des conflits redoutables dont les répercussions sont connues de tous depuis 1914. Si les Turcs, comme il est certain, occupent de nouveau, après le règlement de la question orientale, une partie de la Thrace, une condition essentielle est qu'il y ait des zones démilitarisées. La Turquie peut occuper derrière Constantinople un pays plus ou moins étendu, la question n'est pas d'importance capitale. Ce qui est capital, c'est qu'elle demeure éloignée des frontières de la Yougo-Slavie et qu'elle ne puisse par son armée troubler la paix balkanique, et la paix de l'Europe.

Reste la question des Détroits et de Constantinople : c'est la plus importante. On a des raisons de croire que le gouvernement d'Angora ne songe pas pour le moment à attaquer la zone neutre, établie depuis l'armistice. Mais quel sera le régime de l'avenir? Que Constantinople demeure turque, c'est ce qui est évident. Que les Alliés ne puissent songer un seul instant à abandonner la garde des Détroits, c'est ce qui est incontestable. La possession des Détroits par les Turcs a pesé d'un poids extrêmement lourd sur la guerre de 1914; elle a été la cause de la prolongation de la guerre pendant plusieurs années et de la mort de millions d'hommes. Il n'est pas de paix stable si les Alliés ne gardent le contrôle des Détroits, s'ils n'exercent une surveillance militaire, et au besoin par une occupation permanente. La politique britannique sur ce point est d'accord avec l'intérêt européen. Gibraltar, Suez, Constantinople sont les trois points du programme méditerranéen de l'Angleterre, les axes incontestés dans l'Empire dont ne peut se passer la puissance navale. Elle a Suez et Gibraltar. Elle a essayé d'avoir Constantinople, et c'est pourquoi sur la question des Détroits elle ne cédera pas. C'est l'intérêt de l'Europe, c'est même l'intérêt bien entendu des Turcs d'assurer cette neutralité tutélaire des Détroits, non point au bénéfice d'une seule puissance, mais par un condominion et pour le bien commun.

L'accord anglo-italo-français intervenu à Paris le 23 septembre est un fait heureux et important pour la paix géné-

rale. Il est loin de régler toutes les difficultés, et la Conférence qui va se réunir aura du travail. Ce qui caractérise l'accord, c'est sa modération. Les Alliés rétablissent la souveraineté du Sultan, prévoient l'accès de la Turquie à la Société des Nations, placent la liberté des Détroits sous le contrôle de cette institution, et admettent par conséquent la Turquie même à participer à ce contrôle. Tout ce qu'ils demandent c'est pour le présent que l'armée kémaliste ne franchisse pas les zones neutres, c'est pour l'avenir qu'elle admette le contrôle des Détroits et la démilitarisation de certaines régions. On imagine ces concessions d'autant plus aisées que Constantinople est le siège d'une puissance spirituelle, et peut déléguer sans être diminuée une part de son pouvoir. La Turquie a une occasion inespérée de prendre place parmi les nations.

On jugera, par la décision qu'il prendra, de l'esprit politique du gouvernement d'Angora. Il est probable que, si Mustapha Kemal et les dirigeants sont maîtres de leur action, ils accepteront que la neutralité des Détroits soit effectivement assurée. Mais il faut compter avec les nationalistes extrêmes, qui ont des rêves plus ambitieux et plus intransigeants, qui ont un esprit d'aventure démesuré, qui sont les alliés des bolchevistes et qui parlent déjà de convier la Russie soviétique à la conférence où se régleront les questions d'Orient. Si cet esprit outrancier était le plus fort, les Alliés auraient de graves difficultés à surmonter et il ne leur resterait plus qu'à s'installer solidement dans les Détroits. Mais ce n'est pas ce qu'ils souhaitent, ce n'est pas en particulier ce que désire la France, qui par des négociations avec Angora a montré son désir de reprendre, avec les précautions nécessaires, sa politique d'amitié traditionnelle avec les Turcs.

L'autorité des Alliés dépendra de leur union, et cette union même dépend de l'intelligence commune qu'ils auront de la position de chacun. Nous avons en Orient, par l'effet d'un long passé d'efforts et d'entreprises, des intérêts que les Anglais ont souvent depuis l'armistice traités un peu légèrement. Nous sommes en droit, au moment où nous collaborons dans un esprit amical et avec le souci de l'ordre européen, de vouloir éviter une situation subordonnée. Il se trouve que la question

d'Orient occupe le premier plan. Mais elle n'est pas la seule où nous souhaitons que l'Angleterre revienne à une plus juste intelligence de nos besoins. Le problème des réparations est pour quelque temps ajourné. L'Allemagne s'est décidée à remettre à la Belgique les 270 millions de marks-or qu'elle lui doit. La Commission des Réparations a ainsi reçu satisfaction. La combinaison qui a permis de régler cette question de la créance belge a d'ailleurs une contre-partie qui est restée dans l'ombre. L'Allemagne paraît avoir obtenu à titre privé de la Banque d'Angleterre le moratoire que la Commission lui avait refusé. Mais tout le monde a fait le silence sur cette opération, et il ne nous reste qu'à espérer qu'elle ne nous sera pas opposée le jour où nous réclamerons à notre tour ce qui nous est dû. Si le problème des réparations est écarté provisoirement, il ne l'est pas pour longtemps; il reparaîtra dans quelques mois. Nous ne pensons pas qu'il doive faire l'objet d'un marchandage désobligeant entre l'Angleterre et nous. Nous n'aurons pas l'étroitesse en négociant au sujet de l'Orient de nous souvenir que le gouvernement britannique nous a souvent déçus quand il s'agissait de négocier au sujet de l'Allemagne. Mais il est naturel qu'à l'heure où les nations font l'épreuve de leur solidarité nécessaire, nous souhaitions que cet esprit d'union s'étende à tous les objets, et que le gouvernement français en collaborant loyalement avec nos Alliés songe à s'assurer pareillement leur collaboration pour le règlement futur des réparations.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

24 *août.* — Le Gouvernement français répond au gouvernement britannique au sujet de la convocation à Venise d'une conférence destinée à régler le conflit gréco-turc.

25. — Premier jour de l'offensive turque en Asie Mineure. — M. Mauclère et sir John Bradbury, délégués de la C. D. R., quittent Berlin. — Le chancelier autrichien se rencontre à Vérone avec M. Schanzer. — Signature à Marienbad d'un traité d'alliance entre la Tchécoslovaquie et la Yougoslovaquie.

26. Afioum-Kara-Hissar est enlevé par les Turcs. — Le cuirassé *France* coule dans la baie de Quiberon. — Émeutes sanglantes au Havre, à la suite de la grève des métallurgistes.

27. — Plébiscite anti-prohibitionniste en Suède.

28. — Clôture de la Conférence de la Petite Entente à Prague.

29. — Les Turcs ont progressé de 40 km. sur leur gauche et au centre.

30. — Rupture du front grec après une bataille à Touloupounar. — Les délégués allemands exposent leurs propositions à la C. D. R.

31. — Prise de Koutahia par les Turcs. — La C. D. R. répondant à la demande de moratoire du 12 juillet, autorise l'Allemagne à ajourner ses paiements en espèces.

1er *septembre.* — Le généralissime Hadjdanesti est remplacé par le général Tricoupis. — Réponse de M. Poincaré à la note Balfour.

2. — Bataille d'Ouchak. Le généralissime Tricoupis est fait prisonnier; les Turcs ont capturé depuis le début de l'offensive, 700 canons et 2000 mitrailleuses.

3. — Discours de M. Poincaré à Honfleur, devant le monument d'Albert Sorel. — Ouverture à Genève de la 3e session de l'Assemblée annuelle de la Société des Nations.

4. — Signature de l'accord Lubersac-Stinnes sur les livraisons en nature. — Ouverture de la conférence japonaise de Tchang-Tchoun (Corée).

5. — Les Turcs atteignent la voie ferrée Smyrne-Panderma. — Mort de M. Marcel Sembat.

6. — Suicide de madame Marcel Sembat. — Le Conseil de la Société des Nations examine le problème autrichien et reçoit Mgr Seippel.

7. — Mort de M. Léon Bonnat. — Ouverture à Rio de Janeiro des fêtes du Centenaire de l'indépendance du Brésil. — Le général Polymenakos est nommé généralissime.

8. — Démission du cabinet Gounaris.

9. — Signature de l'accord économique Krassin-Urquhardt. — Entrée des Turcs à Smyrne. — Publication de l'exposé adressé par M. Poincaré à la Commission de désarmement de la Société des Nations, sur l'état militaire de la France. — Première réunion du Dail Eireann.

10. — Formation d'un cabinet Triantaphylacos.

11. — A Jérusalem, proclamation du mandat britannique sur la Palestine.

12. — Combats en Irlande.

13. — Smyrne commence à brûler.

14. — Le Conseil des ministres, à Rambouillet, approuve les décrets sur l'application de la loi sur la journée de huit heures dans les chemins de fer et la marine marchande.

15. — Un croiseur grec bombarde le quartier turc de Smyrne. — Les troupes kémalistes occupent Panderma. — Les garanties réclamées par la Belgique à l'Allemagne pour les bons du Trésor à livrer ne sont pas données à la date fixée. Le Gouvernement britannique fait appel contre les Turcs aux Alliés et aux Dominions.

16. — Grève de 23 heures des inscrits maritimes. — Mort de M. Gabriel Séailles.

17. — Les kémalistes regroupent leurs forces dans la direction d'Ismidt. — Les troupes britanniques de Constantinople sont renforcées.

18. — Admission de la Hongrie à la Société des Nations. — Les troupes françaises sont retirées de la rive asiatique des Détroits. — Le Gouvernement français expose son point de vue sur la Question d'Orient, en réponse à la note britannique du 16.

19. — Ajournement de la conférence russo-japonaise.

20. — Lord Curzon confère avec M. Poincaré. — A Smyrne, entrevue du général Pellé et de Mustapha Kemal.

21. — Le Gouvernement anglais décide que les troupes britanniques n'évacueront pas Tchanak.

22. — Le Dail Eireann adopte en 2e lecture le bill de la Constitution.

23. — M. Poincaré, lord Curzon et le comte Sforza s'accordent sur l'invitation à adresser à la Turquie en vue de la paix.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.